

La vie à grand orchestre : charivari parisien / par Quatrelles



LA VIE
A
GRAND ORCHESTRE

DU MÊME AUTEUR

VOYAGE AUTOUR DU GRAND MONDE

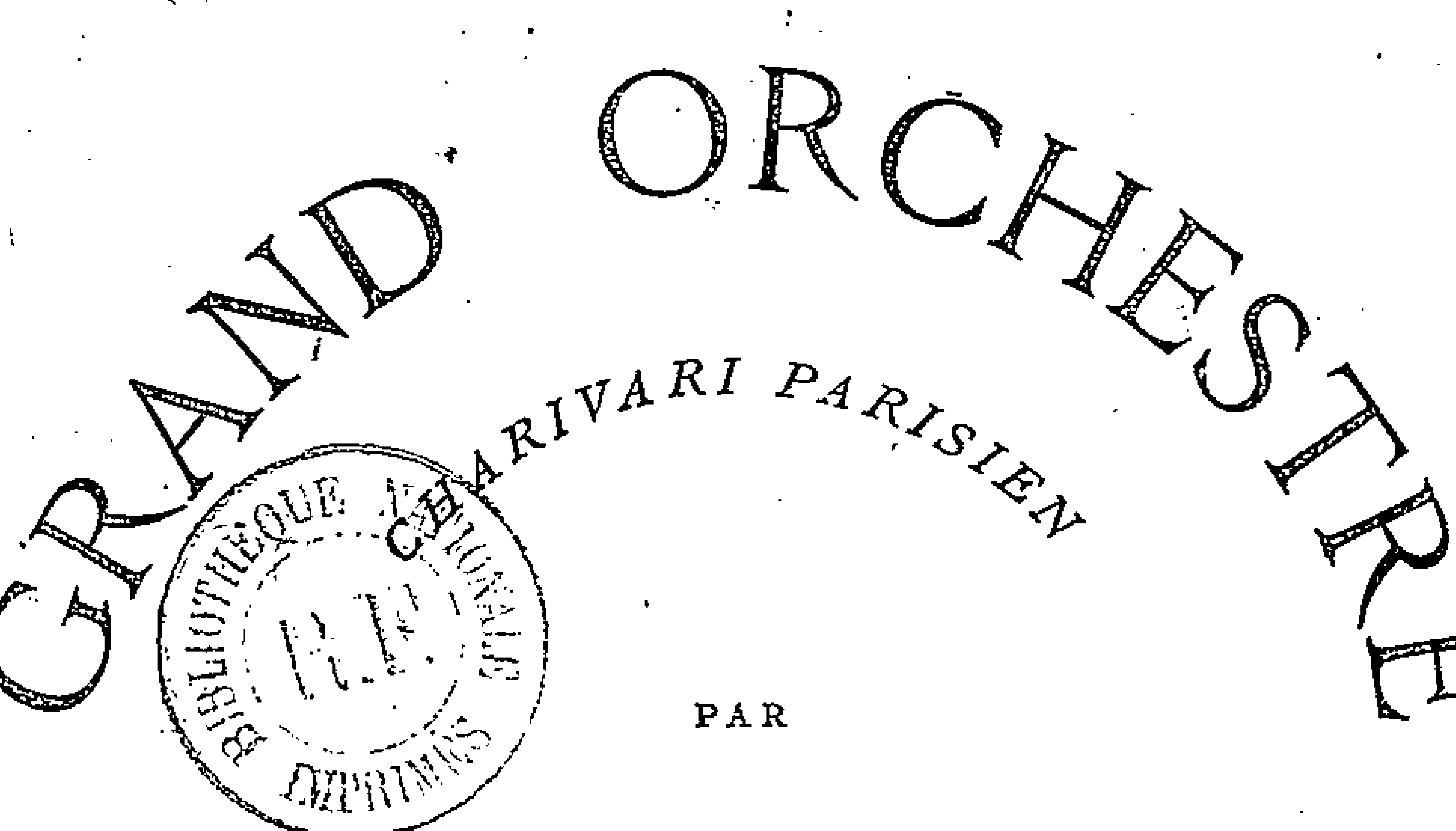
4e édition. 1 vol. in-18. — Prix : 3 fr.



IMPRIMERIE EUGÈNE HEUTTE ET Cie, A SAINT GERMAIN.

LA VIE

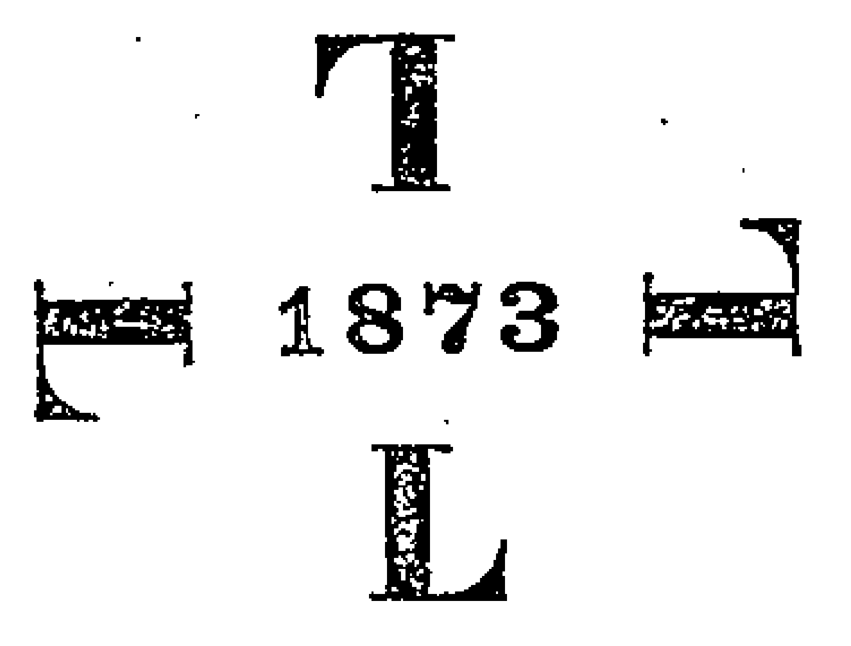
A



PAR

QUATRELLES

TROISIÈME ÉDITION



PARIS

LIBRAIRIE J. HETZEL ET Cie

18, RUE JACOB, 18

PRÉLUDE

Connaissez-vous rien de plus désagréable à entendre qu'un orchestre qui cherche l'accord?

Vous êtes sous le charme; la symphonie pastorale vient de finir. Vous vous faites une fête d'entendre le menuet de la symphonie en si bémol, *de Haydn, ou l'ouverture d'Oberon. Mais voilà, tout à coup, une clarinette qui prélude. Un basson part à la recherche du* la. *Un trombone les suit, entraînant et le quatuor des instruments à cordes, et la meute nasillarde des instruments à anche, et les cors, et les trombones!... Le timbalier lui-même roucoule un aparté. Jamais charivari prémédité n'a rien réalisé d'aussi hideux. Ce moment de transition est abominable à passer.*

En morale comme en politique, dans les arts comme dans les sciences, voilà où nous en sommes.

Nous cherchons tous ce diable de la, *sans parvenir à nous mettre d'accord. L'avenir nous prépare des paradis, je veux le croire; toujours est-il que nous traversons depuis quelques années la période des grincements de dents.*

*Famille, société, amitié, amour, camaraderie, tous les liens bons et féconds ont été limés par l'*esprit de blague. *Nous sommes en route; cela seul est certain.*

Où allons-nous? — Tout le monde l'ignore.

Pourquoi sommes-nous partis? — On se le demande.

Avançons-nous ou reculons-nous? — On n'a jamais pu savoir.

Quand arriverons-nous? — Dieu seul le sait.

Dieu le sait-il? — Cela se discute.

Y a-t-il un Dieu? — Qui oserait l'affirmer?

Vous êtes athée? — Je m'en garderais bien.

Croyant, alors? — Je n'en sais trop rien.

Et nous continuons à tâtons le voyage, titubant au-dessus d'abîmes sans fond, en équilibre sur un fil d'araignée assez mal tendu, par parenthèse, avec notre seule conscience pour balancier.

Est-ce à dire que tout soit mauvais, que tout soit pire? Tant s'en faut! Seulement chacun joue un solo de sa façon et entend que l'orchestre entier l'accompagne.

On ne fait pas comme cela de bonne musique.

J'ai mis dans ce volume des fragments de ce qui s'est exécuté dans tous les genres depuis cinq ou six ans. J'ai laissé de côté la politique, par exemple! Vous m'en saurez gré, si vous avez les nerfs tant soit peu délicats. Vous trouverez du pathétique et du burlesque, de la vertu souriante et du vice écœurant. Seulement, l'un après l'autre, cela vous paraîtra moins discordant.

Suivant que vous serez de bonne ou de méchante humeur, vous choisirez tel ou tel chapitre. Tout est classé de façon à vous éviter les surprises trop désagréables.

Cela dit, je donne le signal. Le charivari commence.

SYMPHONIE PASTORALE

LA DAME AU SINGE.

MONSIEUR LE CURÉ DE PUY-CHAPELLE.

IDYLLE.

LA DAME AU SINGE.

Vous préférez le sable ? Moi, j'aime mieux le galet. Le sable est monochrome et vous abîme la vue. Il est toujours humide et donne asile à des nuées d'insectes sauteurs qui me dégoûtent. S'il sèche par hasard, le vent l'emporte en tourbillons et vous le jette dans les oreilles, dans les yeux, dans les narines ; vous en avez toujours sous les dents.

Le galet, lui, n'est jamais humide. Dès que la mer est partie, il reprend ses habitudes casanières. Le vent glisse sur lui sans l'émouvoir. Il est charmant de s'y faire une place. En quelques secondes les cailloux se tassent, se rangent, s'écartent si bien que vous vous y incrustez et y laissez votre empreinte.

Marcel et Frédéric étaient couchés sur le galet.

La mer, couleur de plomb, était marbrée de jaune, là où tombait quelque rayon de soleil. L'horizon était noir. Dans le ciel couraient des nuages fous. Les oiseaux de mer traçaient de grands ronds blancs dans l'air. De temps en temps, un rayon qu'ils traversaient les habillait d'or.

— Tu m'assures que tu la connais?

— Je la connais. Dis-moi ce qui s'est passé entre elle et toi, et je te la nommerai. Je vais même plus loin : si ton récit m'intéresse, je promets de te présenter à elle.

— C'est convenu.

— Mais... soyons de bonne foi!... Pour arriver à cette présentation ne brode pas une aventure piquante sur un canevas banal. Ton inconnue me confirmera les choses.

— Après m'avoir entendu, je réponds qu'il ne te restera aucun doute sur ma sincérité.

— Commence. Avant tout, que représente le théâtre?

— Le Havre. Il est dix heures du matin. Le soleil est brûlant. Sur le quai, la foule la plus bigarrée va, vient, se heurte et s'injurie. La Norvége coudoie l'Italie; la Russie donne le bras à l'Amérique. Les cafés borgnes sont pleins de pratiques bruyantes. Dans le sous-sol des caboulots, on mange des huîtres arrosées de vinaigre, saupoudrées d'échalote; on boit du cidre aigre et des liqueurs exaspérantes. Devant les hôtels, les omnibus de la gare chargent et déchargent des bagages, objet de mille recommandations vaines. Le long du quai, les

bateaux font la file, pressés comme des fiacres à la sortie des théâtres. C'est par là un bien autre remue-ménage. Des barriques bordelaises suant le vin, des boucauts havanais poissés et couverts de mouches, des ballots américains bourrés de coton comme un corset de vieille fille, des planches de Norvége, des charbons de Newcastle... que sais-je !... roulent sur le quai, grimpent à bord, font grincer les treuils et cliqueter les lourdes chaînes. Sur des colis empilés sont campés les émigrants mélancoliques, les jambes pendantes, l'œil indifférent perdu dans le vide, le teint hâve, la barbe inculte. Les femmes maigres et jaunes, un mouchoir de coton jeté sur la tête, noué sous le menton, bercent des babys malpropres, espoir de la jeune Amérique. Dominant le tumulte, des perroquets et des perruches nouvellement arrivés protestent et entonnent à pleins poumons la Marseillaise nasillarde des forêts du Brésil ou de l'Australie.

— Le décor est posé. Fais entrer en scène tes personnages.

— Me voici le premier, porteur d'une valise, me rendant à la gare, mon billet de circulation en poche. Tu me connais, je passe. Devant moi trotte un ange vêtu de basin blanc, coiffé d'un chapeau mignon autour duquel s'enroule un long voile de gaze. En te disant que c'était un ange, j'ai calomnié la plus adorable des réalités ; c'était une femme de Rubens.

— Mazette !

— Des épaules larges, un torse comme on en rêve quand on est en verve, une taille à jouer dans

un rouleau de serviette, et des hanches!... des hanches inspirées par le ballon géant. En résumé : développement en haut, développement en bas, finesse au centre,... un 8, quoi!

— L'idéal.

— Elle longeait le quai, s'arrêtant de temps en temps devant les boutiques de curiosités. Arrivée devant le marchand d'oiseaux qui fait le coin de la rue des Deux-Corvettes, elle demeura comme en extase devant un singe qui gambadait sur un trapèze.

— Cela t'a tout de suite encouragé?

— Moi?... pourquoi?

— Dame, cela avait un peu l'air d'une avance.

— Mauvais plaisant! — Elle entre. J'entre.

— Bravo!

— Elle marchande le singe...

— Ton cœur bat.

— On le lui fait 150 francs.

— Et tu lui demandes la préférence.

— Il n'y a pas moyen d'être sérieux avec toi.

— Je l'espère bien.

— Faut-il continuer?

— Parbleu!

— Elle consulte son porte-monnaie, pousse un soupir et regarde le singe d'un air attendri.

— Il lui rappelait peut-être quelqu'un qu'elle avait bien aimé.

— Tu ne peux pas te faire une idée de la tristesse répandue sur son charmant visage.

— Tu as dû bien souffrir, car tu rendrais des points à Othello, je te connais.

— J'étais entré dans le magasin en même temps que ma jolie inconnue.

— « Jolie inconnue » est un peu Opéra-Comique, mais je te pardonne. Continue.

— Le marchand crut que nous étions ensemble. Voyant l'hésitation de son acheteuse, il se tourna vers moi et me dit : — « Je suis sûr, monsieur, que vous ne refuserez pas ce joli petit animal à madame. C'est un babouin à queue prenante, et les singes à queue prenante deviennent tous les jours plus rares sur la place. »

— La situation se tend.

— La dame devint rouge jusqu'aux cheveux.

— Inclusivement?

— Ce ne fut qu'une lueur, mais pendant cette lueur, je la crus rousse.

— Après.

— Je saisis au passage l'occasion qui m'était offerte et me tournant vers elle : — « Le fait est que ce singe est pour rien, ma chère amie, lui dis-je. Prends-le donc s'il te fait plaisir. Il nous rappellera notre voyage au Havre. »

— Le procédé était hardi.

— La dame ne le fut pas moins que le procédé.

— Ah ! bah !

— Elle me regarda entre les deux yeux, réfléchit une seconde, sourit et me répondit : — « Vraiment, vous voulez satisfaire ce caprice ? — Oui, ma chère amie. Il en sera de même de tous ceux qu'il vous plaira d'avoir. — C'est une folie... — De ne pas se passer une si innocente fantaisie quand, avec de tels yeux, on aurait le droit de s'en passer tant d'autres. »

— Buckingham doublé de Crésus!... Tu es de la grande école, toi!...

— « Eh bien, puisque vous le voulez, j'accepte, reprit-elle. Mais, comment emporter le cher petit animal? — Je l'enverrai où bon vous semblera? reprit l'oiselier. — Si je l'achète, c'est pour ne plus m'en séparer. — Ne prenez pas de souci pour si peu de chose, chère amie, je me charge de votre préféré. Nous voyagerons tous les trois en bons amis. » — Sans attendre la réponse de mon inconnue, le marchand prit le singe et me le donna. — « Je vais aller vous chercher une cage, dit-il, voyant mon embarras. — Oh! non, pas de prison, dit la belle voyageuse, il y serait trop malheureux. S'il fallait qu'il souffrît à cause de moi, j'aimerais mieux ne pas l'acheter. » — Le marchand s'empressa de remettre en place la cage qu'il avait choisie. Il attacha une ceinture neuve à la taille du singe qui se débattait de son mieux, et y fixa la chaîne qu'il me remit. Je l'avoue, la perspective qui se présenta subitement à mon esprit de promener en laisse ce babouin fétide et révolté me fit froid dans le dos. Mais mon adorée regardait avec tant de tendresse son... ou plutôt mon acquisition, que je payai et me mis bravement en route.

— Heureux mortel!... Tout te réussit.

— Tu vas voir. Nous fîmes une centaine de pas, côte à côte, sans nous adresser la parole. J'attendais un remercîment; elle ne desserra pas les dents. Je voulus lui offrir mon bras; elle recula en disant : — « Ne m'approchez pas, j'ai peur des bêtes! »

— Ah! mon pauvre ami, voilà une phrase bien dure.

— Le fait est que Cupidon, — c'est le nom du babouin, — Cupidon faisait le diable. Il venait de se cramponner au volet d'un boulanger et rien ne pouvait le décider à le lâcher. Chaque fois que j'avançais la main, le monstre poussait des cris atroces, roulait des yeux féroces, et me montrait une double rangée de dents aiguës. La foule prenait plaisir à suivre ce débat. Pendant ce temps, mon inconnue continuait sa route. J'eus peur de la perdre de vue et, adoptant un parti radical, j'administrai à Cupidon une volée de coups de casquette qui lui fit lâcher prise. J'en fus quitte pour un coup de dents et une égratignure. Je pressai le pas suivi par la foule, remorquant bon gré mal gré mon compagnon de chaîne qui, tantôt se laissait traîner sur le dos, tantôt faisait des gambades insensées, tantôt, enfin, s'accrochait aux jupes et aux jambes des passants. Ce fut là un vilain quart d'heure.

— Mon pauvre Frédéric!...

— J'allais atteindre ma conquête, lorsque Cupidon se prit de querelle avec le caniche d'un portefaix. Le chien s'était mis en tête de goûter du singe. J'avoue que pendant un instant j'eus envie de satisfaire son caprice; mais je pensais à mes 150 francs, je crus voir de loin mon inconnue qui me lançait un regard de détresse, et le babouin fut sauvé. — Le trajet me parut long, bien que je ne perdisse pas de vue... Dis-moi donc le nom de baptême de mon inconnue.

— Pourquoi faire?

— Pour éviter les périphrases. Cela allonge le récit.

— Elle se nomme Léocadie.

— Je ne m'en serais jamais douté. Je reprends ma phrase. Le trajet me parut long, bien que je ne perdisse pas de vue Léocadie. J'arrivais de Deauville et me disposais à partir pour Étretat, lorsque je la rencontrai. Tu juges de mon désappointement, quand je la vis qui mettait le pied sur le bateau de Trouville. J'eus un moment de découragement. Mais elle m'adressa un regard rempli de promesses, et, malgré moi, je m'embarquai. Cupidon avait fini par se pelotonner sur mon épaule. Pour charmer les loisirs de la route, il se livrait dans mes cheveux à une chasse humiliante, de laquelle il revint bredouille, comme bien tu penses. Cette traversée me préoccupait. La mer a toujours eu pour moi de mauvais procédés. Je n'ai jamais pu les conjurer qu'en me couchant dès le départ. Avant de prendre ce parti, je crus de bon goût de m'approcher de... de...

— Léocadie.

— De Léocadie. — « Je vous en supplie, ne me parlez pas, me dit-elle. Je suis surveillée ; un rien peut me perdre. Je vous conterai cela un jour. Pour l'amour de Dieu ! ne me compromettez pas. Il y va de ma vie, de la vôtre peut-être aussi. Sachez qu'en me suivant, vous ne me déplaisez pas ; c'est tout ce que je puis vous dire. Éloignez-vous, mais cependant demeurez l'un et l'autre à portée de mes yeux. »

— L'un et l'autre ?... Je ne comprends pas.

— Eh bien, oui, l'un et l'autre : Cupidon et moi.

— C'est juste.

— Elle ajouta : — « Si vous m'obéissez, si vous

ne m'adressez pas la parole, si vous me suivez bien respectueusement, toujours à distance, vous aurez tous deux une large part de mon affection. »

— Et toi, tu t'éloignas?

— Je m'éloignai. Il faut dire que le programme de mon inconnue avait du bon. D'abord, il contenait l'aveu du plaisir qu'elle prenait à me voir; puis il me permettait d'aller me coucher. Du moins, je le croyais. Je voulus descendre. Cupidon fut d'un autre avis. La vue de l'escalier le mit hors de lui. Il fit un bond si violent, si imprévu, que sa chaîne me glissa des mains. Alors commença une course folle dans les cordages. J'allais donner à un matelot la mission de me rapporter le fuyard, descendre tranquillement et prendre possession d'une couchette de sauvetage, lorsque je vis Léocadie, pâle, agitée, émue, suivre des yeux le singe maudit, qui, s'aidant des pieds, des mains, des dents et de la queue, se livrait à une gymnastique insensée. Je compris qu'une minute d'indifférence allait me faire perdre tout le terrain que j'avais si péniblement conquis, et je me mis en chasse. L'équipage qui voyait un pourboire au bout de tout cela, les passagers qui assistaient gratis à ce spectacle, étaient également ravis. Le bateau se mit à rouler. Oh! malheur! La sueur inonda aussitôt mes tempes, un nuage s'éleva entre Cupidon et moi, mes élans amoureux s'apaisèrent, et je me cramponnai à la première corde venue. A partir de ce moment, ce qui se passa ne peut se décrire. Mon cœur en révolte s'agitait dans ma poitrine. L'amour n'était pour rien dans cet émoi. Je me rappelle vaguement que Léocadie riait à se tordre, que la mer, justement indignée de mes familiarités, me

crachait son écume au visage. J'ai eu froid, j'ai eu honte, j'ai pleuré, et c'est seulement quand le bateau entra dans la Touques que j'aperçus Cupidon, enfin paisible, qui croquait je ne sais quoi à mes côtés. L'extrémité de sa corde avait été, sans que je m'en fusse aperçu, roulée deux ou trois fois autour de ma taille. J'étais tellement abattu, tellement secoué, tellement écœuré, que j'avais peine à distinguer ce qui se passait à deux pas de moi. Je dus cependant trouver la force de remettre trente francs à l'équipage pour l'indemniser de sa peine et le remercier de sa capture. Cupidon mourait de sommeil; il s'étendit entre mes bras et commença un somme. Tu aurais bien ri de me voir servir de nourrice à ce baby velu. Léocadie passa près de moi, un doigt sur les lèvres, comme si elle eût voulu me recommander de ne pas réveiller son chérubin. Je la suivis, à moitié mort, me promettant de descendre dans le même hôtel qu'elle et de m'y reposer sans vergogne; mais elle monta dans le coupé de la voiture de Villers. — « Allons, me dis-je, ce n'est pas ici que je me reposerai ! » Je pris place dans l'omnibus. Mon entrée fit sensation. Une grosse dame faillit se trouver mal, un enfant poissé et louche se mit à pousser des cris de paon, un abbé entreprit une interminable série de signes de croix, le reste des voyageurs poussa de telles exclamations, proféra de tels jurons, que le conducteur arriva et me fit descendre. Toutes les places étaient prises sur la banquette, il ne me restait plus qu'une ressource, louer une voiture et suivre mon inconnue. C'est ce que je fis. On m'indemnisa de mes peines par un regard et un sourire sur lesquels le paradis avait déteint.

— Quel style!... quel lyrisme!...

— Je donnai ordre à mon cocher de suivre l'omnibus. Nous partîmes au galop. Le bruit des roues, le pas des chevaux, les coups de fouet surtout ne tardèrent pas d'exciter les nerfs de Cupidon. La poussière l'aveuglait, le soleil l'incommodait, les mouches le tracassaient si bien qu'il recommença ses gambades et que je dus encore renoncer au somme que je m'étais promis de faire dans la voiture. Pour comble de malheur, il lui prit une envie folle de se jeter sur les rayons des roues. La lutte s'engagea de nouveau, et je laissai cette fois sur le champ de bataille, indépendamment de ma dignité à jamais compromise, un des pans de ma redingote. Que te dirai-je!... cette course insensée dura quarante-huit heures. J'avais oublié mes bagages à bord et voyageais dans un costume à faire pitié à des mendiants irlandais. Mon corps était couvert de morsures. A chaque instant le courage me manquait, la rage me prenait et je songeais à étrangler mon infernal compagnon de route, lorsqu'un regard, un geste, un sourire encourageants me rendaient de nouvelles forces, et je prenais mon martyre en patience. Houlgate, Cabour, Le Hôme, Lion-sur-Mer, Varaville, Luc, Langrune, toutes les plages nous virent passer, Léocadie, Cupidon et moi. Et toujours je suivais, tantôt à cheval, quelquefois à pied, en voiture de temps en temps. Cette course ne prit fin qu'à Arromanches. Là, je perdis de vue mon inconnue. Tout ce que j'entrepris pour la retrouver fut inutile.

— Comment!... C'est ainsi que finit ton aventure?

— Hélas! oui.

— Tu n'eus pour tes peines aucun dédommagement ?

— Si fait.

— Ah ! bah !... Conte-moi cela.

— Cupidon mourut d'une indigestion de moules. Il est vrai de dire qu'il s'était obstiné à avaler les coquilles et que j'avais pris le parti de le laisser faire. Il souffrit beaucoup.

— Est-ce là tout ce que tu as à me raconter ?

— Mon Dieu, oui.

— Tu n'omets rien ?

— Rien absolument.

— Je suis surpris que tu aies oublié certain incident de l'*Hôtel du Clou-sans-Tête,* à Arromanches...

— Qui t'a dit ?...

— Ton inconnue y était depuis la veille. Tu avais trouvé moyen de te procurer près de la sienne, une chambre qu'une légère porte de sapin défendait tant bien que mal. Tu passas une partie de la nuit à percer la cloison de trous de vrille, à regarder par la serrure...

— Marcel, je t'assure...

— A prononcer des discours incendiaires qui, dans un pays moins humide, eussent mis le feu aux quatre coins du pauvre cœur dont tu faisais le siége. Tu allas jusqu'à menacer d'enfoncer la porte. Enfin, tu as tout essayé pour obtenir en tendresse le remboursement de tes avances. De guerre lasse, tu t'es endormi.

— Et tu es bien, bien certain que je n'ai eu aucun dédommagement ?

— J'en suis on ne peut plus certain.

— Pourquoi ?

— Un peu de patience, mon cher ; tu le sauras tout à l'heure.

— A l'aube, tu fus réveillé par le bruit que l'on faisait dans la cour en attelant une berline. Tu sautas à bas de ton lit, tu ouvris ta croisée, tu te penchas et tu reconnus sur le pas de la porte les bagages de Léocadie. Tu voulus t'habiller, mais c'est en vain que tu cherchas ton pantalon.

— Comment sais-tu cela ?

— Tu perdis un quart d'heure en recherches vaines. La voiture était prête, les bagages étaient chargés et tu étais toujours en chemise, cherchant comme un fou derrière les armoires, sous tous les meubles, dans tous les tiroirs, le maudit vêtement sans lequel tu devais renoncer à te présenter. La voix de l'inconnue qui donnait l'ordre du départ te rappela à la fenêtre. Des éclats de rire guidèrent tes regards vers la gouttière au bord de laquelle tu vis Cupidon, gravement assis. Il tenait ton « inexpressible, » dont il fouillait les poches, à la grande joie des palefreniers, auxquels il jetait tout l'argent qu'elles contenaient. L'inconnue donna le signal du départ, et tu ne l'as plus revue, que ce matin, au Casino.

— Tout cela est faux !...

— Ah !... mon cher ami, voilà qui est peu parlementaire.

— Je trouve étrange, je l'avoue, que tu croies une femme plus que moi.

— Tu en seras peut-être moins surpris quand tu sauras que cette femme est la mienne...

— Comment !...

— Qu'elle venait me rejoindre à Arromanches quand

tu l'as si vaillamment pourchassée; que j'étais le soir dans la chambre de l'auberge, et le matin dans la berline.

— Ainsi tu savais toute cette histoire que depuis une heure je te raconte?

— Voilà deux mois que nous en rions. Je te présenterai demain matin à ta compagne de voyage.

— Merci, je serai parti ce soir.



MONSIEUR LE CURÉ
DE
PUY-CHAPELLE.

Je viens de voir sous mes fenêtres une petite charrette que traînait un âne microscopique. Elle ne faisait guère plus de dix pas sans qu'on l'arrêtât. Quand je la remarquai, elle était remplie de fleurs, une demi-heure après, la charge avait diminué de moitié. Il faut dire que la marchande avait eu cette charmante idée de composer ses bouquets de fleurs des blés : coquelicots, bluets et pervenches. Un escadron de papillons voltigeait à l'entour. Les champs avaient sans doute chargé cette députation d'accompagner le convoi. Les promeneurs jetaient des regards d'envie sur la jonchée, et bien des soupirs allaient par delà les barrières se perdre dans les bois.

Près de la charrette, un corbillard passa, drapé de blanc, cahotant le corps d'une jeune fille. Devant roulait un fiacre dans lequel somnolait le clergé. Trois beaux et robustes garçons, les frères de la morte, sans doute, suivaient en pleurant. L'aîné soutenait le plus jeune; l'autre marchait le front bas, le mouchoir entre les dents.

Un des papillons s'en fut inspecter la couronne

d'immortelles qui s'en allait sur la voiture noire. Il n'y fit pas longue pose. A peine l'eut-il reconnue qu'il prit ses ailes à son cou et s'enfuit.

Les trois frères virent les fleurs des champs. Il faut croire que la morte les aimait, car ils échangèrent un regard et l'un d'eux fut à la charrette. Il acheta trois bouquets et les posa sur le drap blanc.

Vous me croirez si vous voulez, mais ce n'était plus la même voiture. Le soleil qui s'était caché reparut, et le rayon de service sur le corbillard semblait dire : « — A la bonne heure, on peut se reposer là-dessus ! »

Chacun se découvrait devant cette victime, devant cette douleur. Deux collégiens s'arrêtèrent. Le plus jeune allait retirer son képi ; l'autre lui retint la main.

— Ne vas-tu pas aussi saluer cette carcasse, espèce de melon ?

Le bambin, honteux de son bon mouvement, lâcha une grossièreté en manière de compensation. Il avait à cœur de reconquérir l'estime de son aîné.

Je regardai le piteux mentor de quinze ans, au teint blafard, aux membres grêles qui, le cigare aux dents, avait ce beau courage d'insulter un cadavre, et je fus navré en pensant que ce germe malsain était celui de l'avenir. Ils sont, comme cela, des millions qui, à l'âge où leurs pères jouaient aux barres, à la main chaude, ou à la marelle, parlent des « femmes » avec mépris, font profession de ne rien croire, affectent d'avoir mûri prématurément, et ne nous prennent que nos vices.

Ce n'est pas eux qu'il faut maudire, c'est nous qui sommes responsables devant Dieu de ces consciences

faussées. Nous avons cru que nous pouvions impunément jouer avec tout ce qui est respectable; nous avons sapé toutes les assises, gouaillé, blagué, travesti tout ce qui est sacré; nous avons trouvé plaisant de tout nier, et, démolisseurs imprévoyants, nous avons tout jeté bas avant d'avoir préparé l'abri du lendemain.

La mort est la porte du néant. Nous avons mûré ce dernier asile qui nous apparaissait autrefois comme un refuge; — qui nous abritera?

Sur terre tout est grotesque, dans le ciel tout est désert; — qui nous consolera?

Le tribunal de Dieu n'existe plus, nous subissons mille tortures, la terre est au plus habile ou au plus fort. Nous, les chétifs, les opprimés, qui comptions sur Dieu, — qui nous vengera?

Nos fils nous maudiront et nous n'aurons qu'à courber la tête, car nous les avons dépouillés de tout ce qui soutenait et consolait. Et ils seront plus retors que nous. Allez! Puissions-nous mourir assez jeunes pour ne pas voir cela.

L'athéisme, ou pour le moins l'indifférence religieuse, comme la tache d'huile, gagne chaque jour du terrain. Les campagnes elles-mêmes sont envahies par le fléau.

J'ai connu dans le Puy-de-Dôme un gros bourg appelé *Puy-Chapelle*. On aurait tout aussi bien fait d'y supprimer l'église, car elle était vide en tous temps. Par les vitres cassées passaient le lierre et la vigne-folle. Si ces pauvres plantes ne s'étaient pas un peu mises en travers, la pluie eût inondé le chœur. Les araignées n'étaient guère dérangées, je

vous assure; elles engraissaient paisibles, au fond des confessionnaux, brodant des dentelles dans tous les coins. Celles qui avaient du goût pour la méditation, pouvaient s'en donner tout leur soûl.

Le curé mourut de misère et de chagrin, comme ses prédécesseurs, si bien que personne ne se souciait de le remplacer. Pendant plusieurs mois la cure demeura vide comme l'église. On se démenait à qui mieux mieux auprès de Monseigneur de Clermont pour ne pas venir à Puy-Chapelle. Un brave garçon, ancien missionnaire, ancien aumônier de régiment, accepta cependant ce poste de combat.

Il s'y prit de toutes les façons pour ramener à Dieu ses brebis galeuses et les purifier; mais le troupeau tout entier fit la sourde oreille. Comme c'était un bon luron que l'abbé Chalençon, comme il ne se faisait pas prier pour conter un tas d'histoires sur les pays étrangers qu'il avait parcourus, comme il avait fait la campagne de Crimée, celle d'Italie, celle de Chine et la dernière aussi, vous savez?... la maudite! enfin, comme il buvait rasade mieux qu'homme de France, on aimait à l'avoir pour convive, mais pour confesseur, point. Il annonça des sermons les plus appétissants du monde et il les prononça dans le désert. Il remit lui-même aux vitraux de l'église des carreaux qu'il retira de ses fenêtres; il frotta les parquets du chœur; il fit la chasse aux araignées qui ne comprenaient rien à ces attaques; il fit reluire les flambeaux de plaqué qui ornaient l'autel; il badigeonna les colonnes, ce qui ne lui prit pas moins de trois mois, pendant lesquels il supprima un de ses maigres repas. Il fallait bien subvenir à toutes ces dépenses!

Voyant que rien n'y faisait, notre curé se dit, à la façon de Mahomet, que puisque le pécheur n'allait pas à l'Église, l'Église devait aller trouver le pécheur. Reprenant son rôle de missionnaire, il fut de maison en maison porter la bonne parole. On le reçut bien, on lui offrit à table une place qu'il n'accepta pas; pendant un long mois, il fit de la religion à domicile. Mais ses exhortations n'eurent pas plus d'effet que tout le reste.

Alors la tristesse le prit. Il s'enferma chez lui et ne sortit plus que pour les offices. Bien des fois il songea à écrire à Monseigneur pour demander qu'on le relevât de faction, mais toujours il se dit : « Si je m'en vais, qui donc prendra ma place? » Et il resta.

Il ne tarda pas à s'ennuyer, comme bien vous pensez. Sa propre société lui devint totalement insuffisante. Il appela la musique à son secours et se mit à travailler le flageolet. Il s'ennuyait tant, ce pauvre abbé Chalençon, qu'il cultiva son instrument avec rage. Aussi ne tarda-t-il pas à acquérir un talent fort remarquable.

Chaque fois qu'il exécutait quelque fantaisie, la plupart du temps de sa façon, car la musique coûte cher (c'est là son moindre défaut), la place de l'église se couvrait de mélomanes; et, comme la vie de l'abbé était réglée ainsi qu'un papier de musique, à certaines heures, chacun apportait sa chaise et s'installait sous les fenêtres du presbytère.

— Tiens ! tiens ! tiens !... se dit l'abbé Chalençon, il serait plaisant que je ramenasse à Dieu tous mes déserteurs, au son du flageolet !

Et il afficha à la porte de son église qu'il ne jouerait plus qu'en l'honneur de Dieu; que tous les dimanches et les jours fériés, à la grand'messe, entre la Préface et le Canon, il exécuterait un air varié.

L'idée parut plaisante et la première messe en musique de l'abbé Chalençon attira une vingtaine d'amateurs. La quête produisit trente-cinq centimes. Le pauvre curé ne s'était jamais vu à pareille fête. Seulement, je dois l'avouer, l'office s'était achevé dans la solitude. C'était humiliant pour le bon Dieu!

— Bien!... se dit l'abbé, je vais m'y prendre autrement.

Il afficha sous le porche :

DIMANCHE PROCHAIN,

à neuf heures du matin,

GRAND'MESSE EN MUSIQUE.

Les portes de l'église seront fermées à neuf heures moins dix.

A L'ISSUE DE L'OFFICE

l'abbé Chalençon exécutera sur le flageolet :

LA BOURRÉE DE CHOUVIGNY.

Cette fois l'église fut pleine. La quête produisit 1 fr. 85 c. Il y eut un petit discours qu'on écouta avec assez de recueillement et dans lequel, je dois l'avouer, l'abbé trouva moyen de parler à la fois de l'Eucharistie, de la taille des poiriers, du Baptême et du drainage. Puis, quand tout fut fini, il rendit la liberté à ses fidèles.

Il ne se passa pas un mois avant que l'église devînt trop petite. Je vous laisse à penser si notre curé était heureux.

Mais voilà qu'on vint le trouver certain vendredi soir, le priant de vouloir bien rester chez lui le lendemain matin. Une députation devait venir le trouver. Il demanda quelle était cette députation, ce qu'on attendait de lui, et mille autres choses; on ne voulut répondre à rien.

L'abbé ne dormit pas cette nuit-là. Avant l'aube le pauvre homme était debout. Il brossa sa soutane à quatre ou cinq reprises, se fit aussi beau qu'il le put, frotta ses meubles, mit des fleurs un peu partout et attendit.

A huit heures, la députation fit son entrée au presbytère. Elle se composait de fillettes de seize à dix-neuf ans, toutes nippées comme pour une fête. Chacune, en entrant, remit à son curé : celles-ci un bouquet de fleurs cultivées, celles-là des fruits, les plus beaux de leurs vergers.

— Monsieur le curé, dit la plus jeune, nous venons vous trouver un peu contre le sentiment de nos parents qui ont pensé que vous seriez offensé par notre demande. Nous savons toutes que, quoique curé, vous êtes un bon garçon, et que vous ne voyez pas de mal à ce que les filles s'amusent honnêtement. Alors, nous nous sommes dit que nous viendrions vous prier... de vouloir bien... consentir,..... si cela ne vous est pas trop désagréable,..... à.....à.....à nous faire danser un brin le dimanche, au son de votre flageolet.

— Vous ne vous êtes pas trompées, mes mignonnes,

et je suis bien à votre disposition, répondit l'abbé subitement inspiré. Mais, toute peine mérite salaire et vous ne voudriez pas que votre curé se fît ménétrier pour le roi de Prusse. Nous allons, si vous le voulez bien, régler nos petites conventions. Je vous avouerai que je m'ennuie seul à Vêpres, comme vous ne pouvez pas vous en faire une idée. J'aime la société, moi. Eh bien, mes mignonnes, je ferai danser le dimanche soir tous ceux et toutes celles qui m'auront tenu compagnie pendant les Psaumes.

Depuis ce temps, tout se passe à la plus grande gloire de Dieu à Puy-Chapelle. Les petits discours de l'abbé ont réveillé bien des convictions assoupies, et le jour de Pâques, la table sainte est encombrée.

Tout cela, par la grâce d'un flageolet.



IDYLLE.

Lanjuignac-les-Tours, par Mont-de-Marsan,
Juillet 1870.

Chère Louise,

A présent que notre pauvre Étienne est en route pour l'Amérique, je puis répondre à vos questions et vous dire ce que je sais de son amour pour vous. J'ai retenu, comme on retient chacune des notes qui forment une mélodie, les mille riens dont se compose le grand sentiment que vous lui avez inspiré et qu'il emporte par delà les mers.

Il y a plusieurs années qu'il vous aime. Comment cela a commencé, je ne puis pas vous l'apprendre; je crois que lui-même n'en sait rien. Il vous aimait depuis deux ans déjà, qu'il ne s'en doutait pas encore. Les amours sérieuses s'infiltrent ainsi goutte à goutte. Il s'était lentement imprégné de vous, sans défiance comme sans ferveur. Un jour qu'il regardait en lui, il vous trouva partout maîtresse. Vous aviez envahi son cœur, vous aviez envahi son esprit à ce point, que vous vous étiez pour ainsi dire substituée à eux, et qu'en réalité, vous étiez devenue son cœur et son esprit.

Vous n'aviez cependant rien fait pour cela, innocente adorée? Est-ce que le Printemps travaille au succès du renouveau? Il vient, et tout fleurit. Vous êtes venue, et tout s'est épanoui en lui.

Il eut alors une heure d'éblouissement, notre pauvre Étienne. Il fallait voir comme il était fier de se sentir ainsi possédé. Le cœur lesté de cet amour, il se crut meilleur, il se sentit plus fort, il s'estima davantage. Il savoura le passé, et, comme l'archéologue groupe minutieusement des atomes qui lui servent à recomposer un monde, il reconstruisit minute par minute les années qui venaient de finir. Il ne pouvait pas comprendre qu'il eût mis tant de temps à se rendre compte d'une passion dont il trouvait la trace à chaque pas.

Que de fois il m'a fait le récit de votre première entrevue.

C'était dans un pays déshérité, à une heure de la ville : un sol pierreux, blanc de poussière, sur lequel les arbres n'avaient jamais projeté leur ombre, où les arbustes agonisaient. A droite, des carrières à plâtre bâillaient au soleil. Deux ou trois compagnies y avaient enfoui leur capital sans profit pour personne. De grandes roues immobiles se détachaient sur un ciel fané. On les eût prises pour le squelette géant du serpent enroulé, emblème terrifiant de l'éternité. Le chemin de fer traversait ce pays. A de longs intervalles quelques voyageurs s'arrêtaient à la station en ruine. Ceux qui continuaient leur route les suivaient de l'œil avec compassion. La réputation de ce pays de rebut était si bien faite, que lorsqu'on parlait à la Compagnie de certaines réparations devenues

urgentes, les administrateurs haussaient les épaules et ne répondaient pas.

Jamais la surprise des voyageurs ne fut aussi grande que le jour où vous descendîtes au *Castelet*. Vous voyant belle à outrance, svelte, distinguée, élégante, mettre pied à terre, le chef de gare accourut; le chef du train en fit autant, et tous deux vous demandèrent si vous ne vous trompiez pas de station. Ayant répondu négativement et donné votre billet, vous êtes sortie de la gare.

Étienne vous suivit; non qu'il se fût proposé de vous suivre, mais vous alliez tous deux du même côté. Vous avez longé le treillage du chemin pendant une centaine de pas. Une haie d'aubépine, qui le remplaçait à partir de là, vous arrêta quelques instants. La haie était en fleurs et embaumait comme si le pays en valait la peine. Étienne est demeuré convaincu que cette aubépine n'a fleuri que ce jour-là.

Vous avez tourné à gauche et vous vous êtes engagée dans un sentier malaisé, rapide, tortueux, bordé d'orties et de bicoques. Les cailloux roulaient sous vos petits pieds et plusieurs fois vous avez dû fermer votre ombrelle sur laquelle vous vous êtes appuyée. Ces souvenirs sont-ils exacts? Ma mémoire est-elle fidèle? Je l'ai parcouru bien des fois, guidé par Étienne, ce petit sentier-là. Je pourrais aussi vous dire comment était fait votre costume de crêpe de chine blanc, à la taille fine, aux manches très-amples, orné de longs effilés blancs; je pourrais préciser comment était nouée votre ceinture mauve, quelle forme avait votre chapeau orné de roses blanches. Je sais comment étaient tordus vos cheveux blonds; je décrirais aisé-

ment ce chignon lourd au nœud lâche, aux boucles abondantes, roulant à moitié chemin de la taille. Vous le voyez, Étienne n'avait rien oublié; ou plutôt, Étienne a découvert tout cela soigneusement blotti dans sa mémoire, le jour où il a fait cette découverte qu'il vous aimait.

Arrivée au bas du sentelet, vous avez hésité. A droite s'élevait une maison de religieuses occupée par les sœurs du Saint-Rosaire, je crois. Des petites filles chantaient à tue-tête le cantique :

> Reviens, pécheur, à ton Dieu qui t'appelle,
> Reviens à lui puisqu'il revient à toi.

De temps en temps on entendait un bruit sec, suivi d'un piétinement bref, qui indiquait un mouvement d'ensemble; soit qu'on s'agenouillât, soit qu'on se levât. A gauche, une rue dans laquelle des flaques d'eau antédiluviennes achevaient de croupir, montait jusqu'à l'église qui dominait le pays. Votre hésitation était bien naturelle.

Étienne, convaincu, sans qu'il sût pourquoi, que vous ne pouviez pas aller ailleurs que là où il allait, s'avança pour vous indiquer votre chemin; mais, avant qu'il eût fait deux pas, votre hésitation cessa. Vous aviez tiré une lettre de votre poche, et après avoir jeté les yeux sur elle, vous aviez tourné à droite, puis à gauche. C'est dans une allée ombreuse de châtaigniers et de tilleuls que vous entrâtes cette fois tous les deux.

Étienne éprouva un grand soulagement en voyant

enfin la nature faire quelques efforts pour se montrer plus digne de vous. Au pied des murs moussus croissait une herbe bien verte dont la vue reposait peut-être autant le cœur que les yeux, après que l'on venait de traverser cette nature difforme et vulgaire. Cinq heures sonnaient au loin. Les ombres s'allongeaient lentement sur le sol, comme pour se confondre et se préparer à la nuit. Les abeilles achevaient leur maraude et les papillons faisaient choix d'une fleur pour y dormir. On comprend aisément que cette oasis attirât tout ce qui voltige et embaume.

Vous n'avez pas tardé à vous arrêter.

Après avoir, du bout de votre ombrelle, détaché quelques brindilles accrochées au bas de votre robe, après avoir piétiné sur l'herbe pour faire tomber la poussière de vos bottines, vous vous êtes dirigée vers une petite maison blanche aux volets gris soigneusement clos. C'était là aussi que se rendait Étienne. S'il n'éprouva pas de joie en vous voyant heurter à la porte, c'est qu'il n'avait jamais supposé que vous pussiez aller ailleurs. Quel drôle de garçon c'était, cet Étienne !

Tous ceux qui ont aimé le savent : il est certaines attitudes prises à une certaine heure par celle que nous aimons, qui, bien qu'elles n'aient rien de particulier, demeurent éternellement gravées dans notre esprit. Étienne vous voyait toujours heurtant à cette porte, vous détachant lumineuse sur le panneau gris, et comme frangée d'or par le soleil. Le chambranle vous servait de cadre. Vous vous êtes retournée à demi, et pour la première fois il a vu bien distinctement vos traits. Votre merveilleuse chevelure blonde, qui atti-

rait les lueurs chaudes du couchant, vous faisait comme une auréole.

La porte s'est ouverte et refermée sans qu'Étienne songeât à faire un pas de plus. Ce n'est qu'en vous voyant disparaître qu'il s'est avancé. Avant de poser la main sur le heurtoir, il s'arrêta pour ramasser un gant que vous aviez laissé tomber. C'était un petit gant gris-perle. Il avait conservé un peu de la chaleur de votre main. Vos ongles effilés et bombés y avaient laissé leur empreinte.

La porte se rouvrit.

« — Ah! vous l'avez trouvé, monsieur, dit une petite vieille, donnez-le-moi que je le rende à la dame. »

Le cher petit trésor passa des mains d'Étienne dans celles de la servante.

Que de fois il a regretté, depuis, de ne vous l'avoir pas volé.

Ce petit gant, vous l'aurez jeté quelques jours après, Louise, sans vous douter des convoitises qu'il avait éveillées.

Étienne traversa le vestibule et trouva Mme veuve Anquetin dans la salle à manger, en train de vous débarrasser de votre chapeau et de votre ombrelle.

« — Ah! vous voilà, mon ami Étienne, dit-elle, je ne vous serre pas la main parce que je suis embarrassée, comme vous voyez. C'est gentil à vous d'être venus de bonne heure. Nous en profiterons pour faire une petite promenade. Le pays est adorable, vous verrez. »

Étienne remarqua que vous aviez l'air triste. Tout en vous, depuis votre regard jusqu'à votre sourire, portait le deuil...

« — Vous êtes arrivés tous deux par le même train, à ce que je vois. Allons, bon!... où ai-je la tête!... vous ne vous connaissez pas et j'oublie de vous présenter l'un à l'autre. Louise, je vous présente Étienne B..., un ami de dix ans, rempli de défauts, malgré son air de ne pas y toucher. Mon ami, je vous présente Mme R..., ma mie Louise, comme elle me permet de l'appeler. Elle serait parfaite si elle n'était pas femme. A cette imperfection près, c'est encore ce que l'on a fait de mieux. »

Étienne remarqua l'arc parfait de vos sourcils, la petitesse de votre main effilée, l'abondance de vos cheveux moirés, la suprême élégance de votre taille...

« — Ah çà, vous allez prendre quelque chose? Vous devez mourir de soif. Voulez-vous de la bière?... Non?... Du sirop de groseilles?... Non plus? Vous ne refuserez pas mon vinaigre framboisé, par exemple. C'est le triomphe de Mme Langevin. Eh!... où êtes-vous donc, madame Langevin? Vous n'êtes jamais là que lorsqu'on n'a pas besoin de vous. »

La vieille arriva en grommelant, et, bon gré mal gré, Étienne dut avaler un grand verre de n'importe quoi. Je ne sais pas comment vous fîtes, mais il paraît que vous fûtes plus heureuse que lui.

« — Nous dînerons dans une heure et demie, reprit Mme Anquetin. J'attends M. et Mme du Clouay... Vous connaissez bien Mme du Clouay?... la belle Mme du Clouay? Moi, je ne veux recevoir que de jolies femmes dans mon ermitage. Je suis lasse de voir dans toutes mes glaces mon vilain museau, et de vivre en tête à tête avec la vieille Langevin. Il me faut de la jeunesse autour de moi, pour me rajeunir un brin.

Nous aurons encore un autre convive. Je voulais vous en faire la surprise, mais, ma foi, tant pis ! Nous aurons mon sous-préfet !... rien que cela ! un homme charmant.

Pendant tout ce verbiage, Étienne remarquait combien vous avez le pied petit, les attaches délicates et la voix douce. Le fait est, Louison, que jamais aucune mélodie n'aura la douceur pénétrante de votre voix.

« — Pas de gêne, n'est-ce pas, mes enfants ? Vous êtes chez vous, ici. Voulez-vous que nous allions jusqu'à la sous-préfecture ? Nous ramènerons mon convive. Préférez-vous descendre dans mon jardin ? Ce sera comme vous le voudrez. Seulement, je crois que nous ferons mieux de sortir, parce que, entre nous, mon pauvre paradis a été dévasté hier. Figurez-vous que les Sœurs m'ont amené leur bataillon d'orphelines. J'ai lâché toutes ces petites Èves dans mes pommiers. Ça n'a pas été long, l'escalade. Le pillage n'a pas duré longtemps non plus. Seulement, quand il s'est agi de descendre, les petites ont crié comme si on les écorchait vives. Il faut croire que toutes ces mioches-là ont de bien vilaines jambes. Elles en ont honte comme du péché. Pendant que je vais faire une toilette un peu plus présentable, pour vous accompagner, faites à Étienne les honneurs du jardin, ma mie Louise. Et, surtout, n'abusez pas de mon absence pour dire trop de mal de mon pauvre courtil. »

Étienne vous suivit. Il descendit le perron de pierre et se promena à vos côtés, admirant de bonne foi tout ce qu'il vous plut de lui montrer. Il est vrai

que son regard n'allait jamais au delà de vos ongles roses, quand vous lui désigniez sur l'espalier quelque bourgeon. Il ne se rappelle rien de ce que vous lui avez dit ce jour-là. Sa pensée prenait en quelque sorte possession de vous. Étienne n'a conservé de cette première entrevue que des souvenirs purement plastiques. C'est une mauvaise préparation à des sentiments de tendresse, qu'un examen sommaire portant à la fois sur le physique et le moral, fait en quelques heures, à bâtons rompus. Je ne crois pas à la durée des amours improvisées dont on a conscience dès le début. On ne parcourt pas un chef-d'œuvre, on s'en pénètre peu à peu, et jamais plus on ne l'oublie. La vague passe sur le marbre sans y laisser de traces ; peut-être que tombée goutte à goutte elle l'eût creusé.

Il remarqua seulement que vous étiez souriante, presque gaie, lorsque vous causiez ; mais que vous rentriez en vous-même et vous isoliez dans votre mélancolie, dès que vous le pouviez.

Étienne ayant cessé de vous parler, le fil léger qui liait votre pensée à la sienne se rompit. Vous avez continué votre chemin, oubliant que vous n'étiez pas seule, et ce fut un singulier spectacle pour Mme Anquetin, lorsqu'elle reparut sur le perron, que celui de ces deux invités, marchant rêveurs, à dix pas l'un de l'autre, perdus dans des mondes différents.

« — Est-ce ainsi que vous faites les honneurs de chez moi, ma mie Louise ? Étienne aura de vous une jolie opinion ! Vous vous êtes crue à la procession, sans doute. Je viens vous réveiller. En

route! Nous allons prendre le plus long; de cette façon, nous éviterons la ville. »

Et Mme Anquetin vous entraîna tous les deux.

L'Eldorado de la bonne dame eût mis en fuite saint Siméon Stylite, qui n'a cependant jamais passé pour difficile. Si la petite allée de marronniers et de tilleuls ne s'était pas trouvée là, jamais on n'eût vu ni un papillon, ni un oiseau dans le pays.

« — Ah ! qu'il fait bon ! s'écria Mme Anquetin avec béatitude. La brise se lève, nous aurons une soirée superbe. »

Chacun de ses pas soulevait un nuage de poussière qui vous aveuglait. Le soleil était bas, et comme la plus haute feuille se balançait à un mètre du sol, ses rayons vous forçaient à détourner la tête en marchant. Le sentier était strié d'un bout à l'autre par les ornières de l'hiver. Aussi êtes-vous entrée dans la ville avec plaisir. L'œuvre de l'homme a tous les droits à l'imperfection, mais c'est comme un blasphème pour les yeux, quand la nature ravagée prend un air ridicule.

Avant d'entrer dans la Rue-Grande, vous vous êtes arrêtée devant une petite maison carrée, rêve de quelque épicier en délire : un rez-de-chaussée, un étage, cinq fenêtres, une porte, et, dans un jardin de quinze mètres, un rocher surmonté d'un amour *couleur de chair*, un bassin, une chute d'eau, un pont, un taillis, que sais-je !... Un pois de senteur se cramponnait à la grille fluette, chargée de défendre l'entrée de ce paradis de rebut.

« — Cette maison est à vendre, vous dit Mme Anquetin, vous devriez l'acheter. »

Étienne vous a regardée avec stupeur; mais votre sourire l'a rassuré. Mme Anquetin a ajouté :

« — Je me charge de négocier l'affaire. Vous serez à merveille ici, et j'aimerais tant à vous avoir pour voisine. Le chemin de fer passe à deux pas, c'est une ressource. Les jours de pluie on regarde passer les trains. Nous ne nous quitterons jamais, nous vivrons comme deux sœurs. »

Souriant de plus en plus et remuant négativement la tête, vous avez baissé le front et levé les yeux pour regarder Mme Anquetin, ce qui est un de vos mouvements habituels quand vous pensez quelque malice.

« — Non, merci, chère madame, ne prenez pas cette peine. Vous le savez, j'ai horreur de la propriété. Je serais à peine rivée ici que j'aurais envie de me retirer ailleurs.

« — Tant pis, tant pis. J'aurais été charmée de vous avoir pour voisine. »

On arriva à la sous-préfecture. Vous n'avez pas voulu y entrer, et, pendant que Mme Anquetin rendait ses devoirs aux autorités, vous avez demandé à Étienne de vous accompagner jusqu'à Notre-Dame-du-Castelet.

Il fallait descendre quelques marches pour entrer dans cette église. Dès les premiers pas, une fraîcheur souterraine vous pénétrait. Le soleil, enfoui aux trois quarts à l'horizon, n'éclairait plus que la voûte sur laquelle il promenait lentement les tons vifs des vitraux. Le dernier rayon s'éteignit presque aussitôt et la chapelle se trouva dans la demi-teinte. Vous vous êtes agenouillée, et Étienne essaya de réveiller

dans sa mémoire quelque écho des prières lointaines. N'y parvenant pas, il improvisa une oraison. Dieu dut avoir grand'peine à démêler si elle était faite en son honneur ou au vôtre, tant votre nom y était souvent répété. Puis vous vous êtes levée, et drapée de blanc comme vous l'étiez, vous sembliez la maîtresse du temple. A partir de ce moment jusqu'au retour de Mme Anquetin, tout est demeuré vague dans la mémoire d'Étienne. Lui avez-vous parlé? Il n'en sait rien. Qu'êtes-vous devenue? Il n'a pas pu me le dire. Ses pensées ont plané dans ces régions immaculées qu'il n'est presque jamais donné à l'homme d'atteindre. Celui qu'une sublime extase a conduit jusque-là n'a plus rien à demander à la vie, Dieu lui a payé sa dette; la terre n'est plus pour lui qu'une étape insignifiante sur le chemin de l'Éternité.

Le battant de la porte en retombant fit entendre un bruit sourd. Mme Anquetin revenait seule.

« — En route, en route, mes chers enfants! Pendant que nous traversions la plaine, M. le sous-préfet se rendait chez moi par la ville. Que va-t-il penser en trouvant la maison vide? »

Étienne glissa brusquement du ciel aux pieds de Mme Anquetin. Vous étiez heureusement dans le voisinage.

Au retour, mon cher compagnon vous donna le bras « pour aller plus vite. » Jamais il n'alla plus lentement. Il faisait des détours à n'en plus finir pour vous éviter de marcher sur une feuille sèche ou une goutte d'eau. Si bien que Mme Anquetin arriva première d'au moins cent longueurs.

Je ne vous rappellerai pas les détails de ce dîner, Étienne les ayant oubliés. Il vous voit à droite de M. le sous-préfet; il se voit à vos côtés. Il a conservé un vague souvenir de quelques lambeaux de phrases de l'importance de celles-ci :

« — Je vous en prie, madame Anquetin, ne prodiguez pas pour moi votre bourgogne. Je vous jure que je ne le boirai pas. »

Ou bien encore :

« — Mme Langevin s'est surpassée. Jamais ses ris de veau n'ont été mieux réussis; mais je vous prie en grâce de ne plus m'en donner. »

Pour lui, ces phrases insignifiantes ont pris un tour musical et poétique, et on le fâcherait beaucoup si on leur faisait cette injure de les comparer aux Pensées de Pascal et aux Nuits de Musset. Croiriez-vous qu'il a oublié tout le reste? Le sous-préfet, M. et Mme du Clouay, Mme Langevin elle-même, tourbillonnent pêle-mêle dans sa pauvre cervelle. Une seule chose s'y est fixée, mais celle-là indélébile, immuable, et c'est vous, chère femme, vous, qui n'avez cependant rien fait pour qu'il vous aimât.

Mme Anquetin, qui ne recule devant rien lorsqu'il s'agit de conserver plus longtemps ses hôtes, avait donné à sa pendule un coup de pouce; si bien que vous avez laissé passer l'heure du train. A dix heures vingt seulement elle vous a rendu votre liberté. Vous avez pris tout naturellement le bras d'Étienne, qui n'eût pas osé vous l'offrir, et vous vous êtes engagés dans les rues du Castelet. Il paraît, bien que le ciel fût plein d'étoiles, qu'il faisait délicieusement noir. Étienne sentait votre bras sur le

sien, mais il ne vous voyait pas. De temps en temps votre pied glissait sur quelque caillou invisible, et alors votre petite main se cramponnait à lui.

L'obscurité rapproche. Vous eussiez passé cinq heures côte à côte sans vous rien dire, à l'heure du soleil, et pendant ces cinq minutes vous lui avez appris qui vous pleuriez, vous vous êtes révélés l'un à l'autre et vous lui avez permis de vous apporter un volume qu'il venait de publier : *Les mémoires de madame de Krudner,* je crois.

Le soir, quand Étienne rentra, je l'ai peut-être bien trouvé un peu plus préoccupé que d'ordinaire ; pas assez cependant pour que cela me frappât. Rien ne changea dans ses habitudes, son caractère ne se modifia pas, rien enfin n'eût pu faire soupçonner que cette journée qui venait de finir étendrait son influence sur sa vie entière.

Et puis trois années se passèrent pendant lesquelles il vous vit de loin en loin. Peu à peu les visites qu'il vous faisait lui devinrent plus précieuses, plus nécessaires, plus indispensables. Vous preniez plaisir à causer avec ce garçon rude pour les choses du monde, timide pour les choses du cœur. Ses violences contenues, ses élans vers l'impossible, son mépris pour les banalités vous amusaient.

Un jour, vous vous êtes retrouvés chez Mme Anquetin, dans ce même jardin autrefois dédaigné, devenu le cadre d'un petit poëme. C'est en y rentrant pour la première fois qu'Étienne découvrit qu'il vous aimait. Chaque pas mettait en relief quelque précieux souvenir. Dans les moindres replis de ce cœur inexploré, il trouva votre empreinte. Vous en étiez maî-

tresse absolue, et tous les détails de son amoureux passé lui apparurent subitement, gravés profond, à défier l'avenir. Il était heureux de sa découverte comme la jeune femme qui, pour la première fois, sent s'agiter en elle le fruit d'un amour partagé. Il posait la main sur son cœur pour vous sentir remuer en lui. Il parcourait le jardin et y cueillait des souvenirs à toutes les tiges. Il savait gré au ciel d'être bleu, aux fleurs d'embaumer, à l'herbe d'être douce, aux oiseaux de si bien chanter, et vous regardait avec surprise, comme si le jour vous éclairait pour la première fois. C'est qu'il prenait enfin possession de la vie. Il voyait autrement qu'il n'avait vu jusque-là; ses impressions s'étaient toutes renouvelées. Je doute qu'Ève posant pour la première fois son petit pied sur la mousse et promenant autour d'elle ses grands beaux yeux surpris, fût plus attentive et plus charmée que ne l'était mon ami Étienne dans le paradis de Mme Anquetin.

Dut-il dire des folies, s'il a parlé; ce dont je doute. Je ne me rappelle pas sans tristesse toutes celles qu'il m'a débitées en rentrant; et cela jusqu'à l'aube. Il me parla de son retour par le sentier d'autrefois. Il a vu ce soir-là des étoiles fleurir dans les orties, des papillons nacrés vous faire cortége. La reine Mab vidait ses écrins sous vos pieds, tandis qu'Ariel fredonnait pour vous ses mélodies douces et énamourantes. Vous marchiez en plein rayon de lune, et votre main, qui reposait sur son bras, avait la blancheur irisée de l'opale. Une mèche de vos longs cheveux a frôlé son visage et lui a donné un frisson douloureux. En arrivant à la gare, il s'aperçut qu'il

ne vous avait pas dit un mot. Il en fut tout honteux. Je crois qu'il avait tort, Louise, et que vous ne lui en avez pas voulu de son silence.

Un soir qu'Étienne me demandait, pour la dix-millionième fois peut-être, si j'avais remarqué le charme de votre sourire, je l'interrompis brusquement et lui posai cette question :

« — Où tout cela va-t-il te mener? »

Il me regarda comme les prédécesseurs d'Œdipe durent regarder le sphinx. Il ne lui était jamais venu à l'idée que son amour pût avoir une issue. Son amour était sa vie, il se laissait aller à aimer comme à vivre, sans en demander plus long ni à Dieu ni à l'amour. J'ajoutai :

« — Que comptes-tu faire ? Lui diras-tu que tu l'aimes ? »

Il partit d'un éclat de rire qui me fit froid.

« — Lui dire que je l'aime ! Ah çà, es-tu fou? A quoi bon lui dire que je l'aime ? »

Je lui pris la main :

« — C'est bien, Étienne. Tu auras raison de ne rien lui dire. Tu ne dois pas aimer Louise ; Louise ne doit pas t'aimer. »

Notre causerie n'alla pas plus loin. Il passa la soirée les yeux fixés sur un livre dont il ne tourna pas les pages. Pendant quinze jours il ne me parla plus de vous. Ce mutisme absolu succédant brusquement aux récits incessants des semaines précédentes, me fit peur. Je compris qu'il devait se livrer de rudes combats. Aussi, un soir qu'il rentrait silencieux comme à l'ordinaire, je lui demandai s'il vous avait vue. Il me répondit non, et ce fut

tout. Après un silence de quelques instants, je repris :

« — Il faut absolument que tu décides quelque chose, Étienne ; tu ne peux pas continuer à vivre ainsi. »

« — Et que veux-tu que je fasse ? Je ne dois pas aimer Louise, Louise ne doit pas m'aimer. C'est toi qui l'as dit, et tu as eu raison. Je ne dois pas aimer Louise, Louise ne doit pas m'aimer. Voilà tout ce que je sais ; tout ce dont il faut que je me souvienne. »

Il me fut impossible d'en tirer autre chose.

Avant-hier soir il se plaignit d'un violent mal de tête, rentra de bonne heure et s'enferma. Plusieurs fois pendant la nuit je me réveillai, et toujours je voyais sous sa porte glisser un rayon de lumière. A quatre heures je me levai et entrai chez lui. Sa chambre était en désordre. Les armoires vides, les tiroirs entr'ouverts, les lettres éparpillées sur la table, les vêtements de route jetés sur le lit, les bagages groupés près de la porte, tout indiquait qu'Étienne allait partir.

« — Tu me quittes ? » m'écriai-je surpris.

Il se jeta dans mes bras et y demeura un instant comme absorbé ; puis, m'ayant serré la main, il me montra son billet de passage à bord du *La Fayette*. Il partait pour New-York le jour même. Il ne fut pas dit un mot de ce qui le tuait. Seulement, quand il me remit les lettres qu'il venait d'écrire et que je lui demandai s'il n'y en avait pas une pour vous, il secoua tristement la tête et me dit :

« — Je méprise les demi-sacrifices. »

Et puis il partit, et puis je n'ai plus d'ami, et puis... Ah ! tenez, c'est décidément une chose féroce,

une chose stupide que le devoir. Je me demande aujourd'hui si j'ai eu raison d'éloigner de vous ce cœur aimant, alors qu'affolé il eût pu se donner à vous. Avais-je le droit d'agir ainsi; de faire grincer en pleine passion une note vertueuse? Je me sens responsable du martyre d'Étienne, de cette carrière brisée. Dites-moi, Louise, dites-moi si vous l'auriez aimé.

Vous savez maintenant pourquoi notre ami est parti, pourquoi il est parti sans vous voir. J'ignore si cette longue lettre vous touchera; moi, je suis brisé de l'avoir écrite.

A vous,

PIERRE.

Mont-de-Marsan, juillet 1870.

Mon cher ami,

Votre lettre m'a bouleversée. Je ne puis pas croire qu'Étienne m'ait aimée comme vous le dites. Je m'en serais aperçue. Volontairement ou malgré lui, il me l'eût appris. On n'emprisonne pas l'amour. Ce que vous m'écrivez est impossible et je ne veux pas y croire. Vous me comprenez, Pierre, *je ne veux pas y croire.*

J'ai toujours eu pour Étienne beaucoup d'amitié. Mais rassurez-vous, cette affection ne pouvait pas changer de nature. Je vais bien vous le prouver, quoiqu'il m'en coûte un peu; mais vous paraissez si troublé que je tiens à vous enlever toute crainte et à bien témoigner tout le cas que je fais de vous.

Si votre lettre m'a autant émue, c'est qu'en la lisant je n'ai pensé qu'à vous. Vous prétendez que notre ami m'a aimée, soit, mais il n'a pas su me le dire, et l'amour muet et inerte est un cadavre aussi bien que le corps muet et paralysé. Chacune des lignes de votre lettre m'a impressionnée parce que je sais depuis longtemps ce qui se passe en vous. En disant à Etienne : « Tu ne dois pas aimer Louise, Louise ne doit pas t'aimer, » vous lui disiez malgré vous que vous m'aimez. Votre trouble ne vient pas d'autre chose. Vous avez tenté d'être héroïque et vous vous trouvez coupable d'avoir travesti ainsi votre passion en vertu. Voilà pourquoi je ne veux pas croire à la tendresse d'Étienne ; voilà pourquoi j'ai lu et relu votre lettre ; voilà pourquoi vous devez être heureux et rassuré. Comment aurais-je pu aimer Étienne puisque je vous aime ?

Je veux finir cette lettre comme vous avez fini la vôtre.

A vous,

LOUISE.

Lanjuignac-les-Tours, août 1870.

Ainsi vous m'aviez deviné ; ainsi vous m'auriez aimé. J'ai passé à côté de cette joie, tellement grande, que je ne soupçonnais pas qu'elle pût exister. Et voilà que cette révélation m'est faite à l'heure où elle ne peut plus m'être qu'une torture. Si, le premier, j'avais dit à Étienne que je vous aimais, j'avais droit à votre amour ; il eût été seul malheureux. Et parce qu'il m'a confié la tendresse qui le mine, tendresse que vous ne

partagez pas, il est de mon devoir de fuir le bonheur qui vient à moi ; et nous serons trois à souffrir.

N'avais-je pas raison de dire que le devoir est absurde et lâche ? C'est le faucheur éternel. Il marche à nos côtés, abattant toutes nos joies à mesure qu'elles fleurissent. On voyait au matin, jusqu'au plus loin de l'horizon, la terre gazonneuse et moussue ; quand, le soir venu, on regarde en arrière, il faut être bien fort pour ne pas pleurer sur ce champ ravagé, jonché de toutes ses espérances.

C'est être presque Dieu que d'être honnête homme.

Quand mes lèvres disaient à Étienne : « Tu ne dois pas aimer Louise, Louise ne doit pas t'aimer, » c'est à moi que mon cœur parlait. Je cherchais à me fortifier. Dieu sait si j'ai eu besoin de courage.

Pauvre Louise ! Si vous m'aimez comme je vous aime, combien vous allez souffrir. Mais pensez à ce qu'Étienne aurait le droit de me dire s'il me retrouvait dans vos bras. Il en mourrait, bien sûr.

Vous avez dit vrai : « On n'emprisonne pas l'amour, » mais on l'exile. Étienne m'a montré le chemin et je vais le rejoindre. Nous traînerons côte à côte, de par le monde, l'amour que nous avons pour vous. Chacun de nous aura sa joie : lui, de pouvoir me parler ouvertement de sa tendresse ; moi, de penser que vous m'avez aimé.

Je voudrais pouvoir mettre toute mon âme dans cet adieu.

Pierre.

Saint-Nazaire, samedi.

Pierre,

Le *La Fayètte* quitte Saint-Nazaire. Rien ne peut plus empêcher mon départ. Je t'écris en hâte ces lignes, les dernières que tu recevras jamais de moi.

Louise t'aime; tu me sacrifies l'amour que tu as pour elle. Voilà la vérité. Je l'ai comprise à temps.

Je me suis bien interrogé. Ne crois pas au moins que je t'aurais fait un pareil sacrifice; je te trouve méprisable de le pouvoir faire. Il fallait me tuer; cela eût mieux valu. Si Louise m'avait aimé, moi, je t'aurais tué; tu peux te le dire.

Enfin je devrais t'admirer et je te méprise; je devrais avoir pour toi de l'amitié, et je ne peux pas.

Je pars, vous voilà libres.

Étienne.



SYMPHONIE HÉROÏQUE.

UNE ESCAPADE.

SAINT-GERMAIN CONTRE SAINT-HONORÉ.

LA LÉGENDE DU LANCIER GRIESPACH.

UNE ESCAPADE

I.

Il y avait de l'orage dans l'air.

Dans un moment d'humeur, et à propos de je ne sais quelle toilette..., — je crois bien cependant qu'il s'agissait d'une robe décolletée et sans manches, en mousseline couleur de chair, agrémentée de velours oreille d'ours, — le comte de Biez avait appelé la comtesse : « *Cocodette !* »

Ce sont de ces mots qui se payent tôt ou tard.

La comtesse n'aimait pas les dettes; aussi, quand le baron Claudius vint la voir, dans l'après-midi de ce jour mémorable, la comtesse lui dit-elle sans hésitation, sans trouble, sans remords :

— Je m'ennuie affreusement, mon ami, emmenez-moi.

Le baron, qui depuis trois ans se tenait inutilement à l'affût, et qui ne voyait rien de changé dans la situation depuis la veille, s'écria :

— Je ne sais si j'ai bien entendu. Suis-je Claudius? Êtes-vous la comtesse?

— Vous êtes Claudius qui prétendez m'aimer; je suis la comtesse qui ne vous ai jamais écouté et qui veux aujourd'hui vous entendre. Si vous avez quelque esprit en réserve, dépensez-le; si vous avez quelque amour dans le cœur, soyez-en prodigue. On ne sait pas ce qui peut arriver.

Le baron n'était pas homme à se jeter tête baissée dans une aventure à trop longue échéance. Le feu qui brûlait dans les yeux de la comtesse lui fit peur.

— Vous avez mal aux nerfs, lui dit-il. On vous aura irritée; l'orage vous excite. Je ne veux pas vous devoir à une surprise. Je vous aime trop pour cela.

— Ah! c'est trop fort! N'allez-vous pas me faire de la morale aussi?

Alors Claudius se pencha et l'embrassa sur le cou, à la racine des cheveux.

Le baron connaissait les bons endroits.

La comtesse fit un bond, s'échappa des bras de Claudius en murmurant :

— Non, non, je ne puis pas!

Et tombant sur un fauteuil, elle se cacha la figure en pleurant.

Claudius n'était pas un forceur d'aventure; mais quand l'aventure venait le trouver, il ne la lâchait

pas aisément. Aussi s'agenouilla-t-il aux pieds de la belle énervée dont il enlaça la taille. Puis, ayant posé bien doucement sa tête sur l'épaule qu'on lui abandonnait, il murmura :

— Pleurez, chère femme, pleurez, c'est si bon de pleurer dans les bras de qui vous aime.

Il y eut de part et d'autre un frôlement de cheveux dans lequel le diable dut être pour quelque chose. Les paroles de Claudius, prononcées à fleur de peau, firent sur le cou de la comtesse une amoureuse place qui la contraignit à pencher la tête en arrière et à ouvrir à demi les yeux.

— Allez-vous-en, Claudius, allez-vous-en, je vous en prie. Je suis folle, allez-vous-en.

— Tant que nos deux pensées étaient seules liées l'une à l'autre, je pouvais vous obéir. Aujourd'hui que nos corps sont enlacés, ne me demandez pas l'impossible.

— Je t'en prie, si tu m'aimes, si tu veux que je t'aime, ne reste pas là !...

— Je ne puis plus t'obéir. Rien ne peut plus me séparer de toi. Je crois qu'on essayerait en vain de me tuer dans ce moment. Mon âme n'est plus en moi : elle flotte dans tes cheveux, elle frissonne sur tes lèvres, elle se grise de ton souffle, elle glisse sur ton corps... Comment veux-tu que je m'en aille maintenant ?

— Écoute-moi bien. Je serai à toi, cela se peut ; j'ai la tête perdue. Mais ce dont je suis sûre, par exemple, c'est que je te haïrai après. Et tu ne peux pas vouloir que je te haïsse.

— On ne traverse pas impunément de telles épreu-

ves. Ou tu ne seras pas à moi et j'en mourrai ; ou tu me haïras et j'en mourrai ; ou tu m'aimeras et je vivrai heureux pour te rendre heureuse.

La comtesse voulut répondre quelque chose de très-honnête. Si elle ne le fit pas, on ne saurait lui en vouloir ; ses vertueuses paroles furent étouffées par un baiser. Elle ne céda qu'une seconde au courant qui l'entraînait, et se redressant brusquement :

— Pas ici, dit-elle. Cette maison m'est sacrée. Allons-nous-en...

Claudius eut encore un instant de frayeur. Il se demanda si la comtesse ne voulait pas lui faire un trop durable sacrifice, et s'il n'était pas pris dans un laminoir sans fin.

— Où voulez-vous aller ? demanda-t-il avec anxiété.

— J'ai deux heures à vous donner.

Claudius respira.

— Votre coupé est en bas ?

— Oui.

— Êtes-vous sûr de votre cocher ?

— Plus sûr que de moi-même.

— Attendez-moi au coin de la rue de Berry. Je vous y rejoins dans dix minutes.

Claudius, dont la principale qualité n'était pas l'innocente crédulité, hasarda timidement :

— Ce n'est pas un moyen de m'éloigner que vous employez là, comtesse ?

Elle tendit les bras à Claudius, l'embrassa sur les yeux, les tempes et les lèvres, et disparut en riant.

Les femmes sont terribles, quand elles ont passé le Rubicon.

Un quart d'heure après, la comtesse, voilée et drapée, montait dans la voiture de Claudius.

— A l'hôtel! cria le baron à son cocher, qui ne tourna pas la tête.

Au bruit que fit la portière en se refermant, le cheval partit au grand trot.

II.

Le coupé du baron était tout ce qu'on peut voir de mieux réussi dans son genre. Les coussins étaient larges, solidement fixés, bien rembourrés sans être trop élastiques, plus hauts devant que dans le fond. Ce n'était pas une de ces voitures étriquées comme on les fait aujourd'hui, un de ces cercueils de gala que nous avons empruntés à l'Angleterre; non.

Les glaces étaient doubles. Un verre cannelé, qu'on hissait dans les grandes occasions, opposait un impénétrable obstacle aux regards curieux. Vous m'avouerez que cela avait meilleur air que des stores baissés qui attirent l'attention et provoquent plus ou moins la plaisanterie.

Un miroir était fixé entre les deux glaces de devant et, ménagée sous le siége du cocher, une armoire renfermait les principaux ustensiles de toilette, des parfums, des bonbons et deux ou trois flacons de vin d'Espagne.

La tenture était de satin marron; les boutons et les passementeries, de velours noir. Dans les galons étaient brochées les armes du baron : or, rouge et bleu.

— C'est chez toi que tu me conduis? dit la com-

tesse. Tu me perds, mais je le veux bien. Je suis ton esclave, ta chose, ton amusement, ton jouet, fais de moi ce que bon te semblera.

Elle ponctua cette phrase de baisers.

— Je ne veux pas accepter un inutile sacrifice, chère Geneviève. L'hôtel où nous allons n'est pas celui que tu connais. Personne ne t'y verra, car personne ne l'habite, et en voici la clef. Prends-la ; c'est chez toi que je vais.

— Combien de femmes ont eu cette terrible petite clef ?

— Que t'importe ! et pourquoi évoquer ces souvenirs décédés ? Je n'ai aimé que toi puisque je t'aime.

Et dire que cette phrase creuse enthousiasma la comtesse !

Ici ma tâche se complique. Le reste de cette histoire est abominablement difficile à raconter.

Il se passa une chose étrange. A mesure que la comtesse s'abandonnait à lui, Claudius devenait de plus en plus embarrassé. Était-ce un remords qui lui troublait l'esprit ? Avait-il vu passer l'image de son ami outragé ? Avait-il honte d'abuser de cette bonne fortune qui lui tombait des nues ? Était-il préoccupé des suites de cette aventure ? D'où venait ce trouble ? C'est ce que voulut savoir la comtesse.

— Qu'avez-vous donc, mon ami ? lui dit-elle, depuis un instant vous paraissez préoccupé.

— Je n'ai rien, je vous jure, lui répondit Claudius tout en fouillant dans ses poches de l'air le plus désespéré. Je n'ai rien.

Et, baissant la glace :

— Jean, dit-il au cocher..., tu ne marches pas? Au galop, imbécile!

Le coupé se mit à rouler d'un tel train que la comtesse eut peur.

— Pourquoi presser ainsi le pas, mon ami?

— Oublies-tu donc que tu n'as que deux heures à me donner? Me reprocheras-tu de compter les minutes qui m'échappent?

La comtesse ouvrit ses bras à Claudius pour lui donner un dédommagement. Le baron oublia pendant quelques instants ses préoccupations; mais il faut croire qu'elles étaient bien impérieuses, car au bout d'une ou deux minutes, elles le dominèrent de nouveau.

— Baron, vous me cachez quelque chose, je veux savoir ce qui vous agite.

Claudius était pâle, ses tempes étaient légèrement moites.

— Que voulez-vous que j'aie, chère femme, si ce n'est l'impatience de ne pas arriver?

Et Claudius voulut exciter de nouveau son cocher, mais la comtesse retint sa main qui se posait sur la courroie de la glace:

— Voulez-vous donc nous faire tuer?

Elle fit voir au baron les passants exaspérés, les sergents de ville lancés au pas de course, toute une meute qui les poursuivait. Malgré le bruit que faisaient les roues en bondissant sur le pavé, on pouvait distinguer les cris de la foule qui voulait qu'on ralentît le pas.

— Vous allez me mêler à quelque sotte aventure. Je me trouverai compromise par quelque procès-

verbal... Je vous en prie, dites à votre cocher d'aller moins vite. Vous me faites mourir de peur.

Claudius obéit; mais la comtesse remarqua qu'il ne le faisait qu'à regret.

— Enfin, mon ami, qu'avez-vous?

— Je vous jure...

— Non, la peur que je viens d'avoir m'a rendue à moi-même. Vous m'aviez entraînée bien loin, mais je reprends terre peu à peu. Votre trouble m'a gagnée. Je vous en prie, dites-moi ce qui vous préoccupe.

— Je vous jure que je vous aime! Que vous importe le reste?

— Admettons que c'est un caprice que j'ai là; pourquoi refuser de le satisfaire?

— Je ne le puis pas.

— Je croyais mes caprices plus sacrés pour vous. Celui-ci est le premier que je manifeste, et Dieu sait s'il est innocent.

— Je puis vous assurer que ce qui me préoccupe n'est pas digne de vous troubler un instant.

— Ne comprends-tu pas qu'au point où nous en sommes, la moindre de tes pensées, le plus léger de tes soucis m'appartiennent? Tu n'as plus le droit d'avoir un chagrin dont je n'aie ma part.

— Je n'ai aucun chagrin, je te le jure. Tout s'efface devant la joie que tu me donnes.

C'est en hésitant et en rougissant un peu que la comtesse ajouta :

— Tu ne souffres pas?

— Mais non.

— De nulle part?

— De nulle part.

— Il vaudrait mieux le dire.

— Je te jure que je ne me suis jamais mieux porté.

Il y eut là un instant de silence.

L'ombre du comte Banco, Remords de Biez, en profita pour se faufiler entre les deux complices.

La comtesse se dit qu'elle était allée un peu trop loin et qu'après tout, sa conduite ne justifiait que trop l'épithète qui l'avait tant choquée.

Le baron trouva que l'ombre avait quelque raison de froncer les sourcils. Un ami de six ans !

La comtesse remarqua que le spectre de son époux avait tout aussi bon air que la réalité de son amant. Elle trouva même à la préoccupation de ce dernier des côtés grotesques qui la firent sourire.

Le baron se demanda s'il n'allait pas engager sa vie dans une impasse, et s'il ne serait pas du dernier grossier de faire durer moins de trois ans une aventure attendue trois années.

Les spectres heureusement ne font jamais qu'entrer et sortir. Celui du comte eut le bon goût de s'en aller au bout de trois ou quatre secondes.

Claudius comprit quelle triste figure il faisait. Il voulut embrasser la comtesse; mais celle-ci le repoussa en lui disant :

— Non : caprice, folie, exigence, lubie... appelez comme il vous plaira la fantaisie que j'ai; je veux savoir ce que vous me cachez. Et n'oubliez pas qu'il vous sied mal de faire si peu de cas d'un caprice, lorsque c'est un caprice qui m'a jetée dans vos bras.

— Vous m'en voudrez de vous avoir satisfaite ?

— Je vous en voudrai cent fois plus de ne pas me satisfaire.

— Vous l'exigez?

— Absolument.

— Embrassons-nous une fois encore, car nous allons nous dire adieu.

— Quelle folie ! Ne vous ai-je pas assez dit que je vous aime, et ne vais-je pas vous le prouver outre mesure ?

— N'importe, embrassons-nous.

Les amants d'une heure s'embrassèrent comme s'ils ne devaient plus se revoir.

— Et maintenant, comtesse, prêtez-moi votre mouchoir, j'ai oublié d'en prendre un et je meurs d'envie de me moucher.

III.

— C'est ainsi qu'avorta dès le début cette campagne amoureuse.

La comtesse mit deux minutes à enterrer son rêve. Je ne jurerais pas qu'elle lui fit un service de première classe. Les trente premières secondes furent terribles. Elle souffrit beaucoup en voyant ce pauvre amour qui se noyait dans le ridicule. Mais quand vint la soixantième seconde, elle partit d'un grand éclat de rire. Ce fut le seul discours qu'on prononça sur cette tombe.

Et pendant ce temps, le baron, lui, se mouchait voluptueusement, improvisant pour cette lugubre circonstance une musique grotesque.

La voiture s'arrêta. La comtesse mit pied à terre, et rendant au baron la petite clef :

— Merci, Claudius, me voilà reposée. Je rentrerai à pied chez moi. Cette promenade m'a fait du bien.

— Ne la recommencerons-nous pas ?

— Non, cher ami, le voyage que nous avons accompli ne s'entreprend jamais deux fois. Il y aura toujours un mouchoir entre nous.

IV.

Le comte de Biez fit d'adorables rêves, cette nuit-là.

A quoi tiennent les choses, cependant !



SAINT-GERMAIN

CONTRE SAINT-HONORÉ.

I.

— Cléry !

— Madame la Maréchale !

— Je vais vous donner une preuve de confiance.

— Je n'en suis pas surpris.

— Cette fierté vous sied à ravir, mais elle m'effraye un peu.

— Comment cela?

— C'est d'ordinaire à l'heure où les grands hommes baissent qu'ils commencent à être sûrs d'eux-mêmes.

— Rassurez-vous ; je ne suis pas un grand homme.

— C'est juste. Je vous rends mon estime.

— Et votre pratique !

— Et ma pratique. Cléry, le Maréchal, lui, est un grand homme, et il en abuse pour baisser, baisser, baisser à tel point que c'est à peine s'il en reste quelques vestiges.

— Et naturellement, vous songez à le remplacer.

— Insolent! Croyez-vous que j'aurai besoin de votre aide pour cela?

— On n'est que trop porté à croire ce qu'on désire ardemment...

— Cléry, pour l'amour de Dieu, ne mettez pas le pied sur ce terrain-là. Il est plein de chausse-trapes, et vous savez que je ne veux pas vous y suivre. Revenons à mes moutons.

— Soit! Un peu de pastorale ne me déplaît pas. Je suis le berger Corydon ; j'ai déposé ma houlette au vestiaire.

— Mon ami, ménagez-moi. J'ai les nerfs agacés ce matin, je vous en préviens.

— J'écoute.

— Je vous disais donc que le Maréchal baissait terriblement. C'est un glorieux reste, mais enfin.... ce n'est qu'un reste.

— Nul ne vous plaint plus que moi, princesse.

— Qui vous demande votre pitié? Voulez-vous bien la garder pour vous.

— Puisque vous le préférez, je vous féliciterai donc.

— Allez au diable!

— J'en reviens.

— Je parie que vous sortez de chez la comtesse?

— Oh!... ce n'est pas aimable pour elle ce que vous dites là.

— Non, mais c'est que j'ai remarqué que chaque fois que vous entrez chez moi en sortant de chez elle, vous n'êtes pas bon à prendre avec des pincettes.

— Je vous promets à l'avenir de commencer ma tournée par vous. Tout le monde y gagnera.

— Je vous disais donc que le Maréchal...

— Baisse à vue d'œil.

— Je ne puis plus compter sur lui pour certains détails d'intérieur qui demandent cependant l'intervention d'un homme.... Pourquoi riez-vous ?... Qu'est-ce que j'ai dit d'extraordinaire ?

— Rien, princesse, je vous en prie, continuez.

— Vous avez une manière d'écouter qui n'appartient qu'à vous. On ne sait jamais si vous êtes sérieux, ou si vous vous moquez des gens.

— Je vous jure, princesse, que j'ai été bien élevé. S'il vous faut des certificats....

— C'est bon, je les demanderai à la comtesse.

— Voudriez-vous donc me prendre à votre service ?

— Oh ! non, grand Dieu ! Mais, je vois bien que si je n'entre pas brusquement en matière, nous n'en finirons jamais. Apprenez donc, Cléry, que dans un moment d'humeur, j'ai mis tous mes domestiques à la porte. Je donne demain un dîner auquel j'attache une grande importance, et je veux à tout prix renouveler mon personnel. Le Maréchal est trop âgé pour s'occuper de cela. Et puis il ne me pardonne pas mon mouvement de colère. Voulez-vous me venir en aide ?

— Très-volontiers, princesse. Où m'adresserai-je ? je n'en sais rien encore ; mais votre dîner aura lieu.

— Vous êtes souvent insupportable, mais vous êtes toujours obligeant.

— Que vous manque-t-il ? Un cuisinier, un....

— Non. Je n'ai a remplacer que l'antichambre.

Il me faut quatre valets de pied pour faire le service de la table, accompagner la voiture, etc., etc.

— De beaux hommes, cela va sans dire. Tenez-vous aux mollets?

— Assurément. Un valet de pied sans mollets!... c'est une nuit sans lune, une horloge sans aiguilles, une dinde sans truffes, une bouche sans dents. Cela n'a aucune raison d'être, un valet de pied sans mollets.

— Princesse, je vous livrerai demain quatre paires de mollets.

— Il me faudrait aussi deux valets de chambre et deux maîtres d'hôtel.

— Des gens graves ceux-là. Des gaillards portant l'épée comme vous ou moi pourrions le faire.

— Sveltes, le menton encadré de favoris noirs et touffus.

— Vous aurez demain vos quatre paires de mollets et vos quatre paires de favoris.

— Cléry, vous me sauvez.

— C'est bien faute de pouvoir vous perdre.

— A propos, si je vous demande de me venir en aide pour l'organisation d'un dîner auquel vous n'êtes pas prié, c'est que je n'ai invité que des dames.

— Ah! bah!

— Oui, j'ai voulu réunir celles qu'on appelle « les sept Merveilles du monde. » Je serai la moins bien; jugez par là ce que ce sera.

— Vous me faites froid dans le dos. Vous ne pourriez pas me réserver une toute petite place, dans un tout petit coin?

— Impossible.

— Sous la table !... Personne ne me verrait.

— Voulez-vous bien vous taire ! En voilà une idée !

— Il vous faut, pour que le couvert soit complet, un pendant au Maréchal.

— Ah ! fi !... l'horreur ! Le Maréchal est parti hier pour Bourges, et c'est ce dont j'entends profiter. Nous voulons causer à l'aise et si vous étiez là...

— Cette exclusion me navre ! Je vais être comme un corps sans âme.

— Bah ! Voilà une occasion pour vous d'aller dans le Faubourg Saint-Germain qu'on vous reproche de négliger. Vous y trouverez tout un bouquet d'Edmées, d'Edwiges, d'Yseults et d'Isabeaux entièrement inédites, qui vous feront oublier vos amies de la rive droite.

— Comme vous êtes injuste !

— Je sais que vous dites de nous pis que pendre, là-bas.

— Oh ! princesse !

— Vous flottez entre deux courants, grappillant sur la rive droite et sur la rive gauche ce qui se trouve à votre portée. Mais, aujourd'hui, j'ai trop besoin de vous pour vous confondre.

— Ainsi, vous ne voulez pas de moi.

— Nous ne voulons pas d'homme.

— Je le suis si peu.

— Vous l'êres juste assez pour être de trop.

— Vous vous repentirez de m'avoir repoussé.

— Permettez-moi de n'en rien croire. Mais, pardon;... je ne vous renvoie pas, seulement j'ai besoin

de sortir. Vous n'avez pas de temps à perdre. En chasse, en chasse, Cléry ! j'attendrai vos gens demain jusqu'à deux heures. Si je suis contente j'entr'ouvrirai pour vous seul la porte de notre paradis. Venez demain soir à onze heures. Pas avant !

— Cependant...

— Adieu !... pardon !... merci.

II.

Cléry descend pensif l'avenue des Champs-Elysées, se demandant comment il s'y prendra pour exécuter convenablement les ordres de la Maréchale. Quelqu'un lui barre le chemin, une main se tend vers lui :

— Hourra ! pour la Providence qui me conduit sur ton chemin. Cléry, comment vas-tu ?

Le marquis a levé les yeux et reconnu Abel, comte de Sassenage.

— Toi ici ! depuis quand ?

— Depuis trois jours.

— Et tu reviens pour ne plus nous quitter, j'espère ?

— Dans huit jours je retourne auprès du Saint-Père.

— Il n'y a donc plus personne à aimer ici, que tu persistes à t'exiler !

— Mon cher ami, j'ai vingt-cinq ans et une somme d'activité à dépenser, pour laquelle je ne trouve pas ici de placement à ma convenance. L'oisiveté mondaine me pèse. Il y a là-bas une cause sainte entre toutes à défendre ; pardonne-moi de préférer nos

nuits de garde au bord du Tibre à vos nuits de jeu au club, ou chez la Un Tel ; pardonne-moi d'aimer mieux Civita-Vecchia que Trouville, le Vatican que la Madeleine, un coup de feu sur la frontière qu'un coup de bourse à la Jarnac. Ah çà mais, tu devrais être des nôtres ?

— Bien obligé. Je t'admire sans envie. Moi, mon ami, je suis un pauvre être voué à la vulgarité heureuse. C'est triste à dire, mais c'est la vérité.

— Tu te calomnies.

— Non, je me rends justice. De Paris, j'admire ton enthousiasme, de même que de Genève j'admire le mont Blanc, sans me sentir tenté par l'escalade. Si ma présence là-bas était utile, disons même... indispensable, j'y courrais tout en grommelant, peut-être ; puis je finirais par y faire tout aussi bonne figure qu'un autre. Mais en attendant qu'il y ait disette de héros, je demeure modestement dans la réserve.

— On dit même que tu as passé à l'ennemi.

— Où prends-tu l'ennemi ?

— Eh ! pardieu !... sur ce trône illustré par nos rois, soutenu par nos pères ; dans ce monde.....

— Bon ! je sais ce que tu vas dire, permets-moi d'y répondre. Les souverains, vois-tu, se suivent, mais ne se ressemblent pas. Ils ont cela de commun avec les saisons, et je t'avoue que je les traite de même. Tout en étant reconnaissant à l'été des bienfaits qu'il nous a prodigués, je ne crois pas devoir pousser le respect du passé jusqu'à continuer à me vêtir de coutil quand vient l'hiver. Dès que le vent froid commence à souffler, je rentre mes oran-

gers, j'allume mon feu, et, sans remords, tirant de la saison présente le meilleur parti possible, j'attends le retour du printemps.

— C'est trop de philosophie.

— Les idées ne s'imposent pas. Elles s'assoupissent et se réveillent périodiquement, chacune à son tour.

— On ne m'avait pas trompé. Tu ne crois plus à rien.

— Ceux qui t'ont dit cela me connaissent bien peu. Mon credo est plus long que le budget. Je crois au plaisir en amour, au soleil en été, à la beauté des femmes, à...

— Ici je t'arrête. Vous n'avez plus de jolies femmes.

— Ventre-saint-gris !... Sassenage, tu blasphèmes ! Tiens, veux-tu que je te dise, entre nous, ce qui me rattache par un fil au gouvernement?

— Eh bien?

— Ce sont les femmes, mon cher ami. Est-il régulier ou non, habile ou maladroit, loyal ou perfide, libéral ou oppresseur, je n'en sais plus rien quand je regarde ses femmes..... ses mignonnes, traîtresses, adorables petites femmes. En ce moment où je serre ta main, je me ferais tuer pour la tiare, hacher pour notre roi, le vrai, le seul que je reconnaisse; mais qu'il vienne à passer un de ces êtres incompréhensibles dont le gouvernement est enveloppé, et ma foi !... ce sera tant pis pour Rome et Froshdorff. Tu ne peux pas t'imaginer ce que sont ces colombes enragées, ces tigresses amoureuses, ces colibris féroces.

— Grand Dieu ! quel enthousiasme !

— Tu le partagerais si tu en connaissais l'objet.

Ne va pas croire au moins que j'en aime une, non! Je les aime toutes également. Je croirais faire une infidélité à cette adorable foule si j'en préférais une. Ce qui me grise, c'est l'être collectif appelé « femme, » et sur la bouche qui m'accueille, j'égrène des baisers qui s'adressent à cent lèvres adorées.

— Nous ne nous entendrions pas sur ce chapitre.

— Veux-tu que j'entr'ouvre pour toi un de mes paradis ?

— Grand merci, je ne suis plus de ce monde. Nous sommes venus embrasser les nôtres, nos femmes, des femmes bien à nous, moins belles, si je te crois, mais dans lesquelles nous voyons autant de personnalités adorées. Chacun de nos baisers va droit des lèvres au cœur sans s'éparpiller en route. Je ferais piteuse figure dans le nouveau monde dont tu es le Christophe Colomb. Et puis, nous sommes venus sept de même acabit, qui ne nous quittons pas. Eh pardieu! tu les connais : le duc de Pont-l'Évêque, Guy, marquis de Creysson de Fontanes, le vicomte de Brie et Guillery de Castres, qui sont comme moi aux zouaves ; le baron de Neufchatel et le comte de Passy-Paris dont la corvette *la Sancta-Maria* vient de relâcher à Marseille.

— Quoi! de Castres et Fontanes sont ici? Mais je veux les voir.

— Nous comptions bien te serrer la main. Si tu voulais m'accompagner, nous...

— Oh! dans ce moment cela m'est impossible; j'ai accepté une commission qui m'embarrasse fort et pour l'accomplissement de laquelle le temps me manque.

— Cléry, comme dans la fable du Chien et du Loup, je crois voir la trace du collier sous ta cravate. Qu'as-tu donc de si pressé à faire?

— Il me faut déterrer, d'ici à demain, une escouade de fidèles serviteurs, pour une dame qui, dans un moment d'humeur, a mis tout son monde à la porte.

— Quel est cet Ajax femelle?

— Que t'importe, puisque tu ne peux pas lui venir en aide?

— Qui sait! ma vieille tante qui t'aimait tant et que tu as abandonnée, ingrat! la baronne de Cotignac, moins éprise que toi du nouveau régime, se retire en Saintonge. Elle n'emmène que le doyennat de ses serviteurs et renvoie le reste grassement indemnisé. Si tu le veux, j'expédierai nos gens à ta fougueuse beauté. Elle doit être belle, puisque tu la sers.

— C'est la plus endiablée des colombes de la volière impériale.

— Je puis te demander son nom maintenant?

— La maréchale princesse de Tilsitt.

— Eh mais! dis-moi donc, elle a une réputation plus qu'européenne, ta princesse. Et... tu fais ses commissions?

— De temps en temps.

— Diantre! C'est ton aïeul Eudes de Cléry-Chambord qui eût été surpris si on lui eût dit en 924, lorsqu'il taillait en pièces les Hongrois sous les murs de Narbonne, qu'un de ses petits-fils, Guy de Cléry, marquis d'Augsbourg, servirait de commissionnaire à une princesse à peine en titre.

— Tu oublies, mon cher ami, que mon illustre

devancier était gentilhomme d'aussi fraîche date, en 924, que le maréchal l'est aujourd'hui. M'est avis qu'il eût été bien autrement ébaubi s'il eût vu l'un des successeurs de Charles le Simple, le roi Louis le quatorzième, faire les commissions de la femme Scarron, veuve d'un écrivassier dépareillé, qui n'était qu'une vilaine; s'il eût vu Louis le Bien-aimé se faire le valet d'une Pompadour et d'une du Barry; s'il eût vu... Mais bah! nous sommes bien fous d'employer en discussions inutiles le peu de temps que nous avons à passer ensemble. Tout homme bien élevé peut se faire le valet d'une jolie femme, et si tu voyais les sept créatures que les heureux laquais de ta tante vont servir demain, tu changerais assurément d'avis.

— Quelles sont-elles?

— Les sept plus adorables femmes de la terre; celles qu'on appelle *les Sept Merveilles du monde :* la maréchale princesse de Tilsitt, la comtesse O'Tempora O'Mores, la marquise de la Tour de Pise, la baronne de Saint-Claude, la duchesse Candide de la Villette, la vicomtesse Ramponneau de Saint-Émilion et mistress Betzabée Royle.

— Tes sept merveilles ont-elles avec les sept sages quelque autre analogie que leur nombre?

— Je ne le leur ai pas demandé de peur qu'elles ne me disent oui.

— Aussi discret que victorieux! C'est bien, cela, Cléry. Dis-moi, tes merveilles te permettront-elles de dîner avec nous, mardi?

— Comptez sur moi. J'accepte de grand cœur.

— Eh bien donc, à mardi, sept heures, au Grand-

Hôtel. C'est un terrain neutre. Ah! à propos, où demeure la princesse!

— Avenue Portalis, 129.

— Quand devra-t-on se présenter chez elle ?

— Demain, avant deux heures.

— Mes gens seront exacts.

— Tu es ma providence.

— A charge de revanche.

III.

Dès qu'il fut seul, le comte de Sassenage devint rêveur. Des formes vaporeuses, insaisissables, se mirent à valser dans son cerveau. Dans des flots de gaze se prélassaient des épaules belles jusqu'à l'impossibilité. Au milieu d'avalanches de cheveux apparaissaient, pour disparaître presque aussitôt, des visages aux grands yeux provoquants, aux lèvres sensuelles. Puis des bras ronds et blancs, des mains mignonnes se tendaient vers lui; des pieds bien cambrés, des jambes de Diane, tournoyaient jusqu'à donner le vertige; et tout cela avec des bruits lointains de baisers.

— C'est dommage, se dit-il. J'eusse été bien curieux de savoir si leurs sept merveilles sont aussi belles qu'ils le prétendent.

Le comte arriva dans ces dispositions d'esprit chez sa tante, la baronne de Cotignac, douairière de Magnac. La bonne dame lui annonça que ne voulant pas faire coïncider son départ avec l'arrivée d'un neveu qu'elle aimait comme un fils, elle avait résolu de ne quitter Paris qu'au printemps.

— Bon!... se dit Abel de Sassenage, voilà la maréchale sans domestique; le dîner des sept merveilles n'aura pas lieu, et Cléry me maudira si je ne le préviens pas à temps.

Cette préoccupation le domina si bien, qu'il ne témoigna pas à sa vénérable tante toute la reconnaissance qu'aurait dû lui inspirer l'immense sacrifice qu'elle lui faisait. Lorsqu'elle voulut le garder à dîner, il prétexta une affaire urgente et partit en quête de Cléry. La baronne de Cotignac fronça le sourcil et se demanda s'il n'y avait pas lieu de faire quelques retouches à son testament. On a vu fleurir des codicilles pour moins que cela.

Le comte se rendit en hâte rue de la Cloche-Saint-Germain; mais à la place qu'occupait autrefois le petit hôtel de Cléry, passait la rue de Rennes.

— Allons au club, j'y trouverai certainement l'adresse que je cherche.

On envoya Sassenage rue de Lisbonne. Il trouva facilement la petite maison au péristyle anglais qu'on lui avait indiquée. Seulement la porte en était close, et il eut beau carillonner comme pour le baptême d'un prince, rien ne répondit à ses avances.

Alors une idée étrange, bizarre, fantastique, audacieuse, germa dans son cerveau. Elle y jeta ses racines et s'y développa si bien, qu'elle était arrivée à maturité quand, à sept heures, il se trouva attablé avec ses six compagnons de voyage.

IV.

Le repas fut des plus gais. Les critiques pleuvaient dru comme grêle. Tout fut déchiré à belles dents, depuis les perdreaux et la messe de Rossini, jusqu'aux vélocipèdes aquatiques et au dernier discours ministériel. Il est si bon, les coudes sur la table, entouré d'amis, après un dîner fin escorté de bons vieux vins, de faire pleuvoir les critiques sur son pays, de mettre en pièces ceux qui le dirigent, de bien constater qu'il est haï et méprisé au dehors, qu'il est ruiné et divisé au dedans, qu'on l'a sapé de tous les côtés, qu'une révolution est imminente, et qu'il se pourrait que l'étranger s'en mêlât.

LE DUC DE PONT-L'ÉVÊQUE. — C'est affreux ce qu'ils ont fait de Paris.

LE MARQUIS CREYSSON DE FONTANES. — Ces interminables boulevards vous découragent.

LE VICOMTE DE BRIE. — Rien de plus bête qu'une ligne droite.

PONT-L'ÉVÊQUE. — Si ce n'est ceux qui l'admirent.

LE BARON GUILLERY DE CASTRES. — Et le culte des souvenirs qu'en ont-ils fait?

LE COMTE DE PASSY-PARIS. — Demande-le à ceux qui en payent les frais.

LE BARON GONTRAN DE NEUFCHATEL. — Ils rasent nos hôtels séculaires.

LE COMTE DE SASSENAGE. — Et mettent nos jardins dans les rues.

PONT-L'ÉVÊQUE. — Comme ces mioches qui font

des allées avec des bouts de branches, ils ont bordé leurs chaussées de petits arbrisseaux rachitiques.

DE BRIE. — A la grande joie des hannetons.

PONT-L'ÉVÊQUE. — C'est pousser loin le besoin de popularité.

NEUFCHATEL. — Avez-vous vu une femme, une vraie femme au milieu de tout cela, vous?

DE CASTRES. — J'ai vu des femelles à pompons dans le dos, des poupées goîtreuses, des . . . . . .

. . . .

PASSY-PARIS. — On n'a pas idée de cela.

DE BRIE. — L'Empire n'a pas de femmes.

SASSENAGE. — Ce n'est pas l'avis de Cléry.

DE CASTRES. — Tu as vu Cléry?

NEUFCHATEL. — Que devient-il?

DE FONTANES. — On le dit gagné à l'usurpation.

SASSENAGE. — On a exagéré, messieurs. J'ai lontemps causé avec lui ce matin.

PONT-L'ÉVÊQUE. — Pourquoi n'est-il pas avec nous? Que fait ce louis d'or au milieu de toute cette fausse monnaie?

SASSENAGE. — Mon cher ami, à en croire Cléry, il y aurait, au milieu des gros sous dont tu parles, de jolies petites pièces blanches, bien neuves, bien frappées, bien brillantes, ayant de beaux reliefs; d'adorables petits jetons à toutes les effigies.

PONT-L'ÉVÊQUE. — Je reconnais bien là mon Cléry. C'est l'amoureux des onze mille vierges.

SASSENAGE. — Il paraît que ce ne serait pas tout à fait le cas. Cléry est encotillonné. Il se noie dans un océan de dentelle et de mousseline, il est entraîné par des courants de velours et de soie, au

milieu desquels serpentent des chairs roses les plus alléchantes du monde. Il est devenu le chevalier servant des sept merveilles.

DE BRIE. — Où les prends-tu ces sept merveilles?

SASSENAGE. — Te rappelles-tu, lors de notre passage à Munich, ces ballades de Mœrike que nous chantait notre hôtesse ?

DE BRIE. — Je me rappelle l'hôtesse, mais les ballades !...

SASSENAGE. — Les sirènes de la mythologie germanique, *les sept Nixes*, y jouaient toujours un rôle fatal. Un vaisseau flotte à la surface de l'onde. Les sept sœurs l'entourent, exhibent leurs charmes à qui mieux mieux, et font au jeune prince des propositions inconvenantes.

PASSY-PARIS. — Eh bien?

SASSENAGE. — La surface de l'onde, c'est l'avenue Portalis; le vaisseau royal, c'est l'hôtel de la maréchale princesse de Tilsitt; les sept sœurs sont : la comtesse O'Tempora O'Mores, la baronne de Saint-Claude, la vicomtesse Ramponneau de Saint-Émilion, la marquise de la Tour de Pise, la duchesse Candide de La Villette, mistress Bethzabée Royle et enfin, la Maréchale déjà nommée. Quant au jeune prince...

DE BRIE. — C'est Cléry.

SASSENAGE. — Tu l'as dit. Le pauvre prince quitte son bord et pique une tête dans le gouffre.

PONT-L'ÉVÊQUE. — Son bord,... le faubourg Saint-Germain. Je te comprends.

SASSENAGE. — Quant au gouffre, c'est le faubourg Saint-Honoré.

NEUFCHATEL. — C'est égal, je voudrais bien les voir, moi, les sept Nixes de Cléry.

SASSENAGE. — Attends la fin de la légende. Le troisième couplet nous montre le cadavre du prince flottant vers la terre, le sein étoilé de sept blessures.

PASSY-PARIS. — Eh! mais dis donc, elle n'est pas gaie, ta ballade.

DE BRIE. — Bah! il n'y a que le dénoûment à changer.

DE CASTRES. — Nous ne ne pouvons pas laisser Cléry dans une situation pareille.

SASSENAGE. — Nous ne le devons pas.

PASSY-PARIS. — Oui, mais comment s'y prendre?

SASSENAGE. — Vous seriez tous bien aises de voir les sept merveilles?

DE BRIE. — Ma foi, je risquerais mon sein... à charge de revanche.

DE FONTANES. — Oh! mes enfants, mes enfants, ne nous commettons pas dans ces endroits-là, je vous en prie.

SASSENAGE. — Il y a manière de s'y prendre.

NEUFCHATEL. — Quelle manière?

SASSENAGE. — La reine des Nixes, la maréchale princesse de Tilsitt, réunit demain ses sœurs à dîner. Dans un moment d'emportement, la sirène a mis tous ses laquais à la porte et a chargé Cléry de les remplacer. Notre pauvre ami, quand je l'ai rencontré, allait commencer sa chasse. Je l'ai trouvé si en peine, que, de bonne foi, je lui ai offert les valets de ma tante de Cotignac. Il les a acceptés avec joie. La baronne ayant retardé son départ, garde ses gens, ce qui a ruiné ma combinaison. J'ai voulu prévenir

Cléry, il m'a été impossible de le rejoindre. Comme vous voyez, jusque-là ma conscience est en repos. Mais...

DE CASTRES. — Mais ?

SASSENAGE. — Bien des idées m'ont traversé la tête depuis, et si, comme moi, vous voulez voir les sept merveilles...

DE BRIE. — Eh bien ?

SASSENAGE. — Nous prendrons la place des laquais de ma tante.

PASSY-PARIS. — Bravo !

DE CASTRES. — Je suis de la partie.

PONT-L'ÉVÊQUE. — Moi aussi ! J'adore les mascarades.

DE FONTANES. — Est-ce qu'il faudra endosser la livrée ?

SASSENAGE. — Je le crois bien !... C'est notre cuirasse, notre sauvegarde. Si cela vous va, nous nous présenterons demain à deux heures chez la Maréchale.

DE BRIE. — Tu es grand comme le monde, Sassenage; c'est moi qui te le dis.

DE CASTRES. — Nous te suivrons partout.

DE FONTANES. — Nous serons reconnus au bout de dix minutes.

SASSENAGE. — Par qui ? Les Nixes seront seules. Est-ce que vous croyez que j'aurais voulu servir les galants de ces dames ?

DE FONTANES. — Et puis je ne pourrai pas faire le service. Je veux bien que le diable m'emporte si je sais mettre un couvert.

SASSENAGE. — Nous emmènerons deux de nos gens;

Landry et Saturnin, par exemple. Ils nous guideront, l'un à l'antichambre, l'autre à l'office.

PONT-L'ÉVÊQUE. — Es-tu sûr au moins qu'elles valent le mal que nous allons nous donner ?

SASSENAGE. — Oui, oui, oui.

DE FONTANES. — Nous allons nous faire quelque mauvaise affaire ; vous verrez cela.

SASSENAGE. — Ne vas-tu pas craindre un coup d'épée ?

DE FONTANES — Qui pense à ces choses-là ?

SASSENAGE. — Il faut sauver Cléry.

TOUS. — Oui ! Sauvons Cléry !

SASSENAGE. — Et puis... on ne sait pas ce qui peut arriver !

V.

Le lendemain à une heure, les six gentilshommes, escortés de deux laquais, se présentent, en tenue de circonstance, à la porte de l'hôtel de l'avenue Portalis. La Maréchale les attend avec impatience. Elle porte ce jour-là une robe de peluche noisette étagée sur un jupon de satin violet. Ses cheveux noirs n'ont jamais eu de reflets plus bleus ; ils s'enroulent, se tordent le plus capricieusement du monde. Quant à ses yeux, ils ont je ne sais quel feu étrange qui jette le désarroi dès le premier abord dans le camp légitimiste.

LA MARÉCHALE. — Avancez. Mettez-vous en ligne qu'on vous voie un peu. Vous m'êtes envoyés par le marquis de Cléry, n'est-ce pas ?

LE COMTE DE SASSENAGE. — Oui, madame la Maréchale.

LA MARÉCHALE. — Une lettre que j'ai reçue ce matin m'apprend que vous quittez tous le service de la baronne de Cotignac.

LE COMTE. — Madame la baronne se retire dans ses terres.

LA MARÉCHALE. — Recevait-elle beaucoup?

LE COMTE. — Très-peu. Madame la baronne boudait.

LA MARÉCHALE. — Elle boudait?... qui?... quoi?...

LE COMTE. — Madame la baronne n'est pas du même monde que madame la Maréchale.

LA MARÉCHALE. — Ah ! très-bien, je comprends. C'était pour ennuyer le gouvernement?

LE COMTE. — Oui, madame la Maréchale.

LA MARÉCHALE. — Cela devait bien l'ennuyer, en effet, le gouvernement, qu'on s'ennuyât chez la baronne. Alors, vous ne connaissez pas le service de réception ?

LE COMTE. — Madame la Maréchale peut se rassurer.

LA MARÉCHALE. — Comment vous appelez-vous?

LE COMTE. — Anselme.

LA MARÉCHALE. — Vous êtes assez beau garçon, mais il faudra couper ces moustaches-là.

LE COMTE, *épouvanté.* — Couper mes moustaches !

LA MARÉCHALE. — Assurément. Ne voulez-vous pas qu'on vous prenne pour les brosseurs du Maréchal? Nous ne sommes pas en campagne, que je sache.

LE COMTE, *à part.* — Je n'avais pas pensé à cela.

LE MARQUIS. — Madame la princesse nous permettra bien d'attendre à demain. Notre service n'aurait qu'à ne pas lui convenir.

LE BARON. — Et c'est si long à repousser.

LA MARÉCHALE. — J'entends que d'ici à une heure, toutes ces moustaches, toutes ces barbiches soient à bas.

TOUS, suppliants. — Madame la Maréchale !

LA MARÉCHALE. — Vous n'entrerez chez moi qu'à cette condition. Je ne comprends vraiment pas que la baronne de Cotignac ait toléré cette tenue de caserne. (A Sassenage.) Avez-vous une jambe présentable ?

LE COMTE. — C'est ce que j'ai de mieux. Si madame veut s'en assurer ?

LA MARÉCHALE. — C'est bon, c'est bon. J'examinerai cela quand vous serez en tenue. Quel service faisiez-vous ?

LE COMTE. — J'étais premier maître-d'hôtel. Je dirigeais ces messieurs.

LA MARÉCHALE. — Vous aurez ici le même emploi jusqu'au retour du valet de chambre du Maréchal. (Au baron Guillery de Castres.) Et vous, à quoi vous employait-on ?

LE BARON. — Je faisais les appartements de madame la baronne. C'est moi qui entrais le matin chez elle pour ouvrir les rideaux, allumer le feu, lui donner son chocolat...

LA MARÉCHALE. — Il n'y avait donc pas de femme de chambre dans la maison ?

LE BARON. — Madame avait du goût pour moi.

LA MARÉCHALE. — Ah ! Quel âge avait donc votre... maîtresse ?

LE BARON. — Soixante-neuf ans.

LA MARÉCHALE. — Et ça vous allait ce service-là ?

LE BARON. — Quand on a besoin de gagner sa vie !

LA MARÉCHALE. — Enfin !... Et vous vous appelez ?

LE BARON. — Tityre.

LA MARÉCHALE. — Vous avez dit?

LE BARON. — Tityre.

LA MARÉCHALE. — Il faudra me changer ce nom-là. Vous changerez de service aussi. Vous êtes moins bien que votre camarade. On vous confiera l'argenterie... les lampes... Anselme verra cela.

(Le comte de Sassenage s'incline.)

LA MARÉCHALE, au duc de Pont-l'Évêque. — Quant à vous, mon garçon, vous avez très-mauvaise tournure. On ne tient pas ses jambes comme cela. Vous avez l'air d'une pincette faussée. A quoi vous employait-on?

LE DUC. — A la lingerie.

LA MARÉCHALE. — Qu'est-ce que vous me contez là?

LE DUC. — J'habillais aussi Madame.

LA MARÉCHALE. — Êtes-vous fou, ou me croyez-vous folle?

LE DUC. — Je comprends la surprise de madame la princesse, mais je vais lui expliquer la chose en deux mots. Madame la baronne, qui était très-prude, ne voulait pas mélanger les sexes dans sa maison;... de peur des suites... Madame me comprend sans doute? Aussi n'avait-elle que des hommes à son service.

LA MARÉCHALE, à part. — Drôles de gens que ces gens-là. S'ils ne m'étaient pas envoyés par Cléry!... (Haut.) Et vous vous appelez?

LE DUC. — Mon vrai nom est Claude, mais madame la baronne ne m'appelait jamais que le « Petit Chose. » C'est un nom que madame la baronne avait lu dans un livre imprimé. Il l'avait fait rire et elle me l'avait donné.

LA MARÉCHALE. — Eh bien ! Petit Chose, je consens à vous garder quelque temps, pendant que vous chercherez une autre place. (La Maréchale s'arrête devant Landry.) Ah ! à la bonne heure ! voilà un garçon bien bâti, bien campé, bien d'aplomb.

LANDRY. — Je m'appelle Landry, moi, Madame ; et je frotte.

LA MARÉCHALE. — Vous connaissez tous le service de la table ?

LE COMTE. — Oh ! oui, madame la Maréchale.

LA MARÉCHALE. — Je veux bien vous prendre à l'essai. Anselme me répondra de vous. Prenez immédiatement le service. J'ai six personnes à dîner ce soir. On va vous montrer la maison. Ah ! à propos, avez-vous des certificats ?

LE VICOMTE DE BRIE. — En voici un, madame la princesse.

LA MARÉCHALE. — Montrez-le-moi.

LE VICOMTE. — J'ai servi chez le vicomte de Brie.

LA MARÉCHALE. — Voilà une piteuse recommandation.

LE VICOMTE, surpris. — Pourquoi donc cela ?

LA MARÉCHALE. — Le vicomte est un joueur, un débauché, un...

LE VICOMTE, vivement. — Je vous jure qu'on l'a calomnié, madame la Maréchale. Je puis vous en parler savamment.

LA MARÉCHALE. — Vous le défendez, c'est tout naturel. Mais je maintiens ce que j'ai dit.

LE VICOMTE. — Cependant...

LA MARÉCHALE. — En voilà assez.

LE COMTE DE PASSY-PARIS. — Moi, madame la Maré-

chale, je n'ai pas quitté depuis ma plus tendre enfance M. le comte de Passy-Paris.

LA MARÉCHALE. — Ce sont des années qui doivent vous compter double.

LE COMTE DE PASSY-PARIS. — Comment cela ?

LA MARÉCHALE. — On le dit brutal et peu intelligent.

LE COMTE DE PASSY-PARIS. — Jamais je ne m'en suis aperçu.

LA MARÉCHALE. — Allez. On va vous remettre vos livrées. Je tiens à la tenue, à la ponctualité dans le service, mais je ne ménage pas les gratifications. Vous, monsieur Anselme, faites en sorte que le dîner soit servi à huit heures.

(Le nouveau personnel de la Maréchale s'incline et se retire.)

VI.

François Chouillard, le chef de cuisine, se fait un plaisir de piloter ses nouveaux collègues. En moins d'une demi-heure nos gentilshommes savent où les assiettes se lavent, où l'argenterie se serre, où le linge s'empile, où se font les lampes, où les vases se vident, où les vêtements se brossent, et mille autres choses non moins palpitantes d'intérêt. Le duc de Pont-l'Évêque a voulu allumer un cigare. François Chouillard lui a dit que cela ne se faisait pas ; mais, en bon camarade, il lui a indiqué un coin, dans les caves, où il pourra fumer sa pipe sans être dérangé. Le chef tient à leur payer la bienvenue et, racolant Wattson le piqueur, au passage, il les a conduits, bon gré mal gré, chez le marchand de vin. Pour n'y pas aller

on a prétexté le travail; Chouillard a promis un coup de main. On a refusé de toutes les manières et, de peur de froisser un aussi utile auxiliaire que le Chef, le bataillon sacré s'est encanaillé au cabaret.

Landry, le valet, a compris combien il serait peu convenable qu'il allât s'attabler auprès de ses maîtres, aussi a-t-il pris le parti de s'esquiver. Il s'est engagé dans les couloirs de l'hôtel et a gagné les combles, en quête de la chambre qui lui sera destinée. Il ne trouve de clef que sur une porte. Il ouvre.

Dans une chambre assez coquette, quoique mansardée, tendue de perse verte à bouquets, une jeune fille, tournant le dos à la porte d'entrée, s'habille. Elle vient d'agrafer un corset à la paresseuse, et noue une série de jupons dont l'ampleur de ses hanches rend le secours à peu près inutile. Elle a fait *un gros nœud*, et, croyant s'adresser à une de ses compagnes :

— Tiens, arrange-moi ça, dit-elle.

Landry ne se fait pas prier. Il s'avance, défait l'obstacle avec les ongles et les dents, noue les cordons, applique un baiser au beau milieu du dos, entre les omoplates :

— Voilà qui est fait !

La jeune fille tressaille, se retourne et involontairement, permet de constater que la médaille est aussi bien frappée face que pile. Deux cris partent à la fois :

— Landry !

— Joséphine !

— Toi ici !

— Quelle rencontre !

— Qui t'amène !

— Tu le sauras !

— Ferais-tu partie du nouveau personnel ?

— Depuis une heure.

— Comme on se retrouve !

— La maison est bonne si j'en juge par ce que je vois.

— Quoi donc ?

— Tu as pris du corps. Parole d'honneur, tu vaux cent pour cent de plus qu'autrefois.

La jeune fille rougit, s'aperçoit que sa tenue laisse... ou plutôt ne laisse guère à désirer, et jette un fichu sur ses épaules.

— Comment es-tu entré ?

— Mais.... par la porte.

— Qui t'amène ?

— Je cherchais ma chambre. Je n'ai vu qu'une seule clef; elle était sur ta porte. Dans l'espoir d'obtenir un renseignement j'ai ouvert, et....

— Et j'ai senti le reste. Savais-tu qui tu embrassais ?

Landry, qui a été à bonne école, répond imperturbablement :

— Parbleu !

— J'espère que tu as oublié le passé et que tu ne t'imagines pas que tu vas recommencer tes fredaines.

— Pourquoi ne les recommencerions-nous pas ?

— Merci ! Ce n'est pas ici une maison comme celle où nous débutions ensemble.

— Tant pis !

— Comment sont-ils tes camarades ? Sont-ce de bons enfants? Y en a-t-il de bien tournés?

— Qu'est-ce que cela peut te faire, puisque je suis là ? Et puis, vois-tu, quoi que tu fasses, leur four ne chauffera pas pour tes beaux yeux.

— Pourquoi donc ça ?

— Parce que ce ne sont pas des domestiques comme les autres.

— Qu'est-ce que cela veut dire?

— Dans quelques jours, tu le sauras.

— Pourquoi pas tout de suite?

— Parce que j'ai promis de ne rien dire.

— Il y a donc un mystère ?

— Peut-être bien.

— Landry, mon petit Landry...

— Il n'y a pas de petit Landry qui tienne.

— Ce n'est pas un mauvais coup que vous venez tenter ici ?

— Il ne s'agit que d'une plaisanterie.

— Tu vas tout me dire, ou je préviens Madame.

— Qu'est-ce que tu me promets si je te dis de quoi il retourne ?

— Je te promettrai tout ce que tu voudras.

— Et tu tiendras tes promesses ?

— Ça, c'est une autre affaire.

— Tu ne sauras rien du tout, alors. Tu comprends, une indiscrétion peut me mettre sur le pavé, et, assis comme je le suis sur ta couchette, si douillette, si avenante, si tentante, je ne puis pas penser au pavé sans trembler un peu.

Un coup de sonnette interrompt monsieur Landry.

— C'est Madame qui m'appelle. Tu vas m'attendre ici.

— Impossible. Et mon service, qui le fera ?

— Tes camarades peuvent bien se passer de toi pendant dix minutes; je m'en suis bien passée pendant deux ans.

— J'étais plus facile à remplacer pour toi que je ne le suis pour eux.

— C'est possible, mais enfin, je t'ai attendu.

— Allons donc ! Tu n'as pas été assez bête pour cela.

— Je me sauve. Dans quelques minutes je serai ici.

La jeune fille sort précipitamment, ferme la porte à double tour et se rend près de sa maîtresse.

— Madame la Maréchale n'est pas en sûreté ici ?

— Que voulez-vous dire ?

— Ces nouveaux valets de pied ne sont pas ce dont ils ont l'air.

— Tant mieux, car ils ont l'air tous plus gauches les uns que les autres.

— Madame ne prend pas au sérieux ce que je lui dis ?

— Du moment que le marquis de Cléry me les adresse, je n'ai aucune crainte.

La jeune femme fait alors le récit de sa rencontre avec Landry; récit quelque peu amendé, bien entendu. Elle répète la conversation qu'elle a tenue et ne tarde pas à faire passer une partie de ses craintes dans l'esprit de sa maîtresse.

— Le fait est que ces valets à barbiches, venus de compagnie, habitués à un service de haute fantaisie...

— Si j'étais Madame, je verrais Landry.

— Amène-le-moi.

— Je vais le chercher et avant deux minutes....

— Attends; il pourrait s'échapper et prévenir ses camarades. Je monte avec toi.

— Quoi, madame la princesse, vous voulez?...

— Montre-moi le chemin.

La Maréchale est bien vite en haut. Landry a entendu des pas dans le corridor, il frappe à coups redoublés.

— Vas-tu m'ouvrir à la fin? Si tu ne m'ouvres pas, je fais tout sauter.

Après un rapide conciliabule, la femme de chambre s'approche de la porte.

— Landry?

— Ah! enfin te voilà! Assez de plaisanteries, n'est-ce pas? Ouvre-moi.

— Tu es donc bien pressé?

— J'ai affaire.

— Dis-moi quels sont tes camarades, ou je ne t'ouvre pas.

— Je te les nommerai demain.

— Non, tout de suite.

— Ouvre d'abord.

— Me promets-tu que le secret en vaut la peine?

— Je le jure.

La Maréchale ouvre la porte. Landry, qui croit trouver la femme de chambre derrière le battant, prend la princesse par la taille et la jette sur la couchette.

LANDRY. — Tu me le payeras!

LA MARÉCHALE lui donne un soufflet. — Voilà un à-

compte, butor. (Landry reconnaît son erreur et recule épouvanté.)

LA MARÉCHALE. — En vérité, monsieur Landry, vous avez une manière d'entrer en matière !...

LANDRY. — Faites excuse, madame la Maréchale, mais j'étais si loin de me douter...

JOSÉPHINE. — C'est égal, ce n'est pas comme cela qu'on s'y prend.

LANDRY. — Entre petites gens, ces choses-là ne tirent pas à conséquence. (A Joséphine.) Et puis tu ne sais pas comment je m'y serais pris. Je ne voulais que t'effrayer.

LA MARÉCHALE. — Monsieur Landry, aussi vrai que vous êtes un drôle, je fais arrêter vous et vos camarades, si vous ne me dites pas toute la vérité.

LANDRY. — Quelle vérité, madame la Maréchale ? Il n'y a pas dé vérité. Je ne sais pas ce que vous voulez dire. C'est des inventions de cette fille, qui ne veut pas que je reste chez vous.

JOSÉPHINE, révoltée. — Moi !... Et pourquoi cela, s'il te plaît ?

LANDRY. — Par rapport à des histoires de l'ancien temps.

LA MARÉCHALE. — Vos histoires particulières ne m'intéressent pas le moins du monde; mais je veux savoir quels sont ces gens avec lesquels vous êtes.

LANDRY. — Cependant... madame la Maréchale...

LA MARÉCHALE. — Je n'ai pas l'intention de vous prier longtemps.

LANDRY. — Vous verrez que cette fille avec toutes ses inventions va me faire perdre ma place.

LA MARÉCHALE. — Vous y tenez donc bien ?

LANDRY. — Certainement !... j'allais être augmenté.

LA MARÉCHALE. — Vous voyez bien que vous êtes au service de quelqu'un en dehors du mien.

LANDRY. — Je vous jure, madame la Maréchale...

LA MARÉCHALE. — Dites-moi au service de qui vous êtes, et si vous perdez votre place, vous aurez ici doubles gages.

LANDRY. — Madame ne dira pas que je lui ai parlé ?

LA MARÉCHALE. — Je le promets.

LANDRY. — C'est une méchante action que Madame me fait faire.

JOSÉPHINE. — Puisqu'on te la payera.

LANDRY. — Je sais bien...

LA MARÉCHALE. — Combien gagnez-vous ?

LANDRY. — 1,200 francs, habillé et le reste.

LA MARÉCHALE. — En cas de malheur je vous prends à mon service et vous donne 2,400 francs. Enfin, si vous me dites le fin mot de tout ceci, vous aurez six mois d'avance.

LANDRY. — C'est 1,200 francs que j'aurais de suite ?

LA MARÉCHALE. — Oui, 1,200 francs.

LANDRY. — Je sais bien qu'il est toujours plus honnête de prendre le parti des dames.

JOSÉPHINE. — Assurément.

LANDRY. — Eh bien, madame la Maréchale, voilà ce que c'est. Mon maître et six de ses amis sont de passage à Paris. Ils sont au service du Pape. Ce sont des légitimistes ; vous savez? Alors ils ont tant entendu parler de votre beauté et de celle de vos amies,

qu'ils ont trouvé amusant de remplacer les domestiques de madame la baronne de Cotignac qui n'étaient pas libres, afin de vous voir tout à leur aise sans se compromettre.

LA MARÉCHALE. — Comment,... sans se compromettre?

LANDRY. — Madame sait bien que nous autres..

LA MARÉCHALE. — Qui, vous autres?

LANDRY. — L'aristocratie enfin, les légitimistes.

LA MARÉCHALE. — Ah! très-bien, continuez.

LANDRY. — Nous n'aimons pas être rencontrés en dehors de notre monde.

LA MARÉCHALE. — C'est bien, dites-moi les noms de ces six héros.

LANDRY. — Mon maître, c'est le grand à moustaches blondes : le comte de Sassenage.

LA MARÉCHALE. — Ah! bah! Il a donc quitté le service pontifical?

LANDRY. — Nous repartons pour Rome dans deux ou trois jours.

LA MARÉCHALE. — Et les autres?

LANDRY. — Le petit noir auquel madame la Maréchale a parlé en second, c'est le baron Guillery de Castres. Celui que Madame a trouvé si mal fait et auquel elle a réservé le service des lampes, est le duc de Pont-l'Évêque.

LA MARÉCHALE. — Ah çà! mais ce sont les premiers noms de France que vous me citez là!

LANDRY. — Quant au grand maigre à favoris, qui vous a montré un certificat de M. le vicomte de Brie, c'est le vicomte lui-même. Celui qui se tenait à sa droite est le comte de Passy-Paris. L'avant-dernier,

qui a une petite moustache noire, est le baron Gontran de Neufchatel. Enfin le plus âgé de tous est le marquis de Creysson de Fontanes.

LA MARÉCHALE. — Me voilà une maison royalement montée.

JOSÉPHINE. — Oui, mais ce n'est pas tout.

LANDRY. — Comment cela?

JOSÉPHINE. — Vous étiez neuf ce matin. Sept personnes que tu nous a nommées et toi, cela ne fait que huit. Et le neuvième?

LANDRY. — Le neuvième s'appelle Saturnin, c'est un camarade à moi. Il est au duc de Pont-l'Évêque.

LA MARÉCHALE. — Pourquoi ce mélange?

LANDRY. — Madame la Maréchale comprend que ces Messieurs n'ont pas l'habitude du service. Ils nous ont amenés pour les aider à mettre le couvert, à faire les lampes... tout enfin.

LA MARÉCHALE. — C'est bien. Tu vas rester ici sous clef.

LANDRY. — Comment!... sous clef!

LA MARÉCHALE. — Tu auras de cette façon une excuse toute trouvée. Si tu ne bouges pas, si je n'entends pas parler de toi, tu en seras récompensé.

LANDRY. — Je vais faire le mort.

Landry est emprisonné. La Maréchale descend suivie de Mlle Joséphine.

LA MARÉCHALE. — Il est bien entendu que vous allez tenir votre langue.

JOSÉPHINE. — Madame la princesse n'en est plus à douter de mon dévouement, je l'espère.

LA MARÉCHALE. — Vous allez porter au télégraphe les dépêches que je vais vous donner.

Et la Maréchale écrit à ses six amies :

« — Domestiques changés. Quoi que voyiez ou entendiez, pas de surprise, pas d'observations. Expliquerai tout. Soignez toilette.

« Louise.

Puis elle envoie une vingtaine d'invitations ainsi conçues :

« Prière venir ce soir dix heures. Ménage une surprise. Prévenez les nôtres et amenez-en le plus possible. Rien que des dames.

« Princesse de Tilsitt. »

— Ah ! Messieurs les zouaves, vous vous introduisez frauduleusement dans notre camp. Nous verrons bien qui rira le dernier.

VII.

L'armée pontificale est rentrée au quartier.

Ces messieurs ont mis le couvert. L'absence de Landry se fait vivement sentir. Le comte de Sassenage est fort inquiet. Saturnin a peine à suffire à tout. Cependant à sept heures trente tout est terminé.

Le marquis Creysson de Fontanes et le baron Guillery de Castres ont allumé les bougies et les lampes. — Le comte de Sassenage et le duc de Pont-l'Évêque sont à l'antichambre. — Le vicomte de Brie, le comte de Passy-Paris et le baron de Neufchatel ont mis le couvert.

La Maréchale descend.

Il va sans dire que jamais notre héroïne n'a apporté plus de soin à sa toilette. C'est un savant assemblage de mousseline, de rubans et de dentelles, avec un peu de satin ponceau. Dans les cheveux presque rien : une aigrette en diamants et trois brindilles de plumes. Tout cela est sobre, élégant et porté à miracle.

Vous le savez, je suis souvent sévère pour la Maréchale, jamais je ne l'épargne, mais ce soir elle est si exceptionnellement belle, que j'ai perdu la tête tout comme les autres, comme le baron, le comte, le duc, etc.

Elle a donné un coup d'œil aux salons, à la salle à manger, à l'antichambre. « Allons, se dit-elle, ces pauvres garçons ont dû se donner bien du mal ; tout cela est présentable. »

Le faubourg Saint-Germain trouve à Cléry bien des excuses.

LA MARÉCHALE, au comte de Sassenage. — Vous vous nommez Anselme, je crois ?

SASSENAGE. — Oui, madame la Maréchale.

LA MARÉCHALE. — Si vous voulez que votre personnel ait de la tenue, commencez par lui donner de bons exemples. Où avez-vous vu un maître-d'hôtel avec un col de chemise rabattu ?

SASSENAGE. — Madame la baronne ne nous a jamais fait d'observation à ce sujet.

LA MARÉCHALE. — Je ne lui en fais pas mon compliment. Vous allez tous ôter ces gants de peau et mettre, pour servir, des gants de fil.

DE BRIE. — Nous n'en avons jamais porté.

LA MARÉCHALE. — Vous commencerez donc aujourd'hui. Quant à vous, Petit Chose, vous aurez à ouater ces mollets-là. Vous, monsieur... Tityre, vous avez à apprendre à porter la culotte. Je crains d'avoir bien de la peine à vous déniaiser.

C. DE FONTANES, avec un peu d'humeur. — Jamais on ne nous a fait tous ces reproches.

LA MARÉCHALE. — Tant pis pour les maisons dans lesquelles vous avez servi. Enfin, faites tous pour le mieux.

Chacun retourne à son poste.

C. DE FONTANES. — Messieurs, cette situation est inacceptable. La Maréchale se moque de nous.

PONT-L'ÉVÊQUE. — Dis donc, pour être plus exact, qu'elle se moque de toi.

SASSENAGE. — Toujours susceptible, ce diable de duc.

PONT-L'ÉVÊQUE. — J'en ai assez. Je vais me faire mettre à la porte.

G. DE CASTRES. — Ma foi ! j'ai grande envie de t'imiter. Il ne sera pas dit que des cocottes m'auront berné et que j'aurai dîné à la cuisine avec le sieur Chouillard.

Un coup de sonnette retentit dans l'antichambre. Une voiture vient de franchir la grille et s'arrête devant le perron ; la baronne de Saint-Claude en descend.

C. DE FONTANES débarrasse la baronne de sa pelisse, et s'adressant à Pont-l'Évêque. — Regarde-moi ça, mon cher. As-tu jamais vu d'aussi belles épaules ?

LA BARONNE, stupéfaite. — Vous avez dit ?...

C. DE FONTANES. — Je rendais justice à vos épaules qui sont les plus belles du monde.

PONT-L'ÉVÊQUE. — Et quelles attaches!... Regarde-moi la finesse de ces poignets!

La baronne se rappelle à temps la dépêche de la Maréchale et passe sans faire d'observations.

DE BRIE. — Il me semble qu'elle a très-bien pris la chose.

C. DE FONTANES. — Je craignais d'être allé trop loin.

PONT-L'ÉVÊQUE. — Il paraît qu'on peut oser davantage.

DE BRIE. — Osons!

Une deuxième voiture entre dans la cour. La comtesse O'Tempora O'Mores traverse l'antichambre, donne sa sortie de bal au valet de pied qui l'accompagne et se dirige vers le salon.

LE BARON GUILLERY DE CASTRES, annonçant. — La belle comtesse O'Tempora O'Mores!

La nouvelle venue, surprise, s'arrête sur le seuil. La Maréchale court au-devant d'elle et l'entraîne en lui parlant bas.

G. DE CASTRES. — Ah çà! on peut donc tout leur dire à ces femmes-là?

Mistress Betzabée Royle est reçue par le comte de Sassenage qui lui présente son bras.

MISTRESS B. ROYLE s'est arrêtée, et regardant le comte bien en face. — Qu'est-ce que vous voulez que je fasse de ça?

SASSENAGE. — Mais, vous le voyez, je vous prie d'accepter mon bras jusqu'au salon.

MISTRESS B. ROYLE. — Pourquoi faire?

SASSENAGE. — Pour... pour...

MISTRESS B. ROYLE. — Quelle nouvelle coutume est-ce là ?

SASSENAGE. — La coutume n'a rien à faire ici. Vous êtes plus belle qu'on ne l'est de coutume, et je suis, moi, plus empressé.

MISTRESS B. ROYLE demeure un instant stupéfaite, fronce les sourcils et continue son chemin en murmurant. — Nous allons bien voir !

SASSENAGE, au chevalier. — Celle-ci est la plus belle des trois. Elle va me faire mettre à la porte, et je le regrette. Quel feu dans le regard ! quelle fierté ! quelle allure !

La marquise de la Tour de Pise suit de près mistress Betzabée Royle. A peine a-t-elle fait cinq pas dans l'antichambre que le duc de Pont-l'Évêque s'approche d'elle et lui baise le bout des doigts.

LA MARQUISE. — Êtes-vous fou ?

PONT-L'ÉVÊQUE. — On le serait à moins.

LA MARQUISE. — Ah ! oui !... très-bien !... je comprends !...

Puis elle part d'un grand éclat de rire et passe.

SASSENAGE. — On ne peut pas leur refuser d'être adorables, mais quelle façon gaillarde de prendre nos avances !...

CREYSSON DE FONTANES. — Je sais bien qu'il y a longtemps déjà que je me serais jeté dehors, si...

SASSENAGE. — Tu oublies qu'elles n'ont que nous pour les servir. Nous pouvons tout nous permettre jusqu'à demain, et puis après !...

LA VICOMTESSE RAMPONNEAU DE SAINT ÉMILION fait son entrée dans l'antichambre, et s'adressant au baron de Neufchatel. — Dites à mon cocher d'être ici à minuit.

NEUFCHATEL, l'œil en coulisse. — Quoi, sitôt !

LA VICOMTESSE. — Comment avez-vous dit?

NEUFCHATEL. — Il nous faut plus de temps que vous ne nous en accordez pour admirer en détail tant de charmes.

LA VICOMTESSE. — Mais vous perdez la tête!

NEUFCHATEL. — La tête a suivi le cœur.

LA VICOMTESSE. — Ah oui!... parfait! très-bien!... je comprends. C'est pour cela que... Oui, mon garçon, oui, on vous donnera tout le temps nécessaire. Dieu! la drôle de figure...

Et la vicomtesse entre dans le salon en riant aux éclats.

NEUFCHATEL. — Ah mais! ah mais! ah mais!... je n'y comprends plus rien.

DE BRIE. — Quel diable de monde est-ce là ?

SASSENAGE. — Toujours est-il que Cléry avait raison. Ces endiablées sont adorables.

DE BRIE. — Attention! voilà la septième merveille qui entre dans la cour. Si celle-là ne me fait pas mettre à la porte, ce sera à y renoncer.

La duchesse Candide de la Villette, tenue en éveil par la dépêche de la Maréchale, traverse l'antichambre et le salon d'attente en dévorant des yeux le nouveau personnel. Le vicomte de Brie l'a suivie. Il la débarrasse de son burnous, lui baise le bras et reçoit un vigoureux soufflet.

LA DUCHESSE, vivement. — Ah ! pardon!... j'aurais dû ne pas m'en apercevoir, mais ç'a été plus fort que moi.

Et elle disparaît dans les salons.

Le vicomte demeure stupéfait. Voilà qu'on lui fait

des excuses, à présent ! Il n'y a plus après cela qu'à retirer l'échelle. Il entrerait, je le crois, dans le salon à la suite de la duchesse, si Saturnin ne venait pas le prévenir que toutes les invitées étant arrivées, il faut s'occuper du dîner et passer dans la salle à manger.

— « Voilà qui promet ! se disent nos sept gentilshommes, et nous allons en entendre de belles ! »

Au bout de cinq minutes, pendant lesquelles des éclats de rire lointains ne cessent de retentir, la Maréchale donne l'ordre de servir.

VIII.

Quel adorable coup d'œil !

LA MARÉCHALE, svelte, élancée, les cheveux d'un noir d'enfer, les yeux sombres et profonds, la bouche railleuse ; — dans un nuage de dentelles blanches et de satin ponceau.

LA BARONNE, blonde aux yeux noirs, le teint d'une rose thé ; — dans un brouillard bleu pailleté d'argent.

LA COMTESSE, les cheveux ardents, les yeux bleu de Sèvres, les lèvres sensuelles, les poignets fins, la main mignonne ; — enchâssée dans le satin vert émeraude et le point d'Alençon.

MISTRESS BETZABÉE ROYLE, les yeux bleu d'acier frangés de noir ; la chevelure abondante, d'un beau blond à reflets froids, tombant en boucles folles jusqu'à la taille ; les lèvres dédaigneuses ; le cou long, dégageant bien les épaules ; — noyée dans des flots de gaze noire constellée d'acier et rehaussée de satin feu.

LA DUCHESSE, pimpante comme une inspiration de Watteau, la bouche toujours prête à sourire, les yeux

grands et étonnés, les dents rangées comme les perles d'un collier; potelée, rosée, fraîche, encombrée de fossettes; — vêtue de satin blanc. Perdues dans les cheveux et sous le crêpe de la jupe et du corsage, des roses Malmaison épanouies.

LA VICOMTESSE. — Un embonpoint fait pour exciter les désirs sans exciter les critiques; la taille bien prise à l'ombre de ses charmes, les attaches délicates, l'œil brillant, les lèvres rouges, le rire facile, la voix bien timbrée; — vêtue de ces mille riens soyeux, chatoyants, veloutés, ondulants, qui composent une toilette du bon faiseur.

LA MARQUISE, plus souple qu'une chatte au renouveau, la tête encombrée de cheveux noirs à ne savoir qu'en faire, bien équilibrée en tout, la lèvre supérieure légèrement ombrée, les yeux mourants pendant quelques secondes, étincelants pendant quelques instants; des attitudes alternativement chastes et provoquantes, un appel aux baisers furieux, tempéré brusquement sans rime ni raison; — la fantaisie en jupe de velours blanc rayé de cerise avec des plumes dans les cheveux.

Saupoudrez tout cela de diamants, de pierreries, de perles et d'or; asseyez les Sept Merveilles autour d'une table surchargée de cristaux et de fleurs; faites étinceler les lustres et les girandoles, couvrez le sol d'épais tapis d'Asie, étendez sur les murs des tentures discrètes et complaisantes, uniquement destinées à servir de fond; élevez des dressoirs et surchargez-les de faïences précieuses, de verrerie introuvable et de pièces d'argent ciselé par les maîtres; faites circuler les vins les plus provoquants, les mets les plus apéritifs, et

dites-moi si l'éblouissement de nos sept gentilshommes vous surprend.

A chaque instant, la pensée leur vient d'avouer leur curiosité, leur ruse, de s'humilier et de demander place au festin; mais ils craignent de soulever des tempêtes et d'être honteusement chassés. Leur tenue prêterait à rire. Et puis comment reparaître après chez les baronnes de Cotignac du faubourg?

Grâce à Saturnin, le service se fait assez bien. Les valets improvisés ne s'en tirent pas trop mal. Lorsqu'une bévue se commet, les convives se regardent du coin de l'œil, mais sans paraître jamais l'avoir remarquée. Nos gentilshommes ont de terribles moments à passer, allez! chaque fois que, se penchant sur des épaules adorables, il leur faut murmurer, au lieu des aveux qui se pressent sur leurs lèvres, un : « Turbot, sauce crevettes, » ou un : « Côtelettes d'agneau en belle-vue. »

Ils ne sont pas moins surpris en écoutant nos héroïnes, qu'éblouis en les regardant.

LA MARÉCHALE. — Je suis bien de votre avis, ma chérie, je trouve les homélies de l'abbé Clavel bien supérieures à celles du père Massignon.

LA BARONNE. — Lui avez-vous entendu prêcher l'Avent à Sainte-Clotilde?

LA MARÉCHALE. — Cela ne m'a pas été possible; je faisais une neuvaine à Sainte-Geneviève pour le succès de notre quête au profit du denier de Saint-Pierre.

LE DUC DE PONT-L'ÉVÊQUE. — Filet de bœuf à la Schneider?

MISTRESS ROYLE. — Non, merci. — Je ne trouve pas le père Massignon assez radical.

LA BARONNE. — Comment cela?

MISTRESS ROYLE. — Il autorise les œufs d'un bout à l'autre du carême.

LA MARQUISE, scandalisée. — Êtes-vous certaine de ce que vous dites là?

MISTRESS ROYLE. — Je le lui ai entendu dire un soir, chez moi, au sortir de table.

LA BARONNE. — Vous me surprenez.

MISTRESS ROYLE. — Le marquis de Cléry était là, il pourra vous le dire.

LE COMTE DE PASSY-PARIS. — Perdreaux rôtis, à l'orange?

LA DUCHESSE. — Volontiers. — Et quelle figure faisait Cléry?

MISTRESS ROYLE. — Il regardait le révérend de travers. Vous savez qu'il est tout d'une pièce pour ces choses-là, Cléry.

LE MARQUIS C. DE FONTANES. — Château Yquem ou Corton?

LA MARÉCHALE. — Corton. — Je suis bien de son avis. Il faut pratiquer tout à fait ou ne pas s'en mêler.

LA VICOMTESSE. — Cependant, chère mignonne, on ne doit pas pousser ces choses-là trop loin.

LA MARÉCHALE. — Vous êtes d'une tolérance qui passe les bornes.

LE BARON GUILLERY DE CASTRES. — Asperges en branches?

LA VICOMTESSE. — Deux ou trois. — Vous m'en voulez depuis que j'ai pris devant vous le parti de la présidente de Thuin.

LA MARÉCHALE. — Je ne vous en ai jamais voulu, mais j'ai été peinée de vous voir prendre fait et cause

pour une veuve qui porte des chapeaux gris avant le dix-huitième mois.

LA VICOMTESSE. — J'ai dit et je maintiens qu'elle avait le droit pour elle.

LA MARÉCHALE, levant les yeux au ciel. — Que pèse le droit dans la balance divine, quand on l'oppose aux susceptibilités du cœur!!!

LE COMTE DE SASSENAGE, bas au duc de Pont-l'Évêque. — Est-ce que cela va durer longtemps sur ce ton-là?

LE DUC, de même. — C'est pis que chez la tante de Cotignac.

LE COMTE DE SASSENAGE. — Voilà comment on fait les réputations!

LE DUC DE PONT-L'ÉVÊQUE. — Attends, attends! je vais dégourdir la situation.

LE COMTE DE SASSENAGE. — Il n'est que temps.

LA MARQUISE. — Vous me croirez si vous le voulez, mais il y a deux mois à peine que je comprends pourquoi les maris n'aiment pas que leurs femmes se décollètent.

LA MARÉCHALE. — Cela ne me surprend pas.

LA MARQUISE. — C'est mon mari qui me l'a fait comprendre.

LA MARÉCHALE. — Les hommes sont si corrompus!

LA MARQUISE. — Le monde me fait horreur, quand j'y pense!

LE DUC DE PONT-L'ÉVÊQUE, bas à la vicomtesse en lui offrant des pois nouveaux. — Il faut que je te parle ce soir!

LA VICOMTESSE, haut. — Merci, je n'en prendrai pas. (Bas.) Après le dîner dans la lingerie.

LE DUC, abruti de surprise. — Tiens! tiens! tiens!...

LA BARONNE. — Il est positif que nous sommes in-

nocentes des neuf dixièmes des fautes qu'on nous reproche.

LE MARQUIS C. DE FONTANES. — Charlotte glacée à l'ananas ? (Bas.) Je ne vis plus que pour toi, quand pourrai-je te parler?

LA BARONNE, bas. — Attendez-moi dans votre chambre.

LA DUCHESSE. — Si l'on pouvait lire dans nos cœurs, nous serions bien plus respectées.

LE VICOMTE DE BRIE. — Vanille ou pistache? (Bas.) Je ferai quelque folie si je ne te vois pas seule, ce soir.

LA DUCHESSE. — Pistache. (Bas.) Après le dîner, dans la salle de bains.

LE VICOMTE DE BRIE, à part. — On me dirait que je suis chez le docteur Blanche, je n'en serais pas surpris.

LA COMTESSE. — On nous élève comme des brebis, et dès la sortie du bercail on nous abandonne aux loups.

LE BARON GUILLERY DE CASTRES. — Cliquot ou Rhin mousseux? (Bas.) Je ne puis plus vivre sans toi, quand te verrai-je?

LA COMTESSE. — Merci, je ne bois que de l'eau. (Bas.) Dans le petit salon bleu, au sortir de table.

LE BARON, à part. — Ou je suis fou, ou je n'y comprends rien!... On n'a pas d'idée d'une chose pareille.

LA VICOMTESSE. — On devrait nous armer pour la guerre qui nous est faite, tandis que nous gardons souvent notre robe d'innocence, jusqu'à l'âge le plus avancé.

LE BARON DE NEUFCHATEL. — Raisin de Syracuse

ou mandarines du Japon? (Bas.) J'ai un amoureux secret à t'apprendre, il faut que tu l'écoutes ce soir.

LA VICOMTESSE, bas. — Dans une heure, dans la chambre du Maréchal.

LE BARON, à part. — Cela s'appelle mordre à la grappe jusqu'au cep.

MISTRESS B. ROYLE. — Si la vertu n'était pas un frein assez puissant, la maligne curiosité du monde suffirait à nous retenir sur la pente glissante...

LE COMTE DE SASSENAGE. — Malaga 1769 ou Lunel 1607?

MISTRESS ROYLE. — Un doigt de Malaga.

LE COMTE, bas. — Je suis fou de toi, je meurs du désir de te le prouver.

MISTRESS ROYLE. — Donnez-moi deux doigts de Lunel. (Bas.) Je t'attendrai dans la bibliothèque.

LE COMTE, à part. — Voilà des petites femmes qui sont complètes. La tour de Nesle est un monastère auprès de cet hôtel.

LA MARÉCHALE. — Le vice me paraît si hideux que je ne puis jamais croire à la culpabilité des femmes.

LE COMTE DE PASSY-PARIS. — Bonbons assortis? (Bas.) Je ne pourrai plus vivre sans toi, comment te le dire?

LA MARÉCHALE, prenant quelques cerises glacées au rhum. — En tête à tête, nigaud. Tout à l'heure, dans mon boudoir olive!

LE COMTE DE PASSY-PARIS, à part. — C'est écrasant!

IX.

On sort de table.

Les confidences vont leur train dans le salon et dans l'office. Ce sont des deux côtés des rires étouffés et des chuchotements sans fin.

SASSENAGE. — Pendant que nous serons auprès de nos luronnes, qui gardera l'antichambre ?

PONT-L'ÉVÊQUE. — Est-ce que cela se garde, une maison comme celle-ci ?

SASSENAGE. — D'ailleurs, Saturnin n'est-il pas là ?

NEUFCHATEL. — Je suis allé à Naples, à Yédo, à Smyrne..... je n'ai jamais rien vu de pareil.

LE COMTE DE FONTANES. — Ces triomphes faciles ne vous font-ils pas un peu peur ?

SASSENAGE. — Si tu avais entendu ma petite américaine, tu serais complétement rassuré. Et puis, n'est-ce pas comme cela qu'on nous a dépeint la société nouvelle ?

PONT-L'ÉVÊQUE. — La marquise m'a lancé en sortant de table un de ces regards qui veulent dire : « Ne me fais pas attendre ! »

SASSENAGE. — L'absence de Landry m'inquiète plus que tout le reste.

DE BRIE. — Bah ! Après nous la fin du monde, et à la grâce... du diable !

Nos gentilshommes se rendent aux divers endroits qui leur ont été désignés. Puis, Joséphine suivie de M. Chouillard, de Whattson et de deux assesseurs, donne à chaque porte un double tour de clef.

Nos poules ont pris les sept renards au trébuchet.

La joie est à son comble dans le salon, lorsque Mlle Joséphine y apporte la bonne nouvelle. Les Sept Merveilles s'embrassent, se félicitent, se racontent les incidents qui ont terminé le dîner. Il y a en effet de quoi se réjouir. Sept zouaves pontificaux, sept purs, sept railleurs;.. c'est là une capture magnifique. Le faubourg Saint-Germain en prendra le deuil. Dans sa joie, la Maréchale a doublé les gages de toute sa maisonnée..

Saturnin est gardé à vue dans la cave. Landry se console de sa captivité en dévorant un dîner fin que Mlle Joséphine lui a monté. Les Merveilles ont fait venir leurs domestiques et leur ont confié le service, et la garde de toutes les issues. Elles sont bien gardées, je vous le jure! Les valets se font une fête de mettre des maîtres dans l'embarras. Dix heures sonnent. Les invitées arrivent, curieuses de savoir quelle surprise on leur réserve. Il en vient vingt, puis quarante, puis soixante. A dix heures, il y a quatre-vingts femmes dans le salon.

La Maréchale a confié à la présidente de Brémondans et à la commodore Brookline le soin de recevoir ses invitées. Chacun sait quel gibier précieux nos chasseresses ont pris au piége. Les rires, les histoires, les commentaires vont leur train, je vous assure.

Accompagnée de ses six amies, la Maréchale vient de monter dans son appartement et s'y est enfermée. Il s'agit de remplacer en hâte l'élégante toilette du dîner, par la robe simple et montante, le petit bonnet à rubans et le tablier blanc des femmes de chambre.

LA MARÉCHALE. — Servons-leur, à notre tour, des plats de notre métier.

LA BARONNE. — Nous allons les installer à table.

LA VICOMTESSE. — Puis nous ouvrirons les portes du salon.

LA MARQUISE. — Et le faubourg Saint-Honoré enveloppera le faubourg Saint-Germain.

Les robes sont bien vite à bas, les cheveux sont bientôt défaits... Voilà les Sept Merveilles dans toute leur gloire,

LA MARÉCHALE. — Ah ! Messieurs les zouaves, vous avez voulu berner sept pauvres femmes abandonnées et les donner en pâture à votre noble clientèle. Nous vous ferons bientôt voir à qui vous avez affaire.

LA BARONNE. — Nous aurions servi de prétexte à quelque histoire de corps de garde.

LA DUCHESSE. — On aurait fait sur nous quelque complainte qui se serait chantée sur l'air de Fualdès.

LA MARÉCHALE. — C'est eux, ces monstres, qui seront bernés et chansonnés.

LA BARONNE. — Mais quelle idée se font-ils donc de nous, ces messieurs ? Comment ont-ils pu croire à la sincérité de nos réponses ?

LA MARÉCHALE. — Ne voyez-vous pas, chère petite, que c'est bien plutôt la bonne opinion qu'ils ont d'eux, que la mauvaise opinion qu'ils ont de nous, qui les aura aveuglés ?

LA BARONNE. — C'est égal, voilà une façon d'agir qui sent le corps de garde.

LA VICOMTESSE. — Ce n'est pas la peine de remonter aux croisades, pour se conduire ainsi.

LA MARÉCHALE. — Toujours est-il que nous les tenons.

LA MARQUISE. — Il s'agit de leur montrer que nous

ne sommes pas de ces brebis qui vont à l'abattoir sans regimber.

LA MARÉCHALE. — Vous savez bien toutes, n'est-ce pas, ce que vous avez à faire?

LA VICOMTESSE. — Nous allons d'abord délivrer les prisonniers.

LA BARONNE. — L'entreprise n'est pas sans quelque danger.

LA DUCHESSE. — Il faut regarder le danger en face.

LA BARONNE. — Oui, mais il y aura des éclaboussures.

LA MARQUISE. — Une fois la porte ouverte, nous disons que...

La marquise n'en peut pas dire davantage; elle pousse un cri et tombe dans les bras de la Maréchale.

LA MARÉCHALE. — Grand dieu! qu'y a-t-il?.. Pourquoi ce cri?

LA MARQUISE, montrant un grand placard au fond du cabinet de toilette. — Là!... Vous n'avez pas vu?

LA MARÉCHALE. — Vu quoi?

LA MARQUISE. — Un bras!

Les Sept Merveilles épouvantées, tremblantes, les yeux fixés sur le point qu'on leur désigne, reculent au plus loin de l'armoire.

LA BARONNE. — Un bras?... Que voulez-vous dire?...

LA COMTESSE. — Perdez-vous la tête?

LA MARQUISE. — J'ai vu un bras d'homme sortir de l'armoire, s'allonger, s'allonger... jusqu'à ce qu'il ait saisi les sept bonnets que nous avions posés sur cette chaise.

LA MARÉCHALE, prenant les pincettes. — J'en aurai le cœur net.

MISTRESS ROYLE, prenant la pelle. — Je vous suivrai ! Ce bras ne peut pas y être seul.

La marquise, la baronne, la comtesse, la duchesse et la vicomtesse plus mortes que vives, à moitié nues, le cou tendu, les yeux hagards, toutes réunies en un groupe compacte, blotties dans un coin de l'appartement, protégées par tout ce qu'elles ont pu entasser de chaises, de fauteuils et de tables, suivent avec anxiété leurs deux courageuses compagnes.

LA DUCHESSE, à la Maréchale, d'une voix éteinte. — Prends garde, Louise, prends garde !

LA VICOMTESSE, à mistress Royle. — Betzabée, ne t'expose pas, ma chérie.

La Maréchale et mistress Royle ouvrent chacune un des battants du placard et reculent à la vue des sept défenseurs du Pape, à moitié perdus dans les robes et les manteaux; plus pressés que des harengs en caque.

LA MARÉCHALE, brandissant ses pincettes. — Que faites-vous là ?

LE COMTE. — Nous étouffons, princesse. Vous nous rendez la vie en ouvrant ce placard.

LE DUC. — Dix minutes de plus et la sinistre armoire de Barbe-Bleue avait chez vous un lugubre pendant.

MISTRESS ROYLE. — Si nous avions pu nous douter qu'il ne s'en fallait que de dix minutes ! Je vous jure bien...

LE COMTE, sortant de l'armoire. — Grand merci.

LA MARÉCHALE, vivement. — Ne bougez pas ou j'appelle.

LE COMTE. — Nous n'aurions rien à y gagner ni les uns ni les autres.

LE MARQUIS. — Vous comprenez, princesse, que ceux qui vous trouveraient dans le délicieux appareil où vous voilà, enfermées avec nous depuis plus de vingt minutes, ne pourraient moins faire que d'en rire.

LA MARÉCHALE. — Vous ne pousseriez pas la lâcheté, je pense, jusqu'à nous calomnier?

LE MARQUIS. — Le brevet d'innocence que nous vous donnerions, et que vous ne méritez que trop, pour notre malheur, ne ferait que vous compromettre davantage.

LA MARÉCHALE. — Ah çà, par suite de quelle infamie nouvelle êtes-vous cachés dans mes armoires, et comment vous êtes-vous échappés?

LE COMTE. — Landry, le fidèle Landry, notre Blondel, après avoir forcé la serrure de son cachot, a entendu nos cris et nous a délivrés.

LA MARÉCHALE. — Ce Landry est un traître.

LE COMTE. — Bah! vous n'avez pas trouvé mauvais qu'il le fût à votre profit, ce matin.

MISTRESS ROYLE, que la colère commence à gagner. — Enfin, vous n'allez pas rester ici?

LE VICOMTE. — Si fait.

LA MARÉCHALE. — Comment... si fait!

LE MARQUIS. — Nous n'en sortirons qu'avec vous.

LA MARÉCHALE. — Ah!... décidément, je commence à croire que l'habit fait le moine, et que vous avez pris le cœur de mes laquais en même temps que leur livrée.

LE COMTE. — Laissez-nous vous éclairer sur votre propre situation.

MISTRESS ROYLE. — Nous n'écouterons rien, sortez!

LE BARON. — Nous fermerons les yeux.

LE COMTE DE PASSY-PARIS. — Parle pour toi, moi je n'en aurais pas le courage.

LA MARÉCHALE. — Je vous jure que je vais appeler.

LE BARON. — Demain, à cette heure-ci, tout Paris rira bien de cette aventure, alors.

LA VICOMTESSE. — Rentrez du moins dans ce placard.

LE COMTE DE SASSENAGE. — Si vous saviez comme on y est mal.

LA MARÉCHALE. — Je vous jure que j'appelle sans plus me soucier des conséquences, si vous n'y rentrez pas. Nous banderons les yeux de celui que vous aurez choisi pour plénipotentiaire, et nous traiterons avec lui.

LE COMTE. — Nous allons nous consulter, si vous le permettez.

Un double conciliabule s'organise. Les Sept Merveilles chuchotent d'un côté, les sept pontificaux de l'autre, sans pour cela se perdre des yeux. Au bout de deux minutes, le comte de Sassenage se retourne et fait deux pas en avant. La Maréchale en fait autant.

LE COMTE. — Nous avons le regret d'exécuter vos ordres.

LE BARON. — Sassenage nous représentera.

LE MARQUIS, *avec un soupir*. — Et nous rentrons dans l'armoire.

LE VICOMTE. — Ne nous y laissez pas trop longtemps.

LA MARÉCHALE. — Cela dépendra des prétentions de votre ambassadeur.

LE VICOMTE. — Sois rond en affaire, Sassenage ; je t'en prie.

Les six jeunes gens ont repris place dans le placard. La Maréchale en a fermé la porte et pris la clef. Puis elle s'approche du comte pour lui bander les yeux.

LE COMTE. — Ce bandeau est-il bien nécessaire ?

LA MARÉCHALE. — Indispensable !

LA BARONNE. — Nous devons nous habiller de nouveau, et nous ne le pouvons pas faire devant vous.

LE COMTE. — Je vous jure que...

LA MARÉCHALE. — Pensez à vos compagnons qui étouffent, et ne perdons pas de temps.

Le bandeau est posé. Le comte est assis près du placard. Les Sept Merveilles se rhabillent en toute hâte.

LA MARÉCHALE. — Vous avez la parole.

LE COMTE. — Nous avons commis, madame la Maréchale, une méchante action en nous introduisant chez vous, et nous vous en faisons nos plus humbles excuses. Notre seul but a été d'abord de voir celles qu'on dit, avec raison, plus belles que les plus belles.

LA MARÉCHALE. — Nous savons à quoi nous en tenir là-dessus. Passez.

LE COMTE. — Alors a commencé entre vous et nous, Madame, une partie que vous auriez gagnée si le hasard ne nous avait pas servis.

LA MARÉCHALE. — Vous n'en êtes pas moins pris.

LE COMTE. — Oui, mais vous l'êtes avec nous. Vous pouvez nous livrer comme des bêtes curieuses à la malignité des vôtres, mais notre tête-à-tête une fois connu, nous aurons les rieurs pour nous. Je viens vous proposer un compromis.

LA MARÉCHALE. — Voyons ce compromis.

LE COMTE. — Nous sortirons d'ici avec armes et bagages, enseignes déployées, et nous monterons revêtir un costume plus digne de nous, plus digne de vous. En échange de cette concession, comme il faut, pour votre gloire, que vous nous serviez à vos invités auxquels vous nous avez promis, nous entrerons dans votre salon en même temps que vous, mais volontairement, en invités, en gentilshommes et non plus en laquais.

LA MARÉCHALE. — Et que diront les tantes de Cotignac? Que dira le faubourg Saint-Germain?

LE COMTE. — Ils diront, après nous avoir entendus, que nous avons agi comme des fous et que nous vous devions une réparation. Ils sauront combien vous êtes belles et vous aurez en nous sept défenseurs à outrance.

LA MARÉCHALE. — Je vais consulter le conseil.

Le comte écoute pendant quelque temps les chuchotements et le frôlement des robes, mais peu à peu les voix se taisent, les frôlements cessent, il n'entend plus rien. Il attend quelques instants encore, sollicite une réponse et, ne l'obtenant pas, menace d'ôter son bandeau. Le silence continue;... les prisonniers frappent et demandent de l'air.... Le comte enlève le mouchoir qu'on a posé sur ses yeux.... Il est seul! Il court à la porte, elle est close. Il veut délivrer ses amis, le placard est fermé à clef. Il frappe, il appelle, il menace; sept éclats de rire argentins lui répondent seuls du dehors.

LE COMTE. — Ouvrez!... ouvrez donc!

LA MARÉCHALE, à travers la porte. — Vous rendez-vous?

LE COMTE. — Cessez ce jeu. Mes amis étouffent. Je vais être forcé de défoncer le placard.

LA MARÉCHALE. — Vous rendez-vous ?

LE COMTE. — Il le faut bien.

LA MARÉCHALE. — Sans conditions ?

LE COMTE. — A merci.

La porte s'ouvre enfin ! Le comte reçoit la clef tant désirée et délivre les prisonniers qui tombent assis de ci, de là, suffoqués, ébaubis, en nage.

Si je vous disais que les sept Nixes regardent en riant leurs sept victimes, le croiriez-vous ?

LA MARÉCHALE. — Et maintenant que vous êtes à notre discrétion, dans la plénitude de notre force et de notre dignité, nous vous rendons votre liberté.

LE VICOMTE. — Nous est-il permis de la refuser ?

LA MARÉCHALE. — Non, messieurs, nos amis n'entrent pas chez nous par l'escalier de service.

LE COMTE. — Vous nous permettrez, du moins, de vous faire demain notre visite, au grand jour et par la grande porte cette fois.

LA MARÉCHALE. — Le Maréchal ne sera pas de retour avant votre départ pour Rome, messieurs, et il serait désolé en apprenant qu'il se trouve en reste de politesse avec vous.

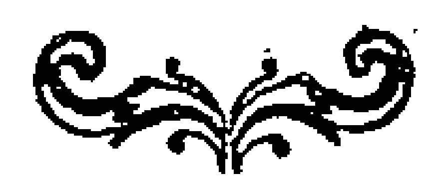
LE MARQUIS. — Vous pouvez nous refuser votre porte, nous l'avons bien mérité, mais vous ne sauriez nous empêcher de nous rappeler éternellement ces quelques heures passées à vos côtés.

LA MARÉCHALE. — Mieux avisées et plus charitables que vous, nous ferons en sorte de n'y jamais songer.

Ainsi se termina cette mémorable épopée. Nos sept

gentilshommes s'en furent... rasés!... mais là, rasés de fond en comble, laissant leurs moustaches au vestiaire.

Comme tout cela est loin de nous!



LA LÉGENDE
DU
LANCIER GRIESPACH.

Quatre-vingt mille hommes : infanterie, cavalerie, artillerie, manœuvrent dans la plaine de..... L'Empereur les passe en revue. L'Impératrice et le Prince impérial sont à ses côtés. Autour d'eux piaffe, brille, étincelle l'état-major des grands jours, auquel est venu se joindre un assortiment complet d'étrangers de distinction.

Tout à coup, l'Impératrice s'arrête étonnée. Son œil exercé a distingué un lancier bleu et rouge qui détonne dans les rangs de ses dragons verts et blancs.

— Pourquoi ce lancier a-t-il pris rang dans mon régiment ? demande la souveraine au souverain.

— Je ne l'avais pas remarqué. — Maréchal ?

Le maréchal ministre de la guerre s'avance.

— Que fait ce lancier au milieu des dragons de l'Impératrice ?

— Je vais m'en informer, Sire.

Et le ministre de la guerre, quittant l'état-major, trotte, trotte, trotte, jusqu'à ce qu'il ait rejoint le maréchal commandant la garde impériale.

— Mon cher maréchal, l'Empereur m'envoie vous

demander ce que fait ce lancier que vous voyez là-bas, dans les rangs des dragons de l'Impératrice.

— Mon cher ministre, je vous avoue que je suis non moins surpris que Sa Majesté de le voir là. Je vais aller aux renseignements et vous rendrai aussitôt réponse.

Et le maréchal commandant la garde galope!... galope!... galope!... jusqu'à ce qu'il ait rencontré le général de division commandant en chef la cavalerie de la garde.

— Sacrebleu! général, expliquez-moi donc ce que fait ce b..... de lancier au milieu des dragons de l'Impératrice! L'Empereur est très-mécontent.

— T....... de D...! maréchal!... je ne l'avais pas remarqué. Je vais savoir ce que cela signifie.

Et le général de division commandant en chef la cavalerie de la garde, trotte: badaboum!... badaboum!... badaboum!... jusqu'à ce qu'il ait trouvé le général de brigade, chef de l'état-major général. Il arrive tout essoufflé auprès de lui.

— Mon cher, l'Empereur ne com...prend pas plus que... nous ce que... fait ce lan...cier au milieu des dra...gons.

— Le fait est que cela n'a pas le sens commun. Dans un instant je vous rendrai réponse, dit le général qui part au trot, au trot, en quête du colonel des dragons.

Mais le régiment s'est mis en marche: tarata, tarata, taratata, entraîné par le défilé.

Le général de brigade, chef de l'état-major général, galope, hop! hop! hop! dix grandes minutes durant. Il arrive tout essoufflé auprès du colonel.

— Colonel !... colo...nel ! l'Empereur vous fait demander comment il se fait que vous ayez un lancier dans vos rangs !

— Je ne puis pas quitter la tête de mon régiment pour m'en informer, répond le colonel qui galope, hop ! hop ! hop ! le sabre au poing. Mâis adressez-vous au chef du deuxième escadron, il en saura peut-être plus long.

Et le régiment continue à défiler, badaboum ! badaboum ! badaboum !

Le général de brigade, chef de l'état-major général, fait signe à un aide de camp de venir lui parler. L'aide de camp s'approche ventre à terre : plaf !... plaf !... plaf !...

— Allez donc demander au commandant du deuxième escadron des dragons de l'Impératrice, de la part de Leurs Majestés, ce que fait ce lancier dans les rangs.

L'aide de camp repart ventre à terre, au double galop : plaf !... plaf !... plaf !...

— Mon commandant, Leurs Majestés veulent savoir ce que fait ce lancier dans les rangs de votre régiment.

— Nous avons un lancier dans nos rangs ?... Vous êtes certain de ce que vous dites ?... En voilà la première nouvelle. En effet, pourquoi diable avons-nous un lancier dans nos rangs ? Je ne puis pas quitter mon commandement pendant le défilé, mais vous aurez sûrement le renseignement que vous cherchez si vous vous adressez au capitaine Grindemil que vous voyez là-bas.

Et l'officier d'état-major rerepart, rereventre à

terre, au triple galop cette fois : badalaplaff ! badalaplaff ! badalaboum !

— Capitaine !... par ordre de l'Empereur, pourquoi diable avez-vous un lancier dans vos rangs ?

— C'est sans doute une idée du lieutenant Clodomir. Ce b.... là n'en fait jamais d'autres. Je vais savoir le fin mot de la chose. J'avoue que cela m'a paru bête comme tout de faire défiler un lancier dans nos rangs. Mais ce n'est pas moi qui suis le maître,.. vous comprenez.

Le régiment défilait toujours.

Et le capitaine Grindemil part au quadruple galop ! Trimalaboum ! trimalaboum ! trimalaboum !

— Sous-lieutenant Casquapoil, où donc est le lieutenant Clodomir ?

— Mon capitaine, le major l'a fait demander.

Je prends votre place dans les rangs. Allez vite lui faire savoir que Leurs Majestés ont été fort mécontentes de voir un lancier dans nos rangs. Demandez-lui en hâte comment la chose s'est faite.

Le régiment défilait toujours.

Et le sous-lieutenant Casquapoil s'éloigne à bride abattue... Cling !... cling !... cling ! son grand sabre battant la panse de sa jument et ses mollets personnels. Cinq minutes se passent. Le sous-lieutenant Casquapoil ne revient pas. Mais enfin un nuage de poussière s'avance, un militaire en sort ruisselant de sueur ; c'est le sous-lieutenant Casquapoil.

— Capitaine !... le lieutenant Clodomir m'a répondu : — Est-ce que je sais, moi ! C'est ce diable de brigadier Cornemusette qui est la cause de tout. Faites patienter le capitaine, je vais aux renseignements.

Le régiment défilait toujours, et pendant qu'attendait l'officier d'état-major, le sous-lieutenant Casquapoil faisait patienter le capitaine Grindemil.

Mais voilà que le lieutenant Clodomir approche à toute vitesse... Clap!... clap!... clap! Le sous-lieutenant Casquapoil galope au-devant de lui.

— Eh bien ! lieutenant?

— Nous jouons de malheur, capitaine. Le brigadier Cornemusette est à l'ambulance.

— Tripes du diable!... Nous voilà bien.

Et le régiment défilait, filait, filait toujours.

Alors le sous-lieutenant Casquapoil, qui était aussi malin dans les conseils que brave sur les champs de bataille (c'est connu), s'écria tout à coup :

— Si nous nous adressions au lancier ?

— C'est une idée pas tant bête, quoique la discipline y soit contrevenue; mais bah!... il s'agit d'obéir à l'Empereur. Je vais rejoindre le capitaine Grindemil qui a l'air de s'impatienter. Vous, sous-lieutenant Casquapoil, n'oubliez pas que vous avez deux têtes couronnées à satisfaire. La chose faite, vous viendrez me retrouver.

Pendant ce temps, le régiment défilait, filait, filait plus que jamais.

Le sous-lieutenant Casquapoil repart au grandissime galop : taraboum ! taraboum ! taraboum... Il voit le lancier et lui crie :

— Eh!... lancier!... Oui, vous, là-bas! Votre nom?

— Griespach, de Colmar, mon officier.

— Pourquoi n'êtes-vous pas en uniforme?

— Mes effets n'étaient pas prêts, mon officier.

— Fallait donc le dire! Vous ferez deux jours de salle de police.

Et le sous-lieutenant Casquapoil rejoint au galop le lieutenant Clodomir.

— Mon lieutenant, vous pouvez faire savoir à l'Empereur que le lancier m'a répondu que ses effets n'étaient pas prêts.

— Parbleu!... je m'en étais bien douté. Il fera ses dix jours de salle de police.

Le lieutenant Clodomir a rejoint le capitaine Grindemil.

— Capitaine, vous pouvez faire connaître à Leurs Majestés que le lancier qu'elles ont si fâcheusement remarqué est nouvellement incorporé, et qu'il n'a pas encore reçu ses effets d'ordonnance.

— Si vous croyez que je vous ai attendu pour m'en douter!... Le drôle fera un mois de salle de police.

Et le capitaine Grindemil part au galop, en quête du commandant du deuxième escadron.

Ai-je besoin d'ajouter que pendant ce temps le régiment défilait, filait, filait toujours?

— Eh bien! avez-vous appris quelque chose, capitaine Grindemil?

— Mon commandant, il paraîtrait que le lancier qui a tant déplu à l'Empereur, fraîchement incorporé dans notre régiment, n'a pas encore reçu ses effets d'ordonnance.

— Me prenez-vous pour une f.... bête que vous venez m'apprendre ce que je sais mieux que vous? F.....-moi le lancier à la salle de police pour six semaines.

Et le commandant du deuxième escadron, à son

tour, part ventre à terre. Il a bientôt rejoint le colonel, en tête du régiment qui continue à défiler.

— Que voulez-vous?

— Colonel, le lancier...

— Eh bien?

— Le lancier qui a failli déshonorer notre brave régiment.

— Après?

— C'est le cavalier Griespach, nouvellement incorporé, qui n'a pas encore reçu les effets d'ordonnance.

— Il vous a fallu tout ce temps pour le deviner?... Je ne vous en fais pas mon compliment. Vous ferez mettre aux fers le lancier Griespach.

L'officier d'état-major approche au triple galop!

— Eh bien, colonel?

— Je ne puis pas quitter la tête de mon régiment pendant le défilé; mais vous pouvez faire savoir à l'Empereur que justice sera faite. Si le lancier Griespach n'était pas en tenue, c'est que ses effets d'ordonnance ne lui ont pas encore été livrés. Veuillez faire parvenir l'expression de mes regrets à Leurs Majestés.

— J'y vole, colonel!

Et pendant que le régiment continue à défiler, l'aide de camp rejoint bride abattue le général de brigade, chef de l'état-major général.

— Général, vous pouvez informer Leurs Majestés que le lancier Griespach, qui leur a si fort déplu, est fraîchement incorporé dans les dragons de l'Impératrice, et que la tenue d'ordonnance ne lui a pas encore été livrée.

— Ne faut-il pas leur dire aussi que Henri IV est sur le Pont-Neuf? Le lancier Griespach passera au conseil de guerre.

Et le général de brigade, chef de l'état-major général, pique des deux. Il a aussitôt rejoint le général de division, commandant en chef la cavalerie de la garde.

— Mon cher général, vous pouvez dire à l'Empereur que son lancier est incorporé depuis peu dans les dragons et qu'il n'a pas encore reçu la tenue réglementaire.

— La belle malice! j'espère, mon cher ami, que vous ne croyez pas m'apprendre quelque chose.

— Parbleu! Quant au lancier Griespach.....

— Qu'on l'incorpore dans une compagnie de discipline.

Et le général de division, commandant en chef la cavalerie de la garde, part au triplissime galop.

— Monsieur le maréchal, dit-il au commandant en chef de la garde impériale, le lancier...

— Quel lancier?

— Vous savez bien... celui que l'Empereur a remarqué, il y a une heure, et qui lui a tant déplu, le lancier Griespach.

— Eh bien?

— Il paraît qu'on vient de l'incorporer tout nouvellement dans les dragons de l'Impératrice, et qu'il n'a pas encore reçu ses effets d'ordonnance.

— Il y a longtemps que je sais ça. Qu'on le dégrade.

Et le maréchal s'approche au galop du maréchal ministre de la guerre.

— Mon cher maréchal, j'apprends à l'instant que le lancier...

— De quel lancier me parlez-vous?

— Du lancier Griespach.

— Qu'on le fusille.

— Il paraît qu'il n'a pas encore reçu ses effets d'ordonnance; c'est pourquoi.....

— Sa Majesté s'occupe de la distribution des récompenses; je ne sais si je dois la déranger.....

— Vous ne faites, en parlant à Sa Majesté du lancier Griespach, qu'exécuter ses ordres.

— C'est juste.

Et le ministre se rend au triple galop auprès de l'Empereur.

— Sire.

— Que voulez-vous?

— Vous parler du lancier Griespach.

— C'est bien, qu'on le décore.

C'est depuis ce temps que le lancier Griespach, natif de Colmar, porte l'étoile des braves qu'il avait méritée par sa vaillance.



SYMPHONIE PATHÉTIQUE.

FANTAISIE SUR LES HIRONDELLES.

LE 26 DÉCEMBRE.

LES VAMPIRES.

FANTAISIE
SUR
LES HIRONDELLES.

Les voilà !... les voilà !...

C'est hier, au moment où le soleil se couchait, qu'elles sont arrivées. On s'abordait pour se l'apprendre. Jamais entrée de souverain ne fut plus fêtée.

Je vous jure qu'on les attendait pour croire au printemps. C'est une chose qu'on n'a jamais vue, un printemps sans hirondelles.

Les feuillages allaient s'épaississant et chacun disait : — « Bah ! tant qu'elles ne seront pas arrivées nous ne serons sûrs de rien. La gelée peut revenir. »

— Les arbres avaient beau s'habiller de vert, les lilas avaient beau secouer leurs grappes étoilées, la giroflée n'avait que faire d'embaumer, le soleil d'étinceler, la fête du printemps était manquée.

Mais enfin, les voilà !... les voilà !

Martinet volait en tête, poussant de petits cris de bienvenue, brefs et aigus. Martine le suivait de près, plus adorable que jamais ; vêtue de noir comme à l'ordinaire, le col bien blanc, la traîne longue et effilée.

La caravane s'est dispersée dans la ville, en quête de logements, ponctuant de noir le ciel bleu.

MARTINE. — Pourvu que nous trouvions une logette !

MARTINET. — Sois donc sans crainte. Je suis chez moi, ici. Je sais plus d'un abri auquel on n'a pas dû toucher.

MARTINE. — On ne respecte rien à Paris, à ce qu'on m'a dit.

MARTINET. — Après tout, une mauvaise nuit est bientôt passée.

MARTINE. — Est-ce qu'il y a de mauvaises nuits pour ceux qui s'aiment ?

MARTINET. — Je trouverai adorable tout nid que nous partagerons. D'ailleurs, nous sommes à l'avant-garde, et demain, dès l'aube première, nous nous mettrons en quête d'un appartement.

MARTINE. — Je tiens à la vue d'abord. Les femelles sont si souvent seules (baissant les yeux) aux heures de la couvée.

MARTINET. — Veux-tu que je te construise un nid sur le flambeau du génie de la liberté, place de la Bastille ?

MARTINE. — Non, je veux un logis plus modeste. Dieu ! que c'est grand Paris !

MARTINET. — N'est-ce pas !

MARTINE. — Cette ville me fait peur. Si nous allions nous installer à la campagne ?

MARTINET. — Quelle folie ! Crois-tu que j'ai fait le tour du monde pour me nicher à Étréchy-les-Nèfles ou à Criquetot-le-Criquet ? De quoi as-tu peur ?

MARTINE. — On dit qu'il y a ici des hirondelles de mauvaise vie, qui font leur joie de désunir les cœurs aimants.

MARTINET. — Si l'on croyait tout ce qui se dit !

MARTINE. — Il faut me pardonner mes frayeurs : je n'ai que six mois et je t'aime tant ! Et puis c'est mon premier grand voyage.

MARTINET. — Paris, c'est bien autre chose que Pékin, va ! Tu verras !

MARTINE. — Là, qu'est-ce que je disais ! voilà déjà que tu dédaignes mon pays.

MARTINET. — Mais, ma chère enfant, la France et la Chine, cela ne se compare pas.

MARTINE. — Moi, j'aime le pays où tu m'as rencontrée.

MARTINET. — Sais-tu qu'il y a de cela quatre mois, déjà !

MARTINE. — Le traître les a comptés !

MARTINET. — Pour en bénir tous les instants.

MARTINE. — J'entrais par la porte du Sud. J'arrivais de Moscou à petites journées.

MARTINET. — Moi, j'arrivais de Paris, tout d'une traite.

MARTINE. — Le soleil disparaissait à l'horizon,

moirant de pourpre, de bleu et d'or, les eaux du Yu-ho. Je venais de prendre possession d'un nid moussu, oublié dans les replis d'un des clochetons de porcelaine du King-Tching, un gentil petit clocheton tout plein de carillons. Déjà je fermais les yeux, quand tu frappas à ma porte du bout de l'aile.

MARTINET. — Mademoiselle, te dis-je, j'arrive du pays sans pareil, de la grande ville. Je n'ai fait qu'un relais de Paris à Pékin. Je commençais à sentir la fatigue, lorsque, passant devant votre porte, je vous ai vue. J'ai aussitôt tout oublié, mes ailes se sont dégourdies et si vous aviez été moins ensommeillée, vous auriez pu remarquer que j'avais fait cent tours au moins devant votre logette.

MARTINE. — Je ne dormais que d'un œil, va. Je t'avais remarqué tout de suite. Tu ajoutas : « Je suis beau, vous êtes belle, j'ai couru le monde et puis vous protéger. Je suis de race pure. Voulez-vous me recevoir à vos côtés? Nous sommes l'un et l'autre à notre premier printemps; nous avons de longs jours à nous aimer. » — Je ne répondis rien tant j'étais troublée, mais je te fis place et nous ne nous sommes plus quittés.

MARTINET. — Nous ne nous quitterons jamais.

MARTINE. — Veux-tu que nous parcourions un peu Paris?

MARTINET. — Tu n'es donc plus lasse ?

MARTINE. — La curiosité, ça vous fait joliment pousser les ailes.

MARTINET. — Allons !

MARTINE. — Oh ! la drôle de bête qui rase le trottoir, là-bas.

MARTINET. — Ce n'est pas tout à fait une bête, chère mignonne ; c'est un petit-crevélocipédiste.

MARTINE. — Cela ressemble aux araignées d'eau que nous chassions le soir sur le Yian-tsé-Kiang. En laid, par exemple.

MARTINET. — Tiens ! ils n'ont pas avancé leur Opéra. Moi qui espérais m'offrir une stalle dans la perruque de Mozart. Aimes-tu la musique?

MARTINE. — La musique militaire, oui.

MARTINET. — Nous pourrons loger place Vendôme, alors. Les régiments y donnent tous les jours des sérénades aux hirondelles.

MARTINE. — La place Vendôme, est-ce bien habité?

MARTINET. — On s'y arrache les logements. Toutes les hirondelles mélomanes tiennent à y avoir un pied-à-terre. Et puis c'est notre quartier général ; c'est de là que nous repartirons.

MARTINE. — On n'a touché à aucun des nids de l'an dernier.

MARTINET. — Oh ! l'on respecte ici la propriété... des hirondelles. Et puis, on ne mange pas nos nids.

MARTINE. — Où êtes-vous, enchanteresses du Ya-min-Yung, déesses mortelles aux ongles rougis, au teint cuivré, aux dents d'ébène !... Ici toutes les femmes sont bossues.

MARTINET. — Bossues ?...

MARTINE. — Tiens, regarde ces créatures qui sortent de dessous ces arbres, là-bas.

MARTINET. — Elles ne sont pas bossues le moins du monde ; à peine le sont-elles par devant. C'est la mode qui veut qu'une femme qui se respecte, ait l'air

d'avoir le... Comment dire cela?... le... le revers, enfin, au milieu du dos.

MARTINE. — Elles ne sont donc pas comme cela en dessous, alors?

MARTINET. — Je t'en ferai voir dans quelque temps. Nous volerons au-dessus de leur école de natation, et....

MARTINE. — Je ne veux pas que vous alliez par là, mauvais sujet. Vous m'entendez.

MARTINET. — Enfant! Est-ce que cela tire à conséquence, entre femme et hirondelle?

MARTINE. — Eh! mais, je ne me trompe pas. C'est le martinet avec lequel nous avons voyagé d'Irkoutsk à Saint-Pétersbourg, qui vole là-bas. Comme il a bonne grâce.

MARTINET. — Je ne lui trouve rien de si extraordinaire. Il est toujours sur vos ergots.

MARTINE. — L'azur est aux hirondelles.

MARTINET. — Toujours est-il que j'entends que vous ne lui parliez pas.

MARTINE. — Je ne lui parlerai pas, mon ami, puisque cela vous déplaît. Mais bien sûr il va louer quelque chose de ce côté.

MARTINET. — Allons ailleurs.

MARTINE. — Tiens, pourquoi?

MARTINET. — Les terrains sont hors de prix sous ces gouttières.

MARTINE. — Mais...

MARTINET. — Et puis, le bruit des voitures me porte sur les nerfs.

MARTINE. — Ah!

MARTINET. — Voilà un hanneton qui passe.

MARTINE. — Cela se mange ?

MARTINET. — Je crois bien !... Vois plutôt. (Martinet dévore le hanneton.)

MARTINE. — Eh bien... et moi ?

MARTINET. — Nous en trouverons un autre.

MARTINE. — Vous étiez plus galant en Chine.

MARTINET. — En Chine !... en Chine !... nous ne sommes plus en Chine. A Paris on en prend beaucoup plus à son aise.

MARTINE. — Je le vois.

MARTINET. — Tiens, tu as à ta droite un papillon, à une longueur de bec.

MARTINE, dédaigneusement. — Un papillon de chou.

MARTINET. — Ne te faudrait-il pas des papillons de garenne ?

MARTINE. — Il est maigre à faire pitié.

MARTINET. — C'est aujourd'hui vendredi, cela se trouve à merveille.

MARTINE. — Enfin !... (Elle avale le papillon.) Pouah ! Il est amer comme chicotin.

MARTINET. — On ne peut cependant pas praliner les papillons pour vos beaux yeux.

MARTINE, émue. — Vous ne m'avez jamais parlé comme cela.

MARTINET. — Il y a un commencement à tout.

MARTINE. — Il ne faudrait pas me prier longtemps pour me décider à retourner en Chine. L'air est malsain, ici.

MARTINET. — A votre aise. (Silence prolongé.)

MARTINE. — Quelles sont ces deux grosses tours ?

MARTINET. — Ce sont celles de Notre-Dame : la plus grosse pagode du pays.

MARTINE. — Je voudrais y dormir, voulez-vous?

MARTINET. — Autant ici qu'ailleurs.

MARTINE. — Voilà justement un archange fraîchement restauré, sous l'aile duquel nous serons à merveille.

MARTINET. — Entrons chez l'archange.

MARTINE. — N'est-ce pas qu'on y est bien?

MARTINET. — Pas mal, pour une nuit; mais je n'entends pas me fixer dans ce quartier perdu. Il n'y a plus qu'un quartier possible à Paris, c'est le boulevard Malesherbes. Vous verrez cela.

MARTINE. — Je me trouve si bien ici.

MARTINET. — Je suis charmé qu'il en soit ainsi, parce que je vais sortir.

MARTINE, stupéfaite. — Sortir!

MARTINET. — Certainement, je vais au cercle.

MARTINE. — Au cercle! bonté divine! Vous allez me quitter?

MARTINET. — Ne croyez pas que je me coucherai ici avec les poules.

MARTINE. — Mais le soleil a disparu depuis longtemps déjà. La lune monte à l'horizon.

MARTINET. — Paris s'éveille.

MARTINE. — Que me dites-vous là?

MARTINET. — La vérité, ma charmante.

MARTINE. — On vous prendra pour une chauve souris.

MARTINET. — Qu'importe!

MARTINE. — Et votre réputation?

MARTINET. — Je vous la confie. Adieu, bonne nuit.

Et Martinet vole à tire-d'ailes du côté de la place Vendôme où se réunissent les hirondelles qui pra-

tiquent la vie à grandes guides. On se retrouve. Les racontars vont leur train.

MARTINET. — Te voilà !

1re HIRONDELLE. — D'où viens-tu?

2e HIRONDELLE. — De Calcutta.

3e HIRONDELLE. — Moi, de Perse.

MARTINET. — As-tu bien passé l'hiver?

2e HIRONDELLE. — Tant bien que mal.

1re HIRONDELLE. — Es-tu toujours avec Marton?

3e HIRONDELLE. — Il y a beau jour que je l'ai lâchée. Elle est restée là-bas avec une salangane de marais qui la bat comme plâtre.

MARTINET. — Bonjour, Mytila.

MYTILA. — Comme on se retrouve !

MARTINET. — Tu es plus charmante que jamais.

MYTILA. — N'est-ce pas?

MARTINET. — Ton gentil petit bec est mieux fendu.

MYTILA. — Est-il vrai que tu as ramené de Chine une petite grue avec laquelle tu files le parfait amour?

MARTINET. — On exagère. J'ai mis dans ses meubles, parvis Notre-Dame, au trente-neuvième au-dessus du sol, une hirondelinette de six mois, fort gentille, ma foi ; mais je compte bien la lâcher dès que l'occasion s'en présentera.

MYTILA. — A ces occasions-là, mon cher, on doit faire politesse. Il faut aller au-devant d'elles.

MARTINET. — C'est ce que je ferai.

MYTILA se pose sur la cage d'un serin, suspendue à la fenêtre d'une mansarde. — Dis-moi, jaunet, est-ce qu'il y a du nouveau dans Paris?

LE SERIN. — Rien absolument, madame, si ce n'est que le mouron est hors de prix.

MARTINET. — Ces innocents, ça ne bouge pas de place. Est-ce que ça sait quelque chose? Attends, voilà un chroniqueur tout trouvé. (A un moineau en maraude.) Dis donc, Gavroche?

LE MOINEAU. — Après, Chinois?

MARTINET. — Qu'est-ce qu'il y a de nouveau dans Paris?

LE MOINEAU. — Des bêtes de plus depuis que vous y êtes.

MYTILA. — Insolent!

LE MOINEAU. — Va donc, eh! rouleuse, juive errante de gouttière, aristocrate?

MARTINET. — Voleur, acarus municipal!

LE MOINEAU. — Lâcheur, moricaud, faux poëme?

MARTINET. — Vagabond, socialiste, fouilleur de crottin! (Un peloton d'hirondelles arrive, le moineau prend la fuite.)

MYTILA. — Ces manants deviennent d'une insolence!

MARTINET. — Paris s'encanaille. On ne peut plus causer sans se prendre de bec.

MYTILA. — C'est la faute des conférences.

MARTINET. — Voulez-vous mon aile jusqu'au bois?

MYTILA. — Je ne sais si je dois;.. il est si tard.

MARTINET. — Bah! le coucou a chanté huit heures, à peine.

MYTILA. — Cela retarde toujours, les coucous. Et puis, on vous attend à Notre-Dame.... Non, décidément je ne veux pas.

MARTINET. — Ah çà! le printemps ne vous dit donc rien à vous? Cette séve qui court et bouillonne, cette brise attiédie, cette floraison, cette éclosion de tout ce qui embaume et énerve, tout cela ne fait pas trotter des fourmis dans vos veines?

MYTILA. — Mon cher, je vous trouve plus qu'indiscret.

MARTINET. — Mytila, si tu n'es pas à moi, je me retire dans l'égout collecteur et j'y attends la fin de mes jours en pensant à toi.

MYTILA. — Un joli cadre pour mon souvenir.

MARTINET. — On dit que c'est très-bien tenu.

MYTILA. — C'est égal, j'aime mieux le Gange.

MARTINET. — Dis un mot et je vole jusqu'au pôle pour y mourir de froid.

MYTILA. — Ce serait dommage. Allons ! viens. Mais c'est pour me débarrasser de toi.

Ils partent pour le bois. Le temps est lourd. Martinet rase le sol, en quête d'insectes qu'il saisit au vol, et qu'il offre à sa maîtresse.

MYTILA. — Prends garde aux voitures, tu vas te faire écraser.

Deux coups d'ailes, et les rues bruyantes sont loin. Nos amoureux, en quête d'un cabinet particulier, planent sur le quartier désert que traverse le boulevard de l'Empereur. Près du Trocadéro, au milieu des déblais, de grands murs de terre sont restés debout, au bord de la voie. Là, symétriquement alignés, des réduits d'un pied carré ont été pratiqués, à coups d'ongles et de becs, par des moineaux friands de devenir propriétaires. Toutes ces logettes sont tapissées d'herbe et de foin ; de plumes aussi. Il y a bien des heures dans la vie pendant lesquelles on échangerait de grand cœur ses six pieds de chair humaine contre les deux pouces de chair duvetée des hôtes de cette petite république. La peuplade ailée vit en bonne harmonie et rien n'est réjouissant comme le gazouillis

qu'elle fait entendre, en manière de prière et de remercîment à Dieu, chaque fois que le soleil se lève ou se couche.

Mais hier, à huit heures, le soleil était loin. Aucun bruit ne troublait le silence de cette thébaïde, quand Mytila et Martinet la traversèrent.

— Vois, dit la voyageuse, en montrant à son compagnon la ville endormie qu'elle croyait déserte, n'est-ce pas là un joli repaire d'amoureux ?

— En effet, on se croirait devant quelque Herculanum ornithologique. Nous allons y célébrer les prémices d'une amoureuse aventure, qui durera aussi longtemps que ma vie, si bon te semble.

Et Martinet donna du bec dans une des logettes à pierrots.

— Holà ! cria le propriétaire, réveillé en sursaut, holà ! Quel est le butor qui entre ainsi sans crier gare ?

— Je vous fais mes excuses, monsieur, je croyais la place libre. Nous irons ailleurs.

Et Martinet voulut se faufiler dans un autre réduit.

Éveillé par les cris de son voisin, le second propriétaire reçut l'intrus à grands coups de bec ; sans préjudice d'un beau chapelet d'injures, ramassées sans doute le matin aux halles.

Mille petites têtes rousses parurent aussitôt à leurs lucarnes.

— Est-ce ainsi qu'on vient troubler les honnêtes gens ?

— Ce sont des hirondelles en bonne fortune.

— En voilà une cocotte cosmopolite.

— Eh! mais, je ne me trompe pas, ce sont mes imbéciles de la place Vendôme.

— Haro! sur ces bestioles en congé de semestre.

— A mort!

— Il faut les tuer.

— Ça leur apprendra à vivre!

Il n'y avait qu'à décamper, c'est ce que firent nos amoureux; mais en dépit de leurs longues ailes, ils perdirent dans la bagarre plus de moitié de leur duvet. Je dois même avouer que Martinet perdit Mytila en route.

Quand on est battu et mécontent, le mieux est de rentrer chez soi. Clopin-clopant, notre vaincu se mit en chemin pour Notre-Dame.

Que de reproches il s'adressait! La pensée d'aborder la douce, la timide, la mignonne, la tendre Martine, le faisait trembler. Il lui trouvait mille qualités nouvelles; jamais il ne l'avait autant chérie. Il est de ces petites frasques amoureuses qui procurent aux légitimes un fort regain de plaisirs et de souveraineté. Une épouse, plus adroite qu'éprise, trouverait calme et profit à dire à son époux aux jours de mauvaise humeur :

« — Allez vous amuser, mon ami, oubliez pendant quelque temps votre ménage. Quand vous aurez jeté votre gourme par la ville, revenez; mais, de grâce, ne vous hâtez pas trop. »

Cette femme-là, voyez-vous, serait impératrice dans son ménage.

Toujours est-il que Martinet retournait au nid conjugal, le cœur encombré de bonnes résolutions. Il ne perdait pas de l'œil l'archange hospitalier, immobile

au sommet de Notre-Dame. La lune qui brillait de son mieux semblait avoir fait choix du plus étincelant de ses rayons pour le projeter sur l'épée flamboyante. Les ailes de pierre étaient remplies de paillettes de talc qui brillaient comme de la poudre d'étoiles. Les yeux étaient pleins d'ombre, les lèvres, de menaces. Le blessé fit cinq ou six fois le tour de l'archange avant de se décider à rentrer. Enfin, prenant bravement son parti, il s'approcha du nid et s'y cramponna.

« — Martine, ma mie Martine, dit-il de sa voix la plus câline, dormez-vous et ne voulez-vous pas me faire place ? »

Une tête menaçante parut à l'entrée du logis.

« — Passez votre chemin, maraudeur. A cette heure, les oiseaux honnêtes ne courent pas les rues comme vous le faites. »

Martinet reconnut son ancien compagnon de voyage ; celui que Martine avait aperçu près de la colonne Vendôme. La rage le prit.

« — Je jure Dieu que tu ne sortiras pas vivant de ta cachette. Je ne permettrai pas que tu fasses la loi chez une petite hirondelle qui m'aime et n'aime que moi. N'est-ce pas, Martine, que tu n'aimes que moi ? »

Une seconde petite tête pointue se présenta à l'entrée du nid.

« — Que me veut cet oisillon en guenille ? dit-elle.

« — Ne me reconnais-tu pas ?

« — Je crois bien en effet vous avoir rencontré quelque part ; mais je ne sais plus où.

« — Dans ta couche,... infidèle !

« — Cela se pourrait bien.

« — Ainsi, vous ne m'aimez plus ?

« — J'en suis venue à me demander si je vous ai jamais aimé. Est-ce l'air que l'on respire ici, sont-ce les jolies choses que vous m'avez dites avant de me quitter ; les pensées qui me sont venues à l'esprit dans la solitude m'ont-elles métamorphosée ? je ne sais... mais je ne vous aime plus du tout... mais là, du tout, du tout. Retournez donc au cercle, vous y trouverez des consolatrices, si par hasard vous en aviez besoin. »

Puis les deux petites têtes disparurent, et Martinet entendit des rires étouffés par des baisers. Vaincu, blessé, honteux, repentant, furieux, il se perça le cœur d'un coup de bec. Son cadavre roula sur le parvis.

L'air de Paris est fatal aux amours sérieuses.

LE 26 DÉCEMBRE.

Une chambre de garçon. L'inventaire du mobilier n'est pas long à faire : une couchette, une table en noyer, deux chaises de paille et une malle. Près de la croisée, un réchaud. Sur la cheminée, une cuvette, une carafe... et c'est tout. Le lit n'a pas été défait, et cependant il est sept heures du matin.

La pluie fouette les vitres, le vent hurle dans la cheminée. Il fait sombre; il fait froid.

Près de la table un jeune homme est assis. Devant lui, dans un tiroir ouvert sont éparpillés des lettres, des portraits, un bouton de manchette en diamant, une feuille morte et un bas de soie.

L'habitant de cette triste demeure a trente ans. Ses joues sont creuses, ses lèvres sont blêmes, ses cheveux sont en désordre. Ses yeux ont seuls l'air de vivre; la fièvre les illumine. Ses vêtements quoique misérables ne manquent pas de recherche. De même qu'une rose défraîchie a plus grand air qu'un chardon frais éclos, le pauvre homme qui grelotte devant ses souvenirs a un air de race sous ses vêtements fanés.

Ce jour si froid, si sombre, est le digne anniversaire de sa naissance. C'est le jour de sa fête aussi.

Comme il naquit le 26 décembre, son père, — un homme qui pensait à tout, — eut cette idée économique de lui donner le nom d'Étienne. Aussi put-on, tant que dura son enfance, faire d'une pierre trois coups, et célébrer sa fête, sa naissance et le premier jour de l'an avec un seul pantin.

Pauvre Étienne! Il est de ces êtres prédestinés à l'égard desquels la société ne se croit tenue à aucun ménagement. Elle s'écarte pour épargner ceux-là, sans avoir conscience de sa générosité; elle se détourne pour écraser ceux-ci, sans avoir conscience de sa férocité.

Ces parias n'ont rien qui les distingue et cependant le sort les reconnaît et les frappe quelque part qu'ils soient, quelque soin qu'ils prennent à se cacher, quelques supplications qu'ils lui adressent. Les combinaisons les plus grandioses sont mort-nées pour être écloses dans ces cerveaux maudits, tandis que des turpitudes s'épanouissent et triomphent par ce seul fait qu'elles ont germé dans le crâne d'un privilégié. Souvent aussi, la nature se met de la partie.

Ne connaissez-vous pas tous de ces êtres qu'un rayon de soleil accompagne partout et toujours; qui reposent sous des clartés de lune et des scintillements d'étoiles, tandis que les déshérités vivent au milieu de constantes averses et les pieds dans la boue? — Partout où vont ceux-ci, luit le soleil; partout où vont ceux-là, tombe le tonnerre et grince le vent.

Pauvre Étienne! Il a tout essayé; rien n'a réussi.

Il pioche au collége; c'est donc un pauvre esprit pour lequel tout est difficile. Il flâne; c'est un pro-

pre à rien. S'agit-il de passer ses premiers examens ? Il tombe malade, et certes nous savons tous qu'il les eût brillamment passés. Enfin, il se présente une seconde fois et réussit. Le voilà admis à Saint-Cyr. Le lendemain il prend froid, et sa santé n'est plus assez bonne pour entreprendre une carrière dont le but est de tuer ou de se faire tuer. On l'admet dans une compagnie d'assurances ; il en savait trop long. Il entre chez un teinturier comme teneur de livres; il n'en savait pas assez.

Un oncle inconnu meurt subitement, et cette fois le sort n'a pas le temps de dicter au moribond des dispositions funestes. Voilà Étienne à la tête de 25,000 fr. de rentes. Un banquier, une révolution et deux ou trois demoiselles entreprennent sa ruine. Il ne fallait pas tant de mâchoires pour ronger un os de 500,000 fr. ; aussi, quatre ans après, Job avait un collègue de plus.

Alors commencèrent pour lui des jours d'épreuves qu'on ne comprend qu'alors qu'on les a traversés ; la grande débâcle des amitiés, des amours, des reconnaissances et des dévouements éternels ; la fonte des illusions, la chute des espérances ; la solitude, le froid, la faim, le dégoût ; les solliciteurs d'autrefois qu'on rencontre, qui vous infligent leurs condoléances, s'apitoient sur vos bottes trouées, sur votre habit râpé, sur votre linge dont les contours se frangent, afin qu'il soit bien établi qu'ils ont la clef de toutes vos misères ; les obligés d'autrefois qui, le cigare aux lèvres, sur les marches de la Maison-d'Or, vous disent : « Cher monsieur, je vous l'avais bien dit ! » les négociants prudents qui n'oseraient jamais

prendre chez eux, fût-ce pour copier des lèttres, un homme qui a « mangé une fortune; » les anciens amis qui ne veulent pas vous donner un emploi qui vous sauverait, parce qu'il n'est à la hauteur ni de votre mérite, ni de l'affection qui vous unissait aux jours heureux... Et mille autres.

Un jour vient où tout est vendu, où l'on est seul, où le cœur a saigné tout son sang, où l'imagination est à bout, où la dernière illusion a déserté comme le reste; où le monde n'est qu'un prétexte à douleurs, à tortures; où l'âme et le corps demandent leur nourriture et où l'on n'a plus rien à leur donner.

Alors, en présence de ce brouillard glacé qui s'étend devant vous, peu soucieux d'aller plus avant dans ce charnier où chaque pas vous vaut une blessure, on pense à couper court au drame et à lui bâcler tant bien que mal un dénoûment. Sera-t-il pistolet, chanvre, rivière, poison ou charbon ? Ce n'est plus qu'une question de détail.

Dieu vous épargne d'en venir là et bénissez-le chaque jour, tant lourde soit votre chaîne, si vous n'avez pas encore rêvé ce rêve hideux.

Pauvre Étienne ! Il a reçu la visite du plus morne des spectres, celui qu'on nomme : « suicide, » et à force de le regarder en face il s'est familiarisé avec lui.

Hier, il a frappé une septième fois à la porte d'un compagnon d'enfance auquel il avait demandé un emploi, et pour la septième fois on lui a répondu : « Monsieur est à la campagne. » Il a versé sa dernière larme, enterré sa dernière espérance, usé sa dernière semelle, vendu son dernier bouquin, mangé

son dernier centime. Le spectre alors est venu prendre ses ordres.

— Est-ce pour ce soir? lui a-t-il dit. Le temps nous est propice. Jamais nous ne retrouverons une si belle occasion. L'homme se fait bêtement un monstre de tout ce qu'il ne connaît pas; aussi a-t-il calomnié la mort. Regarde ce ciel sinistre, ce temps lugubre. La rivière n'est pas plus humide que l'air. La pluie fouette, le fleuve berce. La pluie détrempe le sol, elle rend tout boueux et infect. Le fleuve, lui, a de beaux draps de sable. Tout est opaque sur la terre, tout est transparent au fond de l'eau. La rivière, pour que rien ne blesse ses hôtes, a arrondi ses cailloux. Il n'est pas de couche plus moelleuse. Viens ce soir avec moi. J'ai découvert un coin propice entre tous, et je te le réserverais si j'étais sûr de toi. Mais il faut te hâter car on m'appelle de tous côtés.

Étienne a secoué la tête, il ne se trouve pas le droit de mourir avant d'avoir payé ses dettes.

— Combien te faut-il pour cela?

— Une cinquantaine de francs.

— Tu appelles cela des dettes? Prétentieux!

— Crois-tu qu'on trouve facilement à en faire quand on est sans ressources?

— Tu ne désires donc pas être regretté?

— Que veux-tu dire?

— Que misérable comme tu l'es, tu n'as qu'un moyen de te faire pleurer, c'est de quitter ce monde sans satisfaire tes créanciers. Une fois payés, que veux-tu qu'ils pleurent?

— Tu me dégoûtes.

— Bien obligée ! Aimez donc les gens !

— Je ne veux pas que tu m'aimes.

— Tu as tes nerfs, je reviendrai.

Le spectre disparaît, mais, invisible, il rôde autour de sa proie. Étienne monte tristement une rue déserte, sans avoir conscience du chemin qu'il suit. Pourquoi prendrait-il telle rue plutôt que telle autre? Si tous les chemins mènent à Rome, ils conduisent plus sûrement encore à une déception.

Le spectre a posé sur le trottoir un porte-monnaie élégant, contenant six pièces de dix francs. Étienne l'a vu, il le ramasse. Comme son cœur bat, comme ses doigts tremblent en touchant ce trésor. Mais il a réfléchi qu'il devait déposer sa trouvaille à la préfecture de police et un nuage a passé sur son front. Il tourne et retourne la petite bourse et en analyse les moindres détails. Elle est en ivoire pointillé d'argent. Elle a dû appartenir à quelque femme jeune et riche. Le chiffre surmonté d'une couronne de comte prouve qu'elle a une haute origine.

Dans un compartiment à fermoir, se trouve un bulletin de chargement, attestant l'envoi de 1,000 fr. au bureau de bienfaisance de Rouen. Si la dame fait de telles largesses, la perte de soixante francs ne saurait la préoccuper. Il s'agit après tout d'une bonne œuvre..... Étienne capitule avec sa conscience ; il gardera l'argent qu'il a trouvé.

Ce premier point arrêté, quel emploi va-t-il faire de son trésor ? Végétera-t-il quelques jours de plus, quêtant fortune, ou en finira-t-il une bonne fois avec la vie ? — L'occasion est belle, elle le tente. Il mourra.

— Eh ! la Mort !... Eh ! ma mie ! je vous ai renvoyée tout à l'heure, je m'en repens. J'ai maintenant le droit de te suivre, emmène-moi.

Le spectre est bientôt près de lui.

— A la bonne heure, âme vaillante !... Je te reconnais. Veux-tu partir sur l'heure ? Une cheminée est bientôt tombée, et je vais...

— Merci, tu te presses trop.

— Tu préfères la rivière, n'est-ce pas ? Tu as raison. Je vais dire de tout préparer pour te recevoir. Tu auras des draps de sable blanc ce soir. A quelle heure faudra-t-il faire ta couverture ?

— Je ne veux pas mourir noyé. Les noyés sont hideux.

— De la coquetterie ? — Soit ! je ne déteste pas la beauté, l'élégance. Je ne choisis pas mal d'ordinaire mes pensionnaires ; une fois le gros ouvrage fait. Que dirais-tu d'un nœud coulant ?

— Fi !... Les pendus sont grotesques autant qu'affreux.

— Vous faites trop la petite bouche, mon cher. Ce n'est pas moi qui suis allée vous chercher, n'est-ce pas? Finissons-en. Vous m'avez appelée et vous avouerez que je me suis montrée bonne personne. J'ai fait preuve d'une complaisance rare. Enfin, je veux bien vous écouter encore. Puisque vous êtes un peu délicat sur l'article de la mort, il n'y a rien de mieux que le charbon. C'est propre, c'est pratique, cela ne défigure pas et pour cinq sous on s'en paye la fantaisie. Cela vous va-t-il ?

— Soit, mais...

— Comment !... Encore un mais ?

— Je ne veux mourir que demain. Il me plaît de mourir le jour anniversaire de ma naissance. J'ai d'ailleurs quelques dispositions à prendre.

— Vous me faites l'effet, entre la vie et la mort, de l'âne de Buridan entre ses deux paniers. Je n'ai pas de temps à perdre; au revoir. Quand votre parti sera pris, vous m'appellerez.

Étienne n'a plus de dettes lorsqu'il rentre chez lui. Il a fait emplette de dix francs de fleurs et a recommandé à sa femme de ménage de lui apporter le lendemain, de grand matin, du charbon de bois et de la colle de pâte. Puis il est rentré chez lui, décidé à n'en plus sortir que mort.

La nuit a été bien courte. Que de préparatifs à faire. Que de résolutions à prendre! Enfin, tous les papiers sont brûlés; une vingtaine de lettres restent à peine. Celles-là, ce sont des souvenirs de jeunesse, des billets mille fois baisés; froissés plus tard. Cette dernière liasse est destinée à allumer le réchaud meurtrier.

Sept heures ont sonné. La femme de ménage frappe à la porte.

— Entrez! crie Étienne, en repoussant le tiroir ouvert devant lui.

— Comment voulez-vous que j'entre? Vous avez fermé votre porte en dedans.

Étienne se lève et ouvre.

— Ah! que vous êtes pâle, monsieur! s'écrie la bonne femme qui est restée immobile sur le seuil. Avez-vous été malade cette nuit?

— Non, madame Martinot, je n'ai pas été malade. Mais, pour Dieu, entrez et fermez la porte. Il ne

fait pas assez chaud ici pour qu'on puisse la laisser impunément ouverte.

La femme de ménage obéit. Elle pose dans la cheminée son parapluie qui ruisselle, et remarque, alors, cet amas de papier qui a brûlé dans l'âtre. Promenant ses yeux de tous côtés, elle s'aperçoit que le lit n'a pas été défait, que la bougie entière a brûlé, que tout est mis en ordre au lieu d'être dérangé. Ses yeux s'arrêtent aussi sur le bouquet qui se prélasse dans le pot à eau.

— Ah çà, vous avez donc fait votre ménage ?

— J'attendais quelqu'un ce matin, de très-bonne heure, interrompt Étienne embarrassé. J'ai mis un peu d'ordre dans ma chambre. Vous avez apporté ce que je vous ai demandé ?

— Oui, monsieur Étienne. Voilà le charbon ; c'est du Paris. Ça brûle comme de l'amadou et ça s'allume du regard.

— Et la colle ?

— La voilà. Qu'est-ce donc que vous allez faire ?

— Vous le saurez demain, madame Martinot ; un peu de patience.

— C'est pas par indiscrétion, au moins, que je vous demande ça. J'aurais aimé à pouvoir vous donner un coup de main.

— Je vous remercie. Je n'aurai pas besoin de vous ce matin.

— Voulez-vous que j'allume le fourneau ?

— Non, non.

— Si vous aviez quelque chose à préparer, je pourrais...

— Encore une fois, je n'ai besoin de rien.

— C'est bizarre, pense la bonne femme, il a un air tout chose, ce matin, M. Étienne. Ça vous a ici un fumet de cimetière à fendre en quatre le cœur le plus cuirassé. Ça n'est pas naturel. — Alors, adieu ! M. Étienne, puisque je ne puis vous être utile à rien.

— Adieu, ma bonne madame Martinot.

La vieille s'approche de la porte. Avec quel serrement de cœur, Étienne la regarde s'éloigner. C'est la dernière créature vivante qu'il verra. On ne lui adressera plus la parole. Elle prend des proportions épiques, cette pauvre créature. Elle représente la vie aux yeux du moribond. Le bouton de la porte grince en tournant.

— Alors, vous partez,.. madame Martinot ?

— C'est vous qui m'avez dit de m'en aller.

— C'est juste. Vous n'avez plus rien à faire ici, n'est-ce pas ?

La porte s'entr'ouvre.

— Attendez !... reprend vivement Étienne. J'ai encore quelque chose à vous dire.

— Quoi donc, mon bon monsieur ? dit la vieille en rentrant précipitamment. Je vous assure que vous êtes malade. Je ne vous ai jamais vu si pâle que ce matin.

Étienne fait un signe d'impatience.

— Enfin, si vous y tenez, mettons que vous vous portez bien. Et vous vouliez me dire ?

— Que j'ai souvent été brusque avec vous et que j'en suis bien au regret aujourd'hui.

— Vous ! brusque ? allons donc ! Vous avez toujours été la douceur et la politesse même. Si l'on

n'avait affaire qu'à des maîtres comme vous, tout le monde se ferait femme de ménage. Est-ce que vous allez vous en aller, monsieur Étienne? Vous me dites des choses ce matin, comme quand on va se quitter.

— M'en aller, moi? Où voulez-vous que j'aille? Non, on me trouvera ici demain.

— A la bonne heure! Eh bien, au revoir alors?

— Adieu.

— Au revoir.

La femme de ménage est partie; Étienne écoute son pas qui s'éloigne. Tout bruit ayant cessé, il retombe assis et demeure quelques instants le front dans ses mains. Sa résolution est prise maintenant; il va mourir.

Il coupe de larges bandes de papier et les colle sur toutes les ouvertures par lesquelles l'air pourrait passer; sur la fenêtre d'abord, sur la porte ensuite. Ainsi close, cette chambre est déjà cercueil à demi. Puis, faisant de quelques hardes un tampon, il bouche complétement la cheminée. Le vent qui chantait de tous les côtés, s'est tu petit à petit. On ne l'entend plus qu'au dehors.

Ces préparatifs achevés, Étienne se rase, se coiffe avec soin, choisit ses vêtements les plus propres, son linge le plus blanc. Puis il met tout en ordre, frotte les meubles, enlève la poussière, place les fleurs sur la cheminée et contemple alors sa chambre avec satisfaction.

Tout est prêt, il ne lui reste plus qu'une chose à

faire : mourir. Ce ne sera pas difficile ; la faim a déjà commencé l'œuvre.

Il approche le fourneau de la table et prend pour allumer la braise une première poignée de lettres. Il reconnaît l'écriture de sa mère.

Le papier flambe, mais le charbon refuse de brûler. Comme si ces lettres pouvaient allumer le réchaud qui le tuera ! Un éblouissement le prend, ses yeux se remplissent d'étincelles, le sang monte à ses tempes ; il entend comme un tocsin lointain, et tombe accoudé sur la table. Soudain, une femme lui apparaît.

— Pauvre enfant, lui dit-elle, se peut-il que tu en sois venu là !

— Quoi, c'est vous, chère mère ? Quelle joie de vous revoir. Suis-je déjà mort, que nous voilà réunis ?

— Non, cher martyr, tu vis encore. Si tu m'as aimée, si tu révères mon souvenir, tu vivras.

— Si vous saviez ce que j'ai souffert, vous ne me demanderiez pas de vivre. D'ailleurs, rien ne peut me sauver. Si je ne me tue pas ce matin, ce soir je mourrai de faim et de froid.

— Alors, quelle responsabilité inutile prends-tu devant ton créateur ? Pourquoi arriver à ses pieds chargé d'un crime ? Si l'heure est proche, pourquoi la devancer ?

— Ah ! mère, c'est que je suis bien las. Maintenant que je vous ai revue, je veux aller sur l'heure vous rejoindre. Je veux pleurer dans vos bras comme autrefois.

— Les larmes n'existent pas dans le monde que j'habite, mon pauvre enfant. Tu regretterais de n'en plus pouvoir verser. Qu'ils se sont trompés, ceux

qui, à propos de notre passage sur terre, nous ont parlé de « gagner notre vie ; » c'est notre mort qu'il nous fallait gagner. Profite de mon expérience, cher petiot, prépare ta nouvelle existence pendant qu'il en est encore temps, et retiens bien cette vérité qui te soutiendra dans l'avenir. L'homme a une dose égale de joies et de douleurs à éprouver, quel que soit le poids de son bagage, il est toujours réparti en deux parts égales. Plus tu as dépensé de souffrances, plus tu as de joies en réserve. La vie va commencer heureuse pour toi, prends courage, lutte encore.

— Quelle joie aussi grande la vie peut-elle m'offrir, que celle de reposer près de vous dans la mort?

— Nous ne serons pas unis si tu désertes la vie, mon enfant. Je ne veux pas que tu meures ainsi. Tu m'entends? Je ne le veux pas.

Étienne a levé les yeux. Devant la cheminée, il a reconnu le spectre qui sourit en effeuillant les fleurs du bouquet.

— En vérité, que les douleurs d'autrui sont de peu de poids pour nos épaules! Voilà une mère qui n'a que quelques secondes à passer auprès de son fils; à quoi les emploie-t-elle? A lui conseiller de souffrir. C'est là parler en morte, vraiment! Votre tâche terminée, vous vous croisez les bras à l'abri de toute douleur, chaudement couchée dans le son de votre cercueil, et vous engagez votre enfant à subir la vie! Je suis donc plus tendre que vous, moi qui l'invite au repos. N'écoute pas ces conseils de femme. Montre que tu as de l'énergie, et ton œuvre commencée, achève-la. Tu prêteras à rire sans cela. Prends y garde.

La mère veut parler, le spectre couvre sa voix. Elle s'avance, il se place devant elle. Le dernier feuillet de la dernière lettre s'éteint... la vision disparaît.

— Mère, je veux te rejoindre. Parle-moi encore. Ne m'abandonne pas ainsi. Mère ! mère !

— Tu n'es qu'un enfant, dit le spectre et je te rendrai heureux malgré toi.

Il prend des papiers dans le tiroir aux souvenirs et les jette enflammés sur la braise. Une femme paraît aussitôt. Agenouillée devant le réchaud, les deux mains à terre, elle souffle sur la flamme et déjà le charbon s'allume.

— Qui êtes-vous ?

La vision se redresse, s'assied sur ses talons et regarde Étienne en face. C'est une grosse fille rougeaude, mouchetée de roux. Ses cheveux ternes sont couleur de poussière.

Une des pointes du torchon qui lui sert de tablier est relevée dans la ceinture. Ses mains... oh ! ses mains !... elles sont huileuses et rouges comme si elles sortaient de la graisse bouillante. Ses ongles, usés jusqu'à la chair, sont cependant liserés de noir. Chaque pli de sa peau, chaque pore cache tant bien que mal un restant de graillon.

— Qui êtes-vous ? répète Étienne.

— Comment, monsieur, vous ne me reconnaissez pas ? Vous ne reconnaissez pas Françoise ?

— Françoise ?

— Eh ! oui, votre petite Françoise, votre premier amour. Avez-vous oublié, méchant monsieur, les heures passées près de mes fourneaux, alors que je

vous apprenais?... Vous n'avez pas oublié ce que je vous ai appris, pas vrai?

— Allez-vous-en, vous me faites honte. Vous me faites horreur.

— Vous êtes encore gentil, vous. Eh bien, merci! Je vous vois dans l'embarras, et je me dis: Bon! un fourneau à allumer, c'est mon affaire. Et lorsque je viens faire votre ouvrage, c'est comme ça que vous me recevez? Je vous conseille de faire le fier! Avec ça que vous êtes le premier garçon qui nous a reluquées. On ne sait pas ce qu'il y a d'amours emmaillottés dans des torchons; combien d'enfants nous passent par les mains. Allez, vous n'êtes qu'un pas grand chose, qu'un.....

Heureusement la vision disparaît. Elle laisse après elle une odeur de graillon bien faite pour émouvoir les cœurs les moins sensibles.

Étienne jette dans le feu une nouvelle poignée de lettres. Celles-là en brûlant parfument l'air. C'est une odeur vague, connue, mais innomée: une odeur de printemps. Sur le pied du lit une jeune fille est assise. Elle a dix-huit ans au plus. Ses cheveux sont blonds et bouclés. Ses yeux bleus sont frangés de noir. Les coins de ses lèvres suffisent seuls pour vous rendre fou. Tout dans ce charmant petit être respire la jeunesse, l'amour, la gaieté, la fantaisie. Sa robe est assortie à la couleur de ses yeux: elle est de velours bleu, comme sa casaque. Ses bottines sont bleues aussi; en moire antique.

Ajoutez à cela, aux oreilles, aux doigts, au corsage, aux poignets, des boucles d'oreilles, des bagues, des

agrafes, des bracelets panachés saphirs, et diamants. Laissez passer hors du cadre de la jupe, la dentelle des jupons; laissez voir un bout de jambe habillée de soie, et vous avez le délicieux petit oiseau bleu qui vient de se poser sur le pied de la couchette.

— Clotilde !... s'écrie Étienne, en tendant les bras.

— Ne m'approchez pas! dit l'ombre bleue. Vous savez bien que je ne veux pas qu'on me chiffonne.

— Comme te voilà belle! chère aimée. Je ne t'ai jamais vue plus jolie.

— Je suis jolie? Je suis belle? Eh bien ! alors, que fais-tu là ? Viens m'embrasser. Tu sais que je t'aime, grand baby ?

— Est-ce que je ne serais pas dans tes bras si je pouvais bouger ?

— Que fais-tu donc ?

— Je meurs.

— Des bêtises.!.. Mourir? A quoi ça sert?

— Ça sert ?... Ça sert d'abord à ne pas vivre; et ça doit être furieusement bon.

— Il fallait venir me trouver. J'ai des consolations à distribuer que c'est à n'y pas croire.

— Tu m'avais mis à la porte.

— Il fallait rentrer par la fenêtre.

— Je n'ai pas osé... J'étais ruiné.

— Ah! ça, c'est différent. Tu as été bien gentil alors de ne pas revenir; parce que rien n'est ennuyeux comme de se monter l'imagination pour rien du tout.

— Le motif de notre séparation m'avait paru...

— Attends donc. Pourquoi nous sommes-nous quittés ?

— Tu ne t'en souviens pas ?

— Ma foi, non. J'ai quitté tant de monde !

— Au temps des robes de jaconas, tu avais déjà une passion, fort louable d'ailleurs, celle du linge blanc.

— Je l'ai encore, vois.

Et le spectre soulève jupe et jupons.

— Seulement, le linge, pour rester blanc, demande les plus grands égards, et nous ne sortions jamais qu'en voiture. — « Prends garde ! me disais-tu. A la première mouche de crotte, je te quitte. » — Aussi j'aurais voulu tendre de tapis toutes les rues de Paris, et la campagne aussi. Voilà qu'un jour, j'oubliai ma bourse, et tu fus obligée de trottiner un brin. Il faisait un temps splendide ! Le ciel était bleu de Chine ; les champs étaient vert Véronèse. — Le beau ciel !... me dis-tu, en levant les yeux. Il me faut une robe de ce bleu-là.

— Comme dans *Peau-d'Ane*.

— Comme dans *Peau-d'Ane*. Et comme j'élevai des doutes sur la possibilité de rassortir jamais du jaconas à l'azur céleste, tu te mis à bouder. Le soir, tu me montras une tache de boue sur ton bas blanc.

— Je me rappelle tout cela, maintenant.

— Comment as-tu pu trouver de la crotte par ce beau temps ?

— Dame !... A force de chercher.

Étienne pousse un « oh !... » formidable et prolongé. Les lettres sont brûlées, la vision s'efface.

Une nouvelle liasse ne tarde pas à flamber.

Presque aussitôt une femme s'accoude sur le marbre de la cheminée. Elle est grande, large d'épaules, fine de taille. Ses cheveux sont d'un roux de Made-

leine, — de Madeleine première manière. Ses yeux sont d'une nuance à elle; quelque chose de doux comme le violet, de brillant comme le noir de jais, de candide comme le bleu de Sèvres.

— Dites donc, jeune homme, comment vous appelez-vous ?

Le moribond tourne la tête.

— Louise ?

— C'est moi qui suis Louise, mais vous ?

— Quoi ? tu ne reconnais pas Étienne ?

— Étienne... c'est cela ! Étienne. Je l'ai depuis six mois sur le bout de la langue, ce diable de nom. Comment vas-tu, chéri ?

— Quoi ! tu m'avais oublié aussi complétement ?

— Ce n'est pas toi que j'avais oublié, grand bêta, puisque je te dis que je cherchais ton nom. Dame ! après tout, les hommes ont fabriqué tant de saints qu'on s'y perd.

— Et tu t'es perdue ?

— Il y a beau jour ! tu le sais bien. Si ma famille avait promis une récompense honnête...

— Tu te serais retrouvée, pour la toucher.

— Peut-être.

— Ainsi tu avais oublié mon nom ?

— Absolument. A ce point que j'ai parcouru plus de trente fois le calendrier, dans l'espoir d'éveiller quelque souvenir ; mais je n'ai jamais prolongé mes recherches au delà de juin. Tu sais que je ne suis pas tenace.

— Et pourquoi cherchais-tu mon nom ?

— Devine.

— Tu te seras rappelé notre séparation. « Tiens,

m'as-tu dit, il se peut que je t'aime encore, un jour ou l'autre. Prends ce bouton de diamant; voilà mes manchettes dépareillées. Si je veux être aimée de nouveau, je viendrai recomposer la paire. » Il paraît que l'envie ne t'en est jamais venue?

— Si fait, si fait; le diamant en valait bien la peine! Seulement, c'est ton nom que je n'ai jamais pu retrouver.

— Nous avons cependant passé trois mois ensemble dans cet hôtel de la rue des Vignes...

— Oui!... trois longs mois. C'était plus joli qu'ici. Tu as bien dégringolé, pauvre loup.

— A en mourir.

— Mourir?

— C'est à moitié fait.

— Alors je suis venue trop tard pour mes manchettes. Le diamant est vendu.

— Louise!... Louise!... avez-vous pu me croire assez vil pour vivre d'un tel souvenir? Le diamant est là, dans son écrin. Demain il vous sera rendu.

— C'est bien vrai, ce que tu dis là?... Ah! le bon petit homme! Tu as été bêta, mais bien gentil. Je conterai cela à un auteur de mes amis qui le placera dans un drame pour l'Ambigu. Croirais-tu que cet animal-là soutient qu'on ne peut pas m'aimer sérieusement? Je veux que tout le monde sache ce que tu as fait pour moi. Cela me posera. Je vais t'embrasser pour ta peine.

Mais les lettres sont brûlées, la vision disparaît.

Au moment de jeter au feu la dernière épave amoureuse, Étienne a hésité. En contemplant ce

modeste souvenir, deux grosses larmes ont glissé de ses yeux. C'est une feuille desséchée, rougie par l'automne, qui le fait pleurer ainsi.

Sur le bord de la table, une fraîche apparition est appuyée.

Les blés, moins blonds que ses cheveux, ont mûri dix-huit fois à peine depuis que Dieu nous l'a prêtée. Jamais la nature ne choisit mieux les tons de sa palette qu'elle ne le fit le jour où cette enfant fut créée. Sortant de ses habitudes, prodigue à l'excès, jalouse de mieux faire, elle donna à cet être privilégié les cheveux les plus blonds, les cils et les sourcils les plus noirs ; elle sema la candeur dans ses yeux sombres et fit, enfin, sans doute pour mieux confirmer la règle, la seule exception qu'on ait jamais citée à cet axiome : rien n'est parfait sous le soleil.

Étienne, en reconnaissant le cher petit chef-d'œuvre, trouve moyen de pâlir encore. Puis il tombe à genoux sans prononcer une parole.

— Pauvre ami ! dit la vision, se peut-il que je te retrouve ainsi ! Tu ne m'as pas crue coupable au moins ?

— Je t'aime et suis heureux. Je ne sais plus autre chose. Te voilà de retour, je veux aimer, j'aime ; je veux vivre, je vivrai.

— Oh ! la bonne bête ! dit une voix railleuse. Au plus profond de la chambre, la Mort rit, les poings sur les côtés. — La bonne bête, qui prend pour argent pur la première pièce fausse qu'on fait tinter.

— Tu mens ! coquine, s'écrie Étienne, auquel l'indignation a donné la force de se lever.

— Coquine est léger..., mais passons. Tu as, le sais-tu bien, la foi robuste ? La confiance a du bon ;

seulement, au-delà de certaines limites, elle change de nom, et après avoir quelque temps provoqué le rire, elle inspire le mépris et le dégoût.

— Louise, je t'aime, je crois en toi; interrompt Étienne en tendant ses bras à la vision.

— Tu as donc oublié le 30 avril?

— Comment l'aurions-nous oublié? C'est le jour le meilleur de notre vie.

— Il n'est pas une seule des secondes de cette journée sublime qui ne soit restée dans ma mémoire, reprend la jeune fille. Le matin, le ciel était sombre, et moi, quand le temps est triste, j'ai envie de pleurer avec lui. Étienne devait venir me prendre. Nous avions projeté une promenade dans la vallée de Chevreuse. A huit heures il arrivait chez moi.

Après qu'il m'eut embrassée: — Ce temps est lugubre, lui dis-je. J'ai envie de rester couchée et de pleurer toute la journée, la tête dans l'oreiller. — Tu crois donc au mauvais temps, toi? Moi, je n'y crois plus depuis que tu m'aimes. — Eh bien, repris-je en riant, partons. Mais, fais-y bien attention! je vais te faire subir une épreuve décisive. Tu m'as toujours dit que Dieu sourit aux amours sincères; le soleil, c'est le sourire de Dieu. Si tu m'aimes vraiment, Dieu sourira.

Tu acceptas l'épreuve, et nous partîmes. En arrivant à la gare de Sceaux, tu me fis voir dans le ciel gris, une large trouée lumineuse. Nous suivions avec anxiété les progrès de cette déchirure, et je te jure que si elle s'était refermée, j'eusse été affreusement malheureuse. Mais les nuages s'écartèrent et quand nous mîmes pied à terre le ciel était tout bleu. — Vois!

me dis-tu tout rayonnant. Et moi, heureuse, bien heureuse, je t'embrassai dans la gare, sans penser qu'on nous regardait.

— Oui, le côté Florian va bien. Il y a un peu de ciel, un peu de bon Dieu, un peu de soleil, un peu de baiser, cela fait toujours bon effet. Mais vous ne parlez pas de vos conventions et de leurs suites.

— Pourquoi n'en parlerions-nous pas ? — Nous avons dîné dans une ferme, et comme il n'y avait que des œufs, du beurre et du lait, nous avons mangé, t'en souviens-tu, mignonne ? une soupe au lait ; — pour relevé de potage, des œufs frais ; — pour rôti, une omelette au lard ; — pour légumes, des œufs brouillés ; — et pour dessert, des œufs à la neige.

— C'est mon triomphe, les œufs à la neige. Nous en mangerons encore, va !

— Une belle soirée m'a toujours rendu mélancolique. Contemplant l'avenir du haut de cette joie suprême, on se prend à douter du retour des beaux jours.

— Ces sentiments étaient les miens. Tant de joie m'avait comme engourdie. Les mains dans les mains, nous restâmes muets quelques instants, oublieux du monde. A l'horizon, sur le ciel doré, se détachaient de fines silhouettes. Nous écoutions la brise, qui faisait doucement tinter les feuilles. On eût dit que la terre respirait.

— Alors tu m'attiras vers toi, et entourant mon cou de tes bras, tu couvris mon front de baisers. — Aimer ! que c'est bon ! me dis-tu. Aime-moi le plus longtemps possible ; il me semble à moi que je

ne saurais plus vivre si je cessais de t'aimer. — Tu allais me jurer un amour éternel, je t'arrêtai : — Pas de ces serments qu'on n'est pas maître de tenir. Qui sait si tu m'aimeras demain ? Qui sait si je t'aimerai ? Ne prenons aucun engagement ; le cœur est trop porté à briser les entraves. Affranchissons-le de tout lien. Promets-moi, seulement, d'être sans pitié, et, lorsque tu ne m'aimeras plus, quitte-moi sans ménagements aucuns. J'agirai de même. Ne laissons jamais glisser dans la boue un amour né dans les nuages.

Et ramassant deux feuilles rougies par la dernière automne, tu m'en donnas une que tu baisas, puis tu gardas l'autre que je baisai. — Quand l'un de nous n'aimera plus, il enverra cette feuille à l'autre, et tout sera dit. S'il en meurt, il se dira : — Qu'importe ! j'ai connu tout le bon de la vie.

— Eh bien, interrompit la Mort ! meurs et finissons-en ! N'as-tu pas reçu ton congé ? La petite est partie un matin sans même te dire adieu. Huit jours après tu recevais la feuille morte, et tu n'as plus jamais entendu parler d'elle. Six mois se sont passés, tu n'as plus rien à espérer, viens avec moi. Quitte cette terre aux amours anémiques et frauduleuses. Tu as été le premier *Pater* de l'amoureux chapelet que ta maîtresse égrène aujourd'hui en l'honneur de tous les saints. De quoi te plains-tu ? Ne demande pas à cet à-peu-près qu'on appelle la Vie, ce qu'elle ne peut te donner. En route ! Rien n'est parfait que la mort. Tu n'as plus qu'un faible effort à faire pour la conquérir. En route ! Cesse donc de te pâmer devant le museau de cette malheureuse qui t'a trompé.

Vaut-elle une seconde de retard? En route! en route!

Étienne, ivre de rage, veut se lever; mais un voile est devant ses yeux, le sang bourdonne dans ses oreilles, des frissons secouent ses membres, le froid l'envahit, une sueur glacée l'inonde.... Il tombe. La vision a disparu.

La Mort triomphante pose alors le pied sur la tête de sa victime et la fait rouler sous son talon. Enfin!... La voilà chez elle ou peu s'en faut. Quelques minutes encore, et son œuvre sera accomplie. Ses doigts crochus et aigus comme des hameçons se préparent à fouiller leur proie; ses yeux vides trouvent des lueurs à projeter; ses dents mates se choquent avec un bruit bizarre, impatientes de mordre cette chair qui palpite là sur le carreau. Elle s'agenouille pour savourer, au passage, le dernier souffle du moribond.

On frappe.

La Mort ne fait qu'un bond du corps à la porte. Ses os ont blanchi, ses yeux se sont éteints, ses jointures grincent. Elle écoute.

— Ouvrez, monsieur Étienne, ouvrez, crie, quoique bien essoufflée, la femme de ménage. J'ai là des lettres pour vous.

— Ouvrez, mon ami, dit une voix jeune et douce qui fait tressaillir la Mort. C'est moi, Louison, moi, votre Louisette, qui vous reviens.

Le spectre grince des dents; il ne sait s'il doit garder la porte ou hâter la fin de sa victime. Tantôt il appuie les os de ses épaules sur le panneau, tan-

tôt il s'élance sur le corps et le secoue avec rage. Des voix d'hommes se font entendre. La porte est attaquée, le bois craque et se fend, la serrure va sauter; dans quelques secondes elle cédera. Alors, ivre de fureur, la Mort se jette sur le martyr, enfonce dans sa chair ses ongles et ses dents, et quand la porte s'ouvre enfin, les assaillants reculent effrayés par ce spectacle hideux.

— Quand je vous le disais, moi, qu'il voulait faire des bêtises !... ce brave garçon, je ne me trompais pas, s'écrie Mme Martinot, triomphante.

La jeune fille est étendue près de son amant, plus morte que lui peut-être.

— Allons, mademoiselle, dit le concierge en la soulevant par les épaules, ça n'est ni raisonnable ni commode ce que vous faites là. Nous avons bien assez à faire avec M. Étienne, sans que vous veniez encore compliquer la situation.

La fenêtre est ouverte. Le vent ne se fait pas prier pour rentrer. En même temps que lui, arrive le médecin. A force de soins, au bout d'une demi-heure, le malade ouvre les yeux. Il voit sa Louise, sa Louison, et croyant encore à une vision :

— Ah ! mignonne, lui dit-il, que tu es bonne de ne m'avoir pas quitté !

La jeune fille se jette dans ses bras.

— Nous ne nous quitterons plus jamais. Je t'ai toujours aimé... je te conterai cela. Si tu savais tout le mal qu'ils m'ont fait ! Si je suis vivante ce n'est pas leur faute. Mais je n'ai pas voulu mourir, et me voilà.

— Alors, ce n'est pas un rêve ? C'est bien toi ?

— Tiens, dis-moi si les rêves embrassent comme cela. Et la jeune fille couvre son amant de caresses. Tu aurais pu me croire méchante, trompeuse... que sais-je!... si je n'étais pas revenue. Et puis, mourir sans toi, bêtement, toute seule, comme une enfant perdue, sans ton baiser sur mes lèvres, est-ce que cela se pouvait? Tu feras comme j'ai fait, et nous vivrons côte à côte, heureux et nous aimant de toute la force de nos douleurs passées. Figure-toi que lorsque je t'ai quitté...

— Mais laissez-le donc tranquille, dit la femme de ménage qui veut repousser l'enfant. C'est la place du médecin que vous prenez là.

— Laissez-les, ma bonne femme, répond en souriant le docteur. Je ne suis pas de la force de mademoiselle. Voyez comme le malade a pâli quand vous l'avez écartée. Le voilà qui renaît maintenant.

— J'ai bien cru, reprend Louise, que le jour où je t'ai quitté serait le dernier de ma vie. Je revenais de chez maman et descendais la rue de la Tombe-Issoire, — une vilaine rue, par parenthèse, — il était tard, il faisait noir. Je ne sais pas à quoi pensaient les réverbères et les étoiles, mais c'était à qui éclairerait le moins. Arrivée près de la rue de Gentilly, voilà que je me sens prise par les cheveux et qu'une voix, que je ne reconnus pas d'abord, me dit: — « Coquine, tu ne retourneras pas ce soir auprès de ton amant. » — Et voilà que les coups ont commencé à tomber sur moi comme un déluge. C'était mon frère qui me traitait ainsi. — « Tu crois que je vais te laisser nous déshonorer comme cela...? Je te f...

mon billet que tu te trompes. Quant à ton museau de catin, voilà ce que j'en fais. »

Me prenant alors la tête à deux mains, il me frotta la figure sur un mur fraîchement crépi, si bien que chaque frottement m'enlevait des languettes de chair. Puis les coups de pieds se mirent de la partie. Je crois même qu'il a pris à ce moment-là une clef pour m'achever, mais je n'en suis pas bien sûre, parce que le sang me coulait dans les yeux. Alors j'ai perdu connaissance.

Quand j'ai repris la vie, j'étais couchée par terre, sur un matelas de cuir, dans un poste de sergents de ville. Le commissaire était là. Un tas de gens me dévisageaient, si bien que la honte me montait au front.

Dans un coin, un monsieur prenait des notes pour un journal. On m'accabla de questions auxquelles je me gardai bien de répondre. On m'avait trouvée seule, couchée, en travers de la chaussée. Une voiture de maraîcher, qui se rendait à la halle, avait failli me passer sur le corps. Le cheval, une brave bête, avait eu peur et s'était jeté de côté.

Je ne dis pas, bien entendu, que c'était mon frère qui m'avait mise en cet état, on lui aurait fait un mauvais parti. Il me fallut entrer à l'hôpital. La fièvre me prit; le délire aussi... Enfin, j'ai été très, très-malade. Je disais, à ce qu'il paraît, un tas de choses qui n'avaient pas le sens commun, et comme j'avais nommé mes parents, on alla les chercher.

Mon frère vint souvent pendant que j'avais la tête perdue; mais quand ma raison revint, il se garda bien de m'approcher. J'ai souvent parlé de toi, tu

penses!... Dame, j'ai bavardé à bouche que veux-tu. Je disais combien tu serais inquiet, le chagrin que tu allais avoir. J'ajoutais que tant que tu n'aurais pas reçu notre feuille d'avril, tu te dirais que j'étais n'importe où, morte peut-être, mais que je n'avais certainement pas cessé de t'aimer. Alors les sans-cœur ont fouillé si bien qu'ils ont trouvé notre sinistre signal et ils te l'ont envoyé.

Ce n'est que bien plus tard que j'ai su ça. J'ai voulu t'écrire, je t'ai écrit. Ils ont intercepté toutes les lettres. Je ne comprenais rien à ton silence, mais je ne t'en voulais pas. Enfin la porte de l'hospice s'est ouverte. Je suis arrivée toujours courant, et j'ai trouvé Mme Martinot qui venait savoir ce que tu étais devenu, parce que tu lui avais fait peur ce matin. Je l'ai suivie... devancée, veux-je dire.

Nous avons enfoncé la porte, et je t'aime plus que jamais, et tu vas guérir parce que Dieu est bon et parce que je croirais que tu ne m'aimes plus si tu ne faisais pas cela pour moi.

Il paraît qu'Étienne aimait bien sa Louise, car il guérit rapidement. Et comme un bonheur ne se présente jamais seul, le même jour arriva cette lettre :

« Mon bon Étienne,

« J'arrive. On me remet tes lettres, et j'apprends avec bien du regret que tu as essayé plusieurs fois de me voir.

« J'ai un bon emploi pour toi dans ma maison. Je

vais m'appliquer à réhabiliter l'amitié dans ton esprit.

« Viens vite, j'ai besoin de te rendre heureux.

« Ton camarade,

« VALENTIN. »

Ma conclusion est, à peu de chose près, celle de tous les contes. Ils vécurent longtemps et n'eurent jamais d'enfants, ce qui ne leur fut pas autrement désagréable. Quant à la Mort, elle continue son vilain commerce. Dieu vous en préserve jusqu'à la fin de vos jours.



LES VAMPIRES.

Paris vient d'être épouvanté par un crime qui sera matière à légende. La ville corrompue, en apprenant de quelle orgie sanguinaire elle a été le théâtre, a eu un moment de stupeur. Elle s'est demandé si le ciel était vide, pour que de pareilles horreurs pussent se méditer, se combiner, s'accomplir sans que la foudre s'en mêlât; elle s'est demandé si la police était engourdie, si on la défendait suffisamment.

Alors seulement on a découvert, non loin des fossés d'enceinte, des contrées lugubres à peine indiquées sur la carte; un pays noir où les réverbères éparpillés ont des lueurs mortes qui n'éclairent pas; où les voies bâtardes n'ont pas d'état civil; où la police ne pénètre qu'avec précaution; un désert fatal dont quelques fabriques puantes, reléguées au loin, sont les dignes oasis. Dans ces parages effroyables, remplis de repaires, on hurle, on s'égorge, et ceux qui entendent ces cris secouent la tête, se regardent et se disent sans interrompre leurs travaux : « Encore des gens qui se cognent. » Le lendemain on trouve du sang sur les routes... La pluie l'efface, et puis c'est tout.

Paris indifférent, absorbé par ses plaisirs, avait

oublié ce dangereux voisinage. Il dormait, dansait, soupait, tripotait, politiquaillait dans ce funèbre cadre. Les hommes empanachaient leurs chapeaux, les femmes préparaient leurs toilettes d'automne, lorsque sept cris stridents, lugubres, rauques se sont fait entendre. Sept petits cadavres se sont dressés, suintant le sang, la poitrine trouée, le crâne défoncé, jetant par-dessus les fortifications à la ville engourdie leur cri d'alarme.

Et les mères ont serré leurs babys sur leur poitrine. On a rapproché les berceaux de l'alcôve. Le moindre retard de la part de ceux qu'on aime a fait trembler. Les cœurs ont battu plus vite, et pour un rien. Les rêves se sont peuplés de goules et de vampires; on a verrouillé les portes avec soin et tenu clos les volets. La première journée a été effroyable. On se comptait au départ, on se pointait au retour. Les journaux ont commencé la chasse aux nouvelles et reproduit la photographie des intestins trouvés sur le chemin. Celui qui a donné le portrait des assassins a mis les marchands sur les dents.

Mais, le premier moment de stupeur passé, on a voulu voir. On a eu honte de ces quelques heures de sensibilité. Les malins ont blagué le crime, et une fois le premier calembour lancé, on s'en est donné à cœur joie. Les amateurs ont soutenu qu'un homme qui assassine sept enfants pour hériter de 400 francs de rentes, cela se voit tous les jours. On a remué tous les cadavres du passé, on a dégusté, on a savouré le sang répandu. On s'est foulé à l'étalage de la Morgue avec plus d'empressement que n'en mettent les gourmets devant les vitrines de Potel ou de

Véfour. Paris avait sa pâture de la semaine : sept bons petits cadavres à se mettre sous la dent. Ah ! c'est que les jours où Paris n'est pas abominablement gai, il est effroyablement triste.

Il a fallu réagir contre les premières heures d'émoi, racheter à force de cynisme ces quelques moments donnés par surprise à l'attendrissement. Alors a commencé une course au clocher vers l'ignoble, dans laquelle tout le monde s'est distingué.

La maréchale princesse de Tilsitt arrive d'Espagne. La duchesse Candide de La Villette arrive d'Écosse. Elles sont ici incognito. Le marquis de Cléry seul a été prévenu de leur retour. Du reste, elles ne sont à Paris que pour quelques heures. Elles se rendent à Navarette, chez la baronne de Saint-Claude, où la première série d'invités doit se trouver rendue dans quelques jours. On n'est à Paris pour personne ; il est même de bon goût de ne pas saluer les amis que l'on rencontre.

La maréchale et la duchesse ont une grande idée en tête. Il ne s'agit pas d'arriver à Navarette pour y raconter les lieux communs qui ont traîné sur les tapis verts de Baden, Hombourg ou Spa ; de se faire l'écho fastidieux des plages normandes ; non ! Elles veulent inaugurer la saison d'automne par un coup d'éclat. Elles se sont dit que ce serait pour tous une bonne fortune, si elles arrivaient à Navarette avec des nouvelles fraîchement recueillies en plein cœur de drame ; que leurs récits prendraient une couleur plus réaliste, un tour plus piquant, si elles avaient le courage de poursuivre la vérité jusque dans le puits

creusé à coups de pioche par l'assassin, et au fond duquel la déesse court vêtue se cachait encore ; que ce serait une grande gloire pour elles, si elles parvenaient par hasard ou adresse à faire quelque découverte qui éclairât la justice indécise ; que dans tous les cas, leur considération mondaine ne pouvait que grandir à la suite d'une pareille expédition. Aussi ont-elles, le jour même de leur arrivée, sollicité « *la faveur* » d'être admises à rendre visite aux sept corps déposés à la Morgue dans une salle réservée. En attendant la réalisation de ce rêve charmant, ces dames se sont promis de bien employer leur temps, et comment l'employer mieux qu'à aller voir les sept fosses ? Pour donner à ce pèlerinage encore plus de *montant*, elles ont résolu de l'accomplir par une nuit noire. On a loué une voiture de place que Whattson conduira ; on a passé la journée, penchées sur un grand plan de la ville, afin de bien se rendre compte du chemin que l'on suivra. Avec une petite robe de soie noire, un bonnet de linge, un col bouillonné et le moins de bijoux possible, c'est bien le diable si l'on est reconnues. Et puis, reconnues par qui ? Est-ce qu'on connaît ces gens-là ?

Pendant toute la journée on a dressé des itinéraires, les journaux à la main.

— Voyez-vous, mignonne, ce que nous avons de mieux à faire, c'est de suivre la rue d'Alsace tout du long, tout du long, jusqu'au canal. Nous tournerons à droite, nous prendrons....

— Vous n'y êtes pas, chère petite. Il vaut cent fois mieux monter en chemin de fer, descendre à la première station, longer les fortifications, suivre enfin le

chemin par lequel on a conduit les victimes. Nous arriverons à la fosse à travers champs.

— Grand merci!... Je ne me soucie pas de m'en aller seule avec vous le long des fossés d'enceinte.

— Demandons à Cléry de nous accompagner.

— On voit bien que vous ne l'avez pas entendu déblatérer contre le genre d'expédition que nous allons entreprendre. Je ne l'ai jamais vu dans une semblable fureur.

— Adoptons votre itinéraire..., mais je regrette le mien.

— Une fois là, nous verrons.

— Et cette autorisation qui n'arrive pas!... Pourvu qu'on ne nous refuse pas l'entrée de la Morgue. On l'a bien accordée à Mme de X... Quel mal cela fait-il, après tout, que deux femmes aillent voir des petits enfants?

— D'ailleurs, n'est-ce pas un précepte religieux qu'il faut visiter les morts?

La maréchale écarte sans les lire toutes les lettres qu'on lui remet. Elle n'en ouvrira aucune avant la réponse désirée.

Dix heures sonnent enfin!... On a adroitement éloigné Cléry, *qui menaçait de s'éterniser!* Whattson est au perron, en petite tenue d'écurie, sur le siége du mylord de louage. Les lanternes numérotées ont l'air de loucher. La duchesse rit beaucoup en voyant l'attelage: deux carcans roux à l'air piteux, toujours prêts à ployer les genoux, les naseaux près du sol, appuyés flanc contre flanc, pour se reposer en attendant l'ouvrage. On part au petit pas..., une allure de corbillard en avance. La maréchale s'est

inondée de *New mown hay*; la duchesse a renouvelé chez Roberts le sel et le vinaigre de son flacon.

Vont-elles assez s'ammuser !?!?

La voiture monte la rue La Fayette. Les brasseries encombrées, étincelantes, animées, le va-et-vient de la foule, le passage incessant des camions et des lourds omnibus des gares du Nord et de l'Est, tout ce tapage, tout ce mouvement ravissent nos voyageuses. Elles ne troqueraient pas leur place contre une stalle en paradis. En passant devant la gare du Nord, six hommes en blouse blanche, se tenant par la main et chantant à tue-tête, se sont interrompus et arrêtés pour crier à Whattson :

— Hue, cocher !... route d'Allemagne !... Deux dames pour le dépotoir !... Versez ! boum !...

Elles n'ont pas compris et rient de tout leur cœur jusqu'à la Maison municipale de santé, dans le haut du faubourg Saint-Denis. Mais à partir de là, brusquement, sans transition aucune, la ville change d'aspect. Les rues pour être larges ne paraissent que plus sombres et plus abandonnées. Les maisons sont toutes closes. Quelques groupes de voyous amoureux glissent le long des murs. Les voitures deviennent rares et les réverbères semblent plus haut perchés et plus espacés. Les tons de la pierre sont sinistres. Il semble qu'une buée malpropre et visqueuse les recouvre. Quelles sont ces lueurs qui se balancent près du sol, feux follets des ruisseaux boueux ? Ce sont les lanternes des chiffonniers. Les noctuelles de l'ordure descendent lentement dans le cœur de Paris, là où la vie large fait l'égout fertile.

Arrivées rue *du Petit-Dépotoir*, les deux femmes

sont muettes et pressées l'une contre l'autre. Ce silence leur impose. On n'entend plus que le roulement monotone de la voiture.

— C'est lugubre, ce quartier, murmure la maréchale. Si nous rentrions? Voulez-vous, Antoinette? Nous en avons assez vu comme cela.

— Vous êtes folle. Continuons.

Le silence et l'obscurité augmentent. On monte au pas la *rue des Rosiers*. Devant les portes, de distance en distance, sous la clarté morne des réverbères, des femmes en camisole blanche, des hommes en blouse sont accroupis sur le trottoir. Ils suivent des yeux la voiture qui passe, avec des ricanements qui déconcertent nos deux amazones. Pas un seul magasin n'éclaire la voie. Quelques crèmeries borgnes dans lesquelles des hommes en guenilles s'abrutissent, quelques hôtels mal famés où logent à la nuit des épaves de galères, voilà tout ce qui égaye le chemin. De temps en temps un ivrogne s'arrête pour saluer la voiture au passage, et crie :

— Encore des cocottes pour la foire aux cadavres... toujours des cocottes. Si ça n'en fait pas baisser le cours..., eh bien, merci!

Et des deux côtés de la chaussée se perdent, dans l'obscurité, des impasses fétides dont les lanternes rouge-sang percent avec peine le brouillard gras.

— Il est impossible qu'on vive dans ces rues-là, hasarde à demi-voix la maréchale.

— On y meurt facilement en revanche! soupire la duchesse.

— Il me semble toujours que quelqu'un va grimper derrière la voiture et nous frapper dans le dos.

— Voilà un quart d'heure que cette même pensée ne me quitte pas, et je n'ose pas tourner la tête. Si nous rentrions... hein?... voulez-vous?

— Pour rien de ce monde, je ne repasserais dans les rues que nous venons de parcourir. Continuons.

— Continuons.

Rue d'Alsace on reprend courage. L'animation, le mouvement recommencent. Des tapissières vont et viennent comme au plus fort de l'Exposition universelle.

— Un lapin pour le champ du crime! là, messieurs.

Et les voitures de retour :

— En voiture, les voyageurs pour le Palais-Royal! En voiture! Prenez, prenez, prenez l'express à quatre sous.

Des confiseurs vendent des couronnes d'immortelles à l'intention des sept pauvres petits. Bien avant d'arriver au chemin de ceinture et au pont d'Alsace, les marchands de complainte et de portraits hideux assaillent les passants. Les cabarets ont mis des tables sur le trottoir pour répondre à l'empressement des visiteurs. Des voyous efflanqués courent après les voitures, essayant de placer des bouquets « cueillis sur le lieu du crime. » Whattson veut presser le pas de ses chevaux; il ne peut y parvenir. Le pont de Flandres est passé, les fortifications aussi.

A droite s'étend la plaine; la plaine couverte de groupes qui pérorent et discutent. Le rêve de chacun des soixante mille curieux éparpillés là est de déterrer un cadavre, ou, pour le moins, de trouver quelque brimborion sanglant. Qu'ils seraient heureux,

tous ces vampires, de pouvoir dire au retour à leur femme, à leurs amis :

— Eh bien ! vous ne savez pas ? J'en ai trouvé un.

— Un quoi ?

— Un cadavre, parbleu !

— Où ça ?

— Dans la plaine.

— Pas possible !

— Vrai comme vous êtes là.

— Etes-vous assez veinard !

De tous côtés on n'entend que ces mots : — Moi, j'aurais fait ceci !... — Moi, j'aurais fais cela !... — Je vais vous expliquer comment, suivant moi, cela se sera passé.... — C'est la faute du gouvernement..., etc., etc. — Des femmes se promènent, une lanterne vénitienne à la main, furetant, fouillant, retournant du pied les mottes de terre. Des chiens, pour faire plaisir à la foule qui les excite, grattent et font des trous aussitôt effacés.

Nos deux curieuses reprennent courage. Elles mettent pied à terre.

Que cette plaine est sombre ! C'est à peine si tout là-bas, à l'horizon, quelques habitations isolées ont une lueur au front. Quel mobile a pu être assez puissant pour attirer dans ce lieu sinistre les victimes ? Comment n'ont-elles pas vu de loin la mort qui venait au-devant d'elles ? C'est à n'y rien comprendre, et personne n'y comprend rien.

Un champ de foire s'ébauche. Des familles, qui ont apporté des provisions pour dîner sur l'herbe, partent à regret pour coucher les petits.

— C'est agaçant, ces mômes, dit le père. On n'est

jamais libre, grâce à eux. On s'amuse une fois par hasard, et puis, crac!... il faut filer au plus beau moment.

La sonnette du marchand de coco égaye la fête; des marchands de cannes plombées l'attristent. On vend des poires à deux sous le tas et des portraits à un sou la feuille. Deux gamins accostent la maréchale et la duchesse.

— Vous faut-il des cheveux des morts, ma petite dame? Un franc la mèche... garantis.

— L'écoutez pas, c'est des faux cheveux. C'est moi que j'ai votre affaire. Des vrais, pour dix sous.

— Qué malheur! Des cheveux blonds!... T'as donc pas lu le *Gaulois!*

— Vas donc, feignant! T'as donc pas lu le *Petit Moniteur!*

— Je les ai coupés moi-même.

— Toi?.... T'aurais eu trop peur.

— Peur, moi?... J'te vas crever, à preuve...

Ces dames s'éloignent. On leur propose des plumes de paon, des pommes de terre frites, des bouquets d'immortelles, des saucisses plates, des journaux, que sais-je! On veut leur louer des chiens terriers à un franc l'heure. On leur propose, pour cinquante centimes, des pioches bien légères, bien en main, « pareilles à celles qui ont servi. »

Un gamin s'approche respectueusement de la maréchale, la casquette à la main :

— S'il vous faut un guide, mes petites dames, je demande la préférence. Nous sommes trois frères sans ouvrage, avec une mère sur les bras. On gagne ce qu'on peut. Je vous ferai voir les sept trous, la

place où on a trouvé la pioche. J'ai un ami qui a un morceau d'une des chemises qu'on aurait pour pas cher. Je vous conduirai par le chemin qu'on a fait prendre aux petits. Je sais une mare de sang qui n'a pas été piétinée et que j'ai réservée pour moi et mes pratiques. C'est tout près d'ici et je ne vous prendrai pas cher.

Les deux femmes acceptent.

— Comme cela, ce sera plus tôt fini, dit la maréchale.

On se met en route. Le gamin allume une lanterne au verre bleu et rouge, qui se distingue aisément à une grande distance. Elle pend au bout d'un fil de fer, comme celles des chiffonniers. Au lieu de se diriger du côté où se concentre la foule, le groupe gagne les bords du canal. A peine, de loin en loin, rencontre-t-on encore quelques rôdeurs de mauvaise mine. La nuit est affreusement noire.

— Où nous conduisez-vous par là? dit la maréchale d'une voix mal affermie.

— Voir la tache.

— Cela nous éloigne trop et nous ferait rentrer trop tard. Nous voulons revenir sur nos pas.

— Des manières? Pourquoi?

La maréchale veut rebrousser chemin, son guide lui met la main sur l'épaule.

— C'est pas gentil de fausser comme ça la compagnie à Polyte.

La maréchale n'a plus une goutte de sang dans les veines.

— Votre amie est bien plus polie, aussi je l'aime mieux. Comment qu'elle s'appelle?

La maréchale et la duchesse ne peuvent pas articuler un mot.

— Vas-tu répondre ou je tape, bégueule ! Est-ce qu'on vous demande vos noms de famille, mijaurées de dix sous ? C'est vos noms d'amour qu'on recherche.

— Laissez-nous, ou nous crions.

— Tu te fais plus méchante que tu n'es. A dix pas d'ici j'ai des amis, tous plus rigolos et rupins les uns que les autres. Si tu ne trouves pas ton affaire dans le tas, tu seras bien dégoûtée. Montre-moi donc ce que tu as là, au bras gauche ?

— Je n'ai rien, je vous dis de me laisser.

— Nous ne sommes pas ce que vous croyez, ajoute la duchesse, et si vous nous faites du mal, vous vous en repentirez.

— Qui parle de faire du mal à des petites créatures du bon Dieu comme ça ?... Montre donc ce que tu as au bras.

— Voulez-vous me laisser ?

— Tu t'en ferais mourir !... Te laisser !... Pour une fois que je tiens des femmes à la vanille, moi, je les lâcherais ?... Ah ! bien, tu ne me connais pas... Mais tu vas me connaître !

Les deux femmes fuient à toutes jambes en criant. Leur faux guide les poursuit après avoir agité plusieurs fois sa lanterne d'une façon particulière. La chasse commence dans les terres labourées. La duchesse a retroussé sa robe, la maréchale en a fait autant. La peur leur donne des ailes. Mais voilà qu'elles entendent deux personnes qui les traquent. Quelques instants après, un troisième bandit s'est

joint au premier, puis un quatrième. Elles vont tomber aux trois quarts mortes, quand une escouade de police vient se mêler de la partie. Il n'était que temps.

Alors, dans l'ombre, les deux malheureuses entendirent le bruit d'une lutte, des injures échangées, des coups sourds, des cris, des chutes effrayantes. Puis peu à peu le calme se rétablit. Deux hommes sont couchés, en travers des sillons effondrés, les poings, les pieds liés. Quatre agents les tiennent en respect. L'un d'eux s'approche de la maréchale et de la duchesse. Il dirige sur leurs visages une lanterne qu'il avait tenue cachée jusque-là.

— Ah çà, c'est donc une rage qu'ont toutes les coquines de se donner rendez-vous ici ?

En entendant cette apostrophe les malheureuses se croient perdues de nouveau.

— Mais nous ne sommes pas des coquines, monsieur, je vous jure que...

— Est-ce que c'est ici la place des honnêtes femmes, par hasard ?

— Quand vous saurez qui nous sommes...

— Eh bien, dites-le qui vous êtes ?

— C'est des coquines, mon sergent, s'écrie Polyte du fond de son sillon. La brune s'appelle Thérèse la Merluche, la blonde Marie Poire-Tapée. Si vous saviez ce qu'elles nous ont dit pour nous attirer ici !

— Par exemple !

— Toutes les promesses qu'elles nous ont faites !... ajoute le second larron.

— Je vous jure, monsieur, que cet homme, là-bas, nous a menacées, qu'il...

— C'est bon, en voilà assez. Tout s'expliquera chez le commissaire. En route, mauvaise troupe!

. . . .

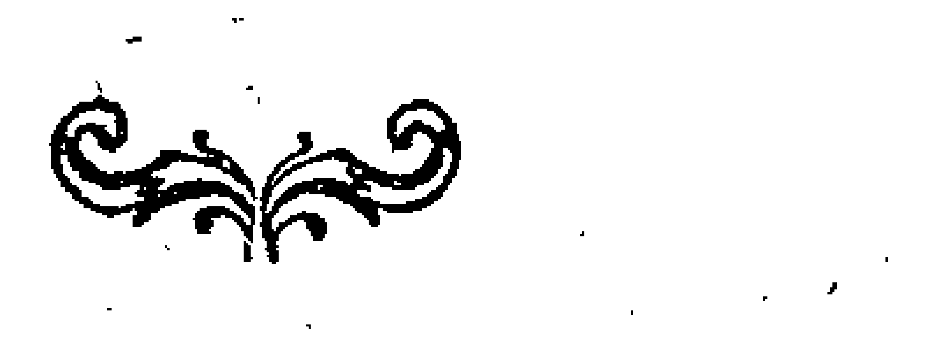
. . . .

. . . .

Et le soir même, au cercle, Cléry disait au maréchal :

— Enfin! la police tient le mot de l'énigme. On vient d'arrêter deux drôlesses dont les révélations vont tout éclaircir.

Pauvre Cléry! pauvre maréchal! ils étaient loin de s'attendre à avoir à réclamer les deux *drôlesses* le lendemain matin.



SYMPHONIE RÉALISTE.

LA SÉCHEUSE.

UN TYPE QUI SE PERD.

LA LANCEUSE.

LES COUPEURS DE TÊTES.

LA SÉCHEUSE.

I.

Le baron Nephtali se promène de long en large, puis de large en long dans sa chambre à coucher : une chambre tendue de damas de soie gros bleu, parce qu'il est roux; ornée de boiseries d'or à filets blancs, parce qu'il est riche; encombrée, parce qu'il est ladre, de meubles dépareillés que rien ne relie entre eux, ni leur âge, ni leur style, mais qu'il s'est procurés avantageusement après décès ou faillites.

LE BARON NEPHTALI a cinquante ans, du ventre et des illusions. Sur son crâne aride, ne germe plus qu'un je ne sais quoi heureusement fort rare, assez semblable au duvet grotesque des oisillons. Il vient de

déchirer la bande d'un journal dont la date l'a frappé. — Premier mai !... C'est aujourd'hui le 1er mai! Comme le temps passe! Il est impossible que les heures aient autant de minutes qu'elles en avaient autrefois. Mais alors, si c'est aujourd'hui le 1er mai, il y a deux mois que ma maison du boulevard Pereire est terminée. Comment se fait-il que je n'aie encore vu poindre aucun locataire? Que leur faut-il donc à ces animaux-là ? Ma porte a un faux air d'Arc de Triomphe qui donne envie de passer dessous. De charmantes créatures vêtues de leurs seuls charmes soutiennent mes balcons. Jusqu'au quatrième étage, mes plafonds sont chamarrés d'or, et mes mansardes sont tendues de papiers veloutés... Que veulent-ils de plus ?

L'HUISSIER. — Baptiste demande s'il peut parler à monsieur le baron.

LE BARON. — Ah çà! dans quelle maison avez-vous donc servi? Depuis quand appelez-vous par leur nom de baptême les gens qui viennent me voir ?

L'HUISSIER. — Monsieur le baron n'a sans doute pas compris que je lui annonçais son concierge du nº 315.

LE BARON. — Si, monsieur, si; j'avais fait cet effort d'imagination de vous comprendre. Apprenez, toutefois, que Baptiste, qui n'est que Baptiste, et ne sera jamais que Baptiste pour moi, est pour vous « monsieur Baptiste, » lorsque vous me l'annoncez. Faites entrer.

II.

LE BARON NEPHTALI. — Eh bien, quelle nouvelle m'apportez-vous ?

BAPTISTE. — Ma femme est encore malade, monsieur le baron.

LE BARON. — Ce n'est pas pour me dire cela que vous me dérangez, je pense ?

BAPTISTE. — Pour cela et pour autre chose. La pauvre Jacquotte tousse que c'est à fendre les murs.

LE BARON. — Fendre les murs!... Comme vous y allez ! J'aime à croire que vous avez employé une métaphore ?

BAPTISTE. — Non pas, monsieur le baron.

LE BARON. — Comment!... « Non pas, monsieur le baron ? »

BAPTISTE. — J'ai employé du sirop de Flon dans de la violette.

LE BARON. — Soignez votre famille comme bon vous semble. Pourvu que cela ne sente pas mauvais et ne salisse pas la maison, cela m'est indifférent. Est-on venu voir les appartements ?

BAPTISTE. — Les prix font fuir tout le monde... Et puis, c'est si humide !

LE BARON. — Quels diables de prix faites-vous donc ?

BAPTISTE. — Ceux que monsieur le baron m'a indiqués : 25,000 francs le premier, 18,000 francs le second, 15,000 francs le troisième et 12,000 francs le quatrième.

LE BARON. — Eh bien? Ces chiffres-là font peur?

Pense-t-on que j'aie mis un million en pierres de taille pour qu'il ne me rapporte qu'une cinquantaine de mille francs ?

BAPTISTE. — La petite dame est revenue pour le quatrième. Elle a dit qu'elle parlerait à monsieur.

LE BARON. — C'est bien. Vous n'avez pas autre chose à me dire ?

BAPTISTE. — Est-ce que monsieur le baron ne pourrait pas nous donner le bois ? La cheminée en dévore,.. c'est comme un enfer. Sitôt que cela s'éteint, on grelotte.

LE BARON. — Je vous conseille de vous plaindre, vous avez une loge princière.

BAPTISTE. — En attendant que l'été ait passé dessus, un chien y crèverait.

LE BARON. — N'ayez pas de chien.

BAPTISTE. — Monsieur le baron...

LE BARON. — En voilà assez sur ce sujet pénible. Je donnerai l'exemple. J'habiterai le premier. Peut-être que, voyant des rideaux aux fenêtres, de la lumière le soir, cela décidera les offres. En attendant, faites placer des rideaux de vitrage à toutes les croisées de la façade. Cela aura l'air moins nu.

III.

L'HUISSIER. — M. le docteur Lékyste demande à être reçu par monsieur le baron.

LE BARON. — Qu'il entre.

(Baptiste et l'huissier sortent.)

LE BARON. — Bonjour, docteur, bonjour. Je suis bien aise de vous voir.

LE DOCTEUR. — Vous êtes malade ?

LE BARON. — Je n'en sais rien. C'est possible. Ce n'est pas ma santé qui me préoccupe pour le quart d'heure. Je vais déménager.

LE DOCTEUR. — Ah bah ! Vous quittez votre hôtel ?

LE BARON. — Ma maison du boulevard Pereire ne se loue pas. J'ai pensé que si j'habitais le premier...

LE DOCTEUR. — Avez-vous quelque parent à obliger ?

LE BARON. — Non, docteur. Je ne tiens à obliger personne.

LE DOCTEUR. — Alors restez ici. J'ai visité hier votre maison.

LE BARON. — Ah !... Eh bien ?

LE DOCTEUR. — Je ne vous donne pas six mois à vivre si vous vous y installez.

LE BARON. — Que me contez-vous là ?

LE DOCTEUR. — L'humidité vous pénètre dès que vous mettez le pied sous la porte cochère. Je vous jure qu'il faut du courage pour aller plus loin. Les papiers se détachent, les murs s'étoilent, les peintures s'écaillent, les plâtres suintent...

LE BARON. — Assez !

LE DOCTEUR. — Les bois jouent, les fers se rouillent...

LE BARON. — Assez ! assez !

LE DOCTEUR. — Les champignons germent dans tous les angles, et vos déesses ont de la mousse dans toutes les jointures.

LE BARON. — Qui vous demande tout cela !

LE DOCTEUR. — Avant d'habiter cet aquarium, dans lequel un crapaud prendrait des rhumatismes, allez,

comme je l'ai fait, rendre visite à la femme de votre concierge. Vous l'entendrez tousser, vous verrez quelle mine elle a. Cela vous donnera à réfléchir.

LE BARON. — Si elle a aussi mauvaise mine que vous le dites, je ne serai pas long à la mettre dehors. C'est une dangereuse enseigne qu'un visage de pulmonaire.

LE DOCTEUR. — En la faisant sortir de chez vous, vous ne pouvez que lui rendre service.

LE BARON. — Ça n'est pas gai, ce que vous me dites là.

LE DOCTEUR. — Non, car vos concierges ont l'air d'être d'excellentes gens.

LE BARON. — Je me soucie bien d'eux ! C'est ma maison qui m'inquiète. Ah çà ! mais,... qu'a donc fait mon architecte ?

LE DOCTEUR. — Il a suivi vos ordres de point en point.

LE BARON. — Comment cela ?

LE DOCTEUR. — Je vous ai toujours entendu dire que vous vouliez du luxe, mais de l'économie. « — En architecture, lui avez-vous dit, tout s'arrange avec de petits filets d'or. » La saison était mauvaise, vous n'avez pas voulu attendre. On vous a parlé de couvrir d'une bâche goudronnée les travaux, vous avez crié qu'on voulait vous ruiner, que c'est gâter les ouvriers que de les faire travailler à couvert, que c'est ainsi qu'on prépare les révolutions sociales, que...

L'HUISSIER. — Il y a en bas une dame qui désire parler à monsieur le baron. Elle dit que c'est pour un appartement.

LE DOCTEUR. — C'est sacré ! Je vous laisse.

LE BARON. — Faites monter.

LE DOCTEUR. — Si vous tenez à voir l'hiver prochain, croyez-moi, n'allez pas habiter votre premier étage. En ce moment, votre maison est une antichambre de cimetière. A bientôt.

LE BARON. — Vous m'avez mis du noir dans l'âme.

(Le docteur sort.)

IV.

L'huissier fait entrer une jeune femme plus excentrique qu'élégante. Ses cheveux jaune d'œuf, pailletés d'or, sont tordus et maintenus sur le sommet de la tête par un peigne de corail. Son toquet de velours noir lui glisse sur les yeux. Sa robe de drap lie-de-bourgogne est relevée par des chaînettes d'acier qui tombent de sa ceinture. Sa jupe de dessous est... Mais je m'aperçois que je vous parle trop de la toilette et pas assez de la femme.

Mme Ursule de Psore, — c'est sous ce nom qu'on l'a annoncée, — a dû être belle. Si elle ne l'est plus autant, ce n'est pas à son âge qu'il faut s'en prendre, mais à sa maigreur. Les yeux sont devenus trop grands, et le ton bistre qui les encadre fait peine à voir. Ses pommettes saillantes, ses dents mates, n'expliquent que trop la toux qui la fatigue.

— Monsieur le baron de Nephtali ?

— C'est moi.

— Monsieur est le propriétaire du n° 315, boulevard Pereire ?

— Oui, madame.

— Je viens vous parler de l'appartement du quatrième.

— Un magnifique appartement.... Belle vue,... du jour à revendre, un escalier princier et de l'eau partout.

— Même sur les murs.

— Vous avez dit?

— L'appartement est très-humide, très-frais.

— Vous voulez dire: fraîchement décoré.

— Du reste, c'est à cause de cela que j'offre de l'habiter.

— Ah! bah!

— Oui, monsieur. Je pense qu'en raison des dangers qu'il y a à courir, vous faites quelques concessions aux locataires?

— Un demi-terme, tout au plus.

— Vous n'y pensez pas.

— (Avec un sourire.) Je ne puis cependant pas leur faire une concession à perpétuité?

— Vous avez la plaisanterie lugubre.

— En affaires seulement.

— A la bonne heure!

— Si vous avez de pareilles craintes, qui vous décide à louer chez moi?

— Je vais vous le dire. Vous ne m'avez pas prise pour une sainte, n'est-ce pas?

— Pas précisément; et comme je ne dispose d'aucun logement sur le calendrier...

— Monsieur le baron, chacun a sa petite probité, et je veux jouer avec vous cartes sur table.

— A vous dire le vrai, mademoiselle, ces petits détails me sont complétement indifférents, et mon appartement est de 12,000 fr.

— Attendez donc, nous allons y arriver à votre appartement. Pour exercer notre industrie...

— Vous exercez une industrie?... une industrie ou un état?

— (Avec finesse et modestie.) Une industrie...

— A la bonne heure!

— Pour exercer cette industrie, il me faut un appartement somptueux, des dehors luxueux, sans lesquels aucune mouche ne tomberait dans mon vinaigre.

— Très-bien!... Parfait! Vous avez choisi ma maison pour y tendre votre toile?

— Vous l'avez dit. La forme n'est pas galante, mais je l'accepte.

— Je le regrette pour vous, mais cela ne saurait me convenir.

— C'est donc la première fois que vous faites construire?

— Pourquoi me demandez-vous cela?

— Parce que, si vous n'en étiez pas à votre premier monument, vous sauriez que vous n'avez pas d'autre ressource que de vous adresser à nous.

— Nous?... Voilà plusieurs fois que vous parlez au pluriel. A quelle précieuse corporation appartenez-vous donc?

— Nous sommes à Paris deux cents *Sécheuses* en renom. Les entrepreneurs de bâtisse nous connaissent bien, allez! Moi qui vous parle, depuis dix ans, j'ai toujours habité des maisons humides. Je viens de sécher un appartement boulevard Malesherbes. Vous pouvez demander des renseignements. J'ai un parent qui est marchand de bois et qui paye en fournitures les petits services que je lui rends. Aussi, c'est un feu

d'enfer partout chez moi. Ces Messieurs du bâtiment sont bien heureux de m'avoir.

— Et qu'est-ce que vous mettez de temps à sécher un appartement?

— Cela dépend de l'étage, de l'exposition, de la saison, de bien des choses.

— Enfin, si vous entrepreniez mon quatrième, combien cela vous prendrait-il de temps à assainir?

— C'est une triste maison que la vôtre; il y a beaucoup à faire. Il faudrait m'avantager un tantinet.

— Si je vous donnais mon appartement pour huit mille francs, hein?

— Vous plaisantez. Il y a trois mille francs de bois à manger dedans.

— Vous ne croyez pas que je vais vous le donner pour rien.

— Je vous demande bien pardon; c'est précisément là ce que j'attends de vous.

— Eh bien! vous risquez d'attendre longtemps.

— Votre appartement demeurera vide.

— J'aime autant ça.

— Il se détériorera.

— Nous verrons bien.

— Je vous parie qu'une autre spécialiste vous demandera quelque chose pour l'habiter.

— Il ne manquerait plus que cela.

— Mme de Bellefosse, qui sèche les rez-de-chaussée dans le quartier du Prince-Eugène, ne traite pas à moins de 2,400 francs et elle brûle du charbon; tandis que moi je brûle du bois. Demandez à toutes

celles de la partie; si elles ont de la conscience, elles reconnaîtront que le bois sèche plus vite, plus à fond, et ne noircit pas.

— Ah! vous brûlez du bois?

— Mme Maxime, qui fait le quartier du faubourg Saint-Germain, reçoit en ce moment 3,000 fr.. et je veux bien crever devant vous, si je ne suis pas cent fois plus propre. Il n'y a personne comme moi pour entretenir le cuivre, polir le fer, donner du jeu aux serrures, aux charnières, dégonfler les bois. C'est une vocation cela; on l'a ou on ne l'a pas. Et puis, vous savez, tous ces petits soins-là m'amusent. Je vous remettrai votre appartement propre comme un Louvre, sec comme un Sahara, plus en état que vous ne me l'aurez donné.

— Et c'est le quatrième que vous voudriez?

— Je ne tiens pas au quatrième. Si vous avez un troisième ou un second...

— Je vais vous dire. J'aurais l'intention d'habiter le premier d'ici à quelque temps, et j'aimerais mieux vous le voir sécher qu'un autre.

— Est-il grand, votre premier?

— S'il est grand!... C'est un palais. Cinq chambres à coucher, deux salons, fumoir, salle de billard, salle de bains, et cætera, et cætera. Je l'ai fait faire pour moi, c'est tout dire.

— Qu'est-ce que vous voulez que je fasse de tout cela?

— Que vous le séchiez, parbleu!

— Pour rien?

— Faut-il pas vous payer?

— Assurément. Quand j'aurai extrait de mon cou-

sin tout le bois qu'on en peut tirer, je ne pourrai pas encore sécher tout ca.

— C'est le seul appartement dont je disposerais à de pareilles conditions, parce que, le gardant pour moi, je ne veux pas faire de bail.

— Des gens qui n'ont pas l'habitude du séchage crèveront comme des mouches dans votre maison.

— Les malades font plus de feu que d'autres... Ça m'est égal.

— Et puis songez que voilà le printemps. Il faudra chauffer pendant l'été, et tout le monde ne peut pas supporter ça. Tenez, vous me faites l'effet d'être un brave homme. Je vous sécherai pour 3,600 francs et un an de jouissance.

— Eh bien, merci !

— C'est à prendre ou à laisser.

— Un appartement de 25,000 francs, avec écurie et remise.

— Je n'entends pas sécher l'écurie, au moins.

— Cependant...

— Je ne joindrais pas les deux bouts. Une autre sécheuse ne demanderait pas moins de 6,000 francs.

— Vous plaisantez.

— Je l'ai vu votre premier ; je me le rappelle, maintenant. Il y a dix feux sans compter la cuisine. Moi qui suis consciencieuse, je brûlerai 2 fr. 50 par cheminée et par jour... Non, mais, cela n'a l'air de rien, et puis quand on regarde cela de près, c'est formidable.

— Je vous assure que vous exagérez.

— Je vous demande pardon ; je sais ce que je dis. Faites vous-même le compte, si vous voulez. Dix

cheminées à 2 fr. 50, c'est 25 francs par jour. Nous disons trois fois vingt-cinq, soixante-quinze, j'ajoute un zéro; c'est 750 francs par mois, soit 9,000 fr. par an. Vous voyez que ce n'est pas une bagatelle.

— Cela fait tant que cela?

— Pardieu! si vous voulez que je vous bouzille la besogne, que je séchaille vos plâtres; moi, je le veux bien.

— Oh! non, par exemple.

— Et puis, je ne fais pas comme Mme Dutertre, du quartier Pigalle, qui brûle du bois de démolitions et qui apporte de la vermine dans les maisons.

— Oh! mais... je ne laisserais pas entrer de ce bois-là chez moi.

— Je brûle du cœur de hêtre et de charme, vous jugez!

— A la bonne heure!

— C'est-à-dire que, pour prendre votre appartement et le traiter comme il doit l'être, comme j'ai l'habitude de le faire, il me faudra adjoindre à mon cousin deux protecteurs de la même partie. Ça ne se trouve pas sous les quatre fers d'un chien, des négociants coulants en affaires; dans les bois surtout! Allons! vous ferez bien 4,000 francs. C'est une bagatelle pour vous, et je vous sécherai en ami.

— Oh! non, je ne puis pas.

— Je vous jure sur l'honneur...

— Vous dites?

— Vous aimez peut-être mieux que je jure sur autre chose?

— Cela m'est tout à fait indifférent. Vous m'avez un peu surpris, mais continuez.

— Je vous promets que si ce n'était pas pour vous, je n'entreprendrais pas la chose.

— Dites-moi donc ?

— Quoi ?

— Si je vous donnais ce que vous me demandez...

— Après ?

— Si je concourais au chauffage, enfin... est-ce que ?...

— Farceur ! je vous vois venir.

— Cela me paraît juste, après tout.

— Ah ! vous n'attachez pas vos chiens avec des saucisses, vous ! Cela se voit. Vous tirez parti de tout.

— Dame ! quand on a de la famille, il n'y a pas de petites économies.

— Voyons, vous mettrez bien le coupé sous la remise ?

— Quel coupé ?

— Oh ! celui que vous voudrez, pourvu qu'il ait bon air.

— Un coupé ?... Pour vous ?

— Pour qui donc, s'il vous plaît ?

— Avec un cheval, peut-être ?

— Non, je connais un marchand de chevaux que j'ai séché, il y a deux ans, et qui me viendra en aide.

— C'est bien heureux !

— Pour lui ?

— Pour tout le monde.

— Mais pas d'exigences, par exemple !

— Soyez donc tranquille.

— Et quand entrerai-je en jouissance ?

— Le plus tôt possible.

— Nous signerons demain.

— A qui ai-je l'honneur de parler?

— Ursule, comtesse de Psore, sécheuse.

— De Psore?... Mais c'est un nom connu, cela. Monsieur votre père n'était-il pas dans la marine ?

— Je crois bien me rappeler, en effet, que j'en ai eu un dans la marine ?

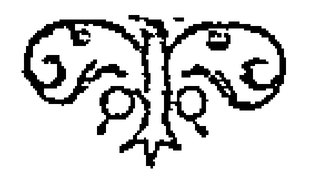
— A demain, madame la Comtesse.

— A demain, monsieur le Baron.

LE BARON, seul. — Je supprime Mélanie, qui me coûte les yeux de la tête ; je sèche mes murs ; j'attrape le terme d'avril, qui est le meilleur. Bonne affaire !

LA COMTESSE URSULE DE PSORE, descendant l'escalier. — Je m'installe boulevard Pereire, au premier, ça me pose ; je garnis deux pièces, le propriétaire fournit le reste du mobilier ; une fois là je n'en bouge plus... Bonne affaire !

Et tout le monde est content.



UN TYPE QUI SE PERD.

Je viens de voir passer boulevard Malesherbes un élégant petit panier qui soulevait un nuage de poussière.

Dans ce panier, dans ce nuage, j'ai entrevu un être étrange qui demanderait à être expertisé avec soin pour qu'il fût possible de lui assigner un sexe. Mieux réussi qu'un homme, moins charmant qu'une femme, cet androgyne est généralement connu sous le nom de « *La Parisienne.* »

Il y en a beaucoup de variétés et ce n'est pas sans risques qu'on peut les étudier à fond.

Il y a *la Parisienne de Paris,* c'est l'espèce la plus rare, et la *Parisienne qui n'est pas d'ici.* L'Amérique nous envoie beaucoup de Parisiennes. L'Autriche et la Russie nous en ont fourni les types les plus accentués.

La Parisienne est anthropophage, argentivore, omnivore. Grâce au docteur Evens, ses petites dents croquent les diamants aussi bien que les pommes. Dieu sait si son verger céleste est ravagé par ce rongeur !

Ce petit être décolleté jusqu'aux hanches (exclusivement), au torse mamelonné, à la taille souple, aux pieds mignons, aux mains microscopiques, ce chéru-

bin endiablé, aux longs cheveux tirebouchonnés, aux yeux fauves, ne peut pas être mâle;

Cependant,

Cette créature gantée de peau de chien, bottée ni plus ni moins que le chat de Perrault, qui vient de passer sous mes fenêtres, conduisant de main de maître l'alezan attelé à son panier; ce démon divin qui fume sa cigarette en attendant mieux; qui porte le paletot, la canne, le chapeau d'homme; qui chasse, croquette, canote et trotte seule d'un bout à l'autre de l'univers, n'est pourtant pas une femme.

Qu'est-ce donc?

C'est la Parisienne, ni homme, ni femme, ni auvergnat; la compagne dégénérée de notre dégénération, qui méprise l'homme et en fait néanmoins une abondante consommation; qui nous détrousse de toutes les façons, faisant main basse sur tous nos priviléges, absorbant notre vie à son profit, ne voyant en nous qu'un outil propre à satisfaire ses caprices, un mulet semblable à l'âne du conte, qu'on étrille à tour de bras pour lui faire suer de l'or. C'est la Parisienne, épouse de raccroc, mère d'occasion, pour laquelle un baby est un prétexte à chiffons, qui fait assez bien sur la banquette de devant, dans une calèche, entre un bouquet et quelque avorton chassieux de la race canine. C'est la Parisienne qui, en manière de passe-temps, a accepté la lutte avec les drôlesses; qui se noie et nous noie avec elle dans le velours, la soie, la gaze et la tarlatane; qui envie tel ou tel bijou que portent Mlles Casse-noisette ou Peau de Pêche, ou le huit-ressorts de la Ganymède. C'est la Parisienne plus dissolvante que l'*Alchaest* de Paracelse, plus

lymphatique qu'une marmotte et plus dépravée qu'une Faustine; plus énergique que Brutus s'il s'agit de futilités, plus faible que son maigre cerveau s'il s'agit de choses graves, plus charmante qu'Armide et plus fausse que ses cheveux.

Heureusement, il y a encore des *Françaises* qui, nées ou non à Paris, n'ont rien de la Parisienne; des Françaises bonnes, respectables, charmantes, modestes, qu'on est fier d'avoir pour mère, pour sœur ou pour épouse; des Françaises élégantes sans extravagance, adorables sans le faire exprès, fines sans coquinerie, aimantes sans dévergondage, épouses respectées qui honorent la maison, mères sacrées, dévouées sans réserve aux chers petiots qu'elles ont mis au monde, filles respectueuses, modèles adorables, chastes rêveuses, qu'on aime avec vénération... Il n'y en a pas trop, mais enfin il y en a.

La femme rêve l'émancipation. De Washington à Asnières, de Seringapatam à Reykiavik, la révolte gronde.

On conférencie, on pérore. C'est par l'intempérance de langage que cette révolution devait, en effet, commencer.

Là, c'est une jeune fille qui se fait recevoir docteur en médecine et qui aspire aux douces joies de la chirurgie; — ici, c'est une donzelle qui fait son droit et rêve de défendre l'adultère et l'orphelin. Il y en a qui se faufilent dans l'armée, d'autres qui essayent des costumes à culottes et se font huer dans les rues par les gamins. Il y en a même qui se préparent aux luttes parlementaires et aspirent à nous représenter. (La singulière ambition!)

Oh!... les sottes créatures!

Êtes-vous donc lasses d'être nos maîtres et nos maîtresses? Examinez donc, malheureuses, ce qui se passe dans tous les gouvernements, puisque vous y voulez mettre votre petit nez rose. Ne voyez-vous pas que l'idéal est de

Régner sans gouverner.

C'est la part que nous vous avions faite, et voilà que vous voulez

Gouverner sans régner.

Chères folles, où avez-vous donc la tête?

Nous sommes vos valets, nous vous cédons partout le pas, nous subissons vos caprices, vous jouissez de toutes les impunités; vos lâchetés nous font sourire, vos colères excitent notre pitié. Vous nous faites passer par des trous d'aiguille, danser sur des lames de rasoir, valser sur des pointes d'épée. Vous vous badigeonnez, on vous aime; vous vous coiffez de faux cheveux et de crêpés de crin, on vous aime encore; vous portez des ajustements fantaisistes à dérider le plus flegmatique des gorilles, on vous aime toujours. Tout en vous est faux, du chignon aux hanches, sans oublier ce que vous savez; rien n'y fait, on vous aime, on vous aime. Tout ce que vous dites excite l'extase; on trouve chacun de vos mouvements divins. Vous nous ruinez, nous vous aimons; vous nous trompez, nous vous adorons. Si *amour* et *sans retour* riment, c'est pour vous donner la sérénade; si nous avons volé au ciel son azur, c'est

pour vous offrir des robes couleur de paradis; si nous cherchons au fond des mers la perle et le corail, c'est pour les comparer à vos dents, à vos lèvres. Si nous creusons la terre et y mourons écrasés ou asphyxiés, c'est pour vous rapporter des pierreries. Si nous faisons tant de sottises, si nous commettons tant de crimes, les trois quarts du temps, c'est pour vous être agréables. Si nous disons tant de niaiseries, c'est pour vous faire sourire... Et cela ne vous suffit pas !

Que vous faut-il donc?

Est-ce le service obligatoire, la vie de caserne et l'estaminet abrutissant? La langue vous démange-t-elle et aspirez-vous aux joies du barreau? Les conférences ne vous suffisent sans doute plus et vous voulez tremper vos lèvres dans le verre d'eau sucrée de la tribune parlementaire. Prenez garde! vous y trouverez plus de chicotin que de sucre.

Il fut un temps où l'on se faisait tuer pour vous, un temps où l'homme courait le monde, armé de pied en cap, en quête de périlleux services à vous rendre; un temps où l'on vous eût prises pour les divinités païennes exilées de l'Olympe, et non moins adorées de près qu'elles ne l'avaient été de loin; un temps où vous étiez la cause apparente ou cachée de toutes les grandes et belles choses, l'âme du poëte et de l'artiste, l'éternelle Égérie de tous les Numa; un temps où vous vous appeliez Laure, et où Pétrarque vous chantait; Béatrix, et où Dante vous immortalisait; Orsina Cavaletti de Ferrare, et où vous faisiez assaut d'esprit et de beau langage avec Torquato Tasso.

Qu'on vous appelât Hélène, Cléopâtre, sainte Ma-

deleine, Françoise de Rimini, Jeanne Hachette, Marguerite de Navarre, Sévigné, Marie-Antoinette ou Mme Rolland, héroïnes, poëtes ou martyres, vous étiez femmes avant tout. Et que pouviez-vous être de plus puissant, de plus adorable et de plus respecté?

Mais cela vous agace qu'on vous respecte. Voilà que vous voulez entrer dans nos culottes, chausser nos bottes, endosser nos paletots hideux, fumer nos cigares puants et piétiner dans le crottin. Propagatrices de tout ce qui est faux, vous voulez être de faux hommes.

Eh bien! Mesdames, puisque le cœur vous en dit, à l'œuvre! Prenez le scalpel et farfouillez les cadavres; — venez habiter nos casernes et embellir les rangs de la garde mobile; — troussez vos manches, la maison Richer manque de bras; — équarrissez nos rosses dans les abattoirs; — cassez la pierre des grands chemins pour la plus grande gloire de Mac Adam; — entreprenez nos déménagements; — hue!... mesdames, traînez nos charrettes; hue-dia!... conduisez les tombereaux; — à la Douane, plus vite que ça! surveillez nos côtes et nos frontières; — devenez médecines, ministresses, avocates, huissières, députées, cochères, marines, bourreautes, soldates, etc., etc.; — partagez avec nous toutes ces délices injustement réservées au sexe fort. Tous les matins rasez votre museau rose, dans l'espoir de tenter la barbe; achetez des enfants tout faits dans des maisons de confection; — faites-vous bousculer dans les gares et n'attendez plus aucune politesse, aucun ménagement, aucune prévenance, aucun soin. Vous êtes des nôtres, sacré mille tonnerres! Vous allez b........t vous amuser.

Oui, mais, quand nous serons entre z'hommes, comme à Marseille, dans ce poulailler sans poules, qui donc pondra ?

Ah! bah! après tout, vous ferez aussi bien de cesser d'être mères. Je vous approuve de faire grève, si vous devez continuer à nous donner des produits comme ceux qui mijotent en ce moment.

Et puis, les machines à coudre vous ont déjà enlevé une de vos spécialités, une de vos raisons d'être ; c'est bien le diable si l'automatique Amérique ne nous fabrique pas quelque machine à enfanter.

Mais c'est égal, c'est dommage! C'était si gentil, les femmes!... les vraies femmes!



LA LANCEUSE.

I.

Suivez-moi, jeune homme.

Ou plutôt, suivez Manette, la fidèle servante de Mme Lucienne, Hortense de L'Avant. La pièce dans laquelle nous entrons est sombre. La veilleuse agonise devant une pendule qui marque 11 heures. C'est à grand'peine qu'un léger filet de soleil filtre à travers les rideaux soigneusement clos. Il dessine un ovale lumineux sur le satin gris de Chine qui tapisse la muraille. Manette écarte les tentures, le grand jour envahit la pièce dans laquelle je vous introduis. Nous pouvons en faire l'inventaire.

C'est une chambre à coucher, — la veilleuse le disait de reste, — une chambre à coucher mignonne, microscopique, duvetée, ambrée,.. un nid de femme, enfin. Les murailles, le plafond, tout est tendu de satin gris de Chine pointillé d'or, rehaussé de petits bouquets ponceau. Une chaise longue, deux fauteuils renversés, un pouf, une table en mosaïque de Florence et une toilette en point d'Angleterre encombrée de bibelots d'ivoire, d'argent et de cristal, voilà tout l'inventaire. Pardon !... la cheminée est en onyx algérien; la garniture, depuis la pendule jusqu'au soufflet, est du

plus pur Louis XVI. Sur la tablette de satin gris capitonné qui recouvre le marbre, sont éparpillés des bijoux, des gants, un éventail et quelques fleurs qui meurent à regret, tournées vers l'alcôve. Cette alcôve, je l'ai gardée pour la bonne bouche. Les courtines sont pareilles à la tenture; seulement des rideaux de point d'Angleterre les rehaussent et font dans l'ameublement le bon effet du linge dans la toilette. Les draps de batiste sont garnis par devant de volants tuyautés et ornés à chaque angle d'un chiffre encadré. Le couvre-pied est de satin ponceau. Quand Manette a ouvert la porte, un petit museau moustachu, barbu, au nez humide, aux yeux brillants, une petite tête de griffon poivre et sel est sortie de dessous la couverture et a dressé les oreilles. Quand je vous aurai dit que le tapis est de Smyrne, il ne me restera plus à vous parler que de l'hôtesse de ce gynécée,

Si ses longs cheveux, d'un blond chaud, eussent ravi le Titien; si son teint blanc et rose, ses lèvres rouges, ses grands yeux bleus frangés de noir eussent émerveillé Greuze, ses bras, son torse, ses hanches auraient enthousiasmé Rubens. Remarquez que je me hâte d'énumérer tout cela, j'ai si peur de me perdre en chemin.

Manette s'est campée au pied du lit.

MANETTE. — Qu'est-ce qu'il faut prendre pour le déjeuner?

HORTENSE. — Ah! tu m'ennuies avec ton déjeuner. Je dormais si bien.

— Dormir! merci!... Il est onze heures passées. V'là la procession qui commence; il faut que j'aille au marché.

— Je n'aurai donc pas un jour de repos! Voyons, que je me débarrasse de toi, d'abord.

— C'est ça.

— Est-ce qu'il ne reste rien d'hier?

— Qu'est-ce que vous voulez qui reste, bonté divine! Nous avons vécu trois sur un pigeon. Et puis je n'ai plus le sou.

— Encore!...

— Voilà huit jours que vous ne m'avez rien donné. Vous voulez vous payer le luxe de manger seule!... Que voulez-vous que je vous dise!

— C'est si ennuyeux d'avoir toujours des idiots à sa table.

— Je n'dis pas non; mais quand il y a des idiots, les fournisseurs fournissent, et pour vos beaux yeux ils ne veulent pas faire de frais. V'là huit jours que vous vous reposez. Vous ne pouvez pourtant pas mener toujours cette vie de loche. Il faut vous faire une raison, madame. Il n'y a plus rien au garde-manger; c'est sérieux!

— Allons!... j'inviterai trois ou quatre imbéciles pour demain. Fais ta tournée.

— Et pour aujourd'hui?

— Dis qu'on apporte dès ce matin les provisions. Nous pignocherons dessus.

— Avec ça que c'est facile!... Ils viennent tous à l'heure du dîner jeter leur coup d'œil sur la salle à manger et dans les casseroles. Y a pas à les refaire. Faut y renoncer.

— Fais comme tu voudras, mais ne me casse pas la tête.

— Si madame veut, je lui prêterai sur une de ses

bagues. Ce sera plus tôt fait que d'aller au mont-de-piété.

— Merci! en voilà déjà trois que tu m'as fait fondre. J'aime mieux ne pas manger. Je dînerai en ville.

— Et nous, à la cuisine?

— Laisse-moi tranquille.

— Si madame me donnait seulement quelqu'une de ses robes?

— Prends la robe de taffetas noisette que j'avais hier, et fiche-moi la paix.

— Combien de couverts, demain?

— Quatre. J'espère que tu vas me donner à déjeuner pour ma robe.

— Une côtelette et des fraises; ça va-t-il?

— Avec de la crème.

— Soit.

— Tu recommanderas à Honoré de ne pas m'envoyer de provisions comme celles de l'autre jour. J'ai voulu le lancer, ça a bien pris!... Tout son envoi était fané. Je ne puis pas lui être utile s'il me fournit de la camelotte.

— Bon. Faut-il faire entrer Adolphe?

— Fais-le entrer.

II.

ADOLPHE. — Madame, je suis bien votre serviteur.

HORTENSE. — Bonjour, Adolphe, bonjour, mon garçon. Je vous ai envoyé du monde, ces jours-ci. J'espère que vous ne vous plaindrez pas.

— Non, madame, mais nous avions besoin de cela.

— Laissez-moi donc tranquille! Vous me devez la moitié de votre clientèle.

— Madame ne nous envoie pas autant de monde que Mlle Dufond.

— Oui, mais quelles pratiques vous adresse-t-elle? Des petits jeunes gens sans le sou ou des vieux ruinés.

— Oh! madame.

— Laissez donc! Je sais bien comment elle travaille. Je n'y mets pas d'amour-propre, mais je rougirais de vous adresser de pareils rebuts. Vous avez vu le marquis de Nonnains-d'Hyères?

— Oui, madame.

— Il vous a fait une forte commande pour moi?

— Oui, madame, et je vous l'apporte.

— C'est bon, remportez-la et mettez-en la valeur à mon actif. Combien cela fait-il?

— 375 fr. 75 c. dont 20 pour 100 pour nous, soit 300 fr. 60 c. à votre crédit.

— Et le duc de Beaujon?

— Il est venu hier soir et m'a fait une commande de 432 francs pour lui. A 10 pour 100, c'est 43 fr. 20 qui vous reviennent.

— C'est 343 fr. 80 c. que vous me devez, alors?

— Oui, madame.

— Donnez-moi 200 francs dont j'ai besoin, et portez le reste en compte.

— Voici l'argent (M. Adolphe dépose dix louis sur la cheminée et passe l'inspection de la toilette). Ces brosses ont besoin d'être renouvelées. Je les ferai changer ce soir. Madame est-elle contente de notre essence de foin?

— J'aime assez cela, mais cela ne prend pas.

— C'est cependant très-distingué.

— Je ne dis pas non, mais le titre fait rire.

— Je prendrai la liberté de vous adresser une essence nouvelle, un chef-d'œuvre que j'ai intitulé : *transpiration des roses.* C'est un poëme odorant dont chaque goutte est une strophe!

— On n'est pas plus poétique que vous, Adolphe.

— C'est ma seule prétention. Je suis heureux que madame me comprenne.

— Je vous ai toujours admiré, Adolphe.

— Madame me comble.

— Envoyez-moi donc de la pommade.

— A la jonquille?

— Soit. Et puis des brosses à dents et du cold-cream.

— Si je savais qu'on se rase quelquefois chez madame, je lui enverrais par la même occasion quelques échantillons de rasoirs et de mousse à l'héliotrope pour les mentons susceptibles.

— Envoyez toujours, on ne sait pas ce qui peut arriver.

— Il me reste à présenter mes respects à madame.

— A bientôt, Adolphe, à bientôt.

III.

(Mlle Pervenche, marchande de modes, assermentée, succède à M. Adolphe.)

HORTENSE. — Bonjour, petite, bonjour. Eh bien, cela va-t-il, les affaires?

Mlle PERVENCHE. — Cela commence, mais il faut faire trop de crédit. C'est ça qui vous tue. Madame va bien?

— Pas mal. Est-ce que vous m'apportez quelque chose?

— Oui, madame, un chapeau inédit qui fera révolution, une fois posé sur votre tête.

— J'espère, par exemple, que vous n'allez pas me proposer une coiffure comme la dernière. Tous les gamins me couraient après.

— Cette fois, c'est tout ce que l'on peut voir de plus simple.

— Vous me faites abominablement peur. Dites-moi vite de quoi il s'agit.

— Je voudrais faire prendre « *le chapeau Lafontaine.* »

— Qu'est-ce que c'est que ça, grand Dieu!

— Il n'y a que vous qui puissiez le lancer.

— Expliquez-vous vite.

— Le chapeau est dans l'ornière. Il est vulgaire, uniforme, banal. Quand on a abusé de la violette, on abuse du lilas; quand les roses sont passées, on revient aux feuilles mortes. On coqueluchonne quelques rubans; les femmes hardies essayent des fruits et des papillons,... et c'est tout. Je veux que vous inauguriez le chapeau intelligent, le chapeau fantaisiste, le chapeau des gens d'esprit.

— Vous me faites abominablement peur!

— Celui que je vous apporte est intitulé: « *Le rat de ville et le rat des champs.* »

— Voyons cela.

— Examinez ce chef-d'œuvre sans parti pris, et dites-moi ce que vous en pensez.

— Je serai sincère.

— Autour de la calotte, une guirlande à double

aspect. A droite des fruits de choix aux couleurs provoquantes, mêlés à des fleurs aristocratiques. A gauche, des épis dans lesquels sont noyés quelques bluets et coquelicots.

— Jusqu'ici cela va bien.

(Mlle Pervenche tourne brusquement le chapeau.

— Et ici, le rat de ville et le rat des champs prenant la fuite et cherchant un refuge dans votre magnifique chevelure blonde.

— Fi, l'horreur !... Je ne mettrai jamais cela sur ma tête !

— Je vous assure que, demain, aux courses, vous feriez un grand effet.

— Trop d'effet.

— Je vous avais apporté aussi ce petit chapeau pour tous les jours.

— Ah ! qu'il est mignon !

— N'est-ce pas ?

— Je vais vous les laisser tous les deux ; voulez-vous ?

— Oh ! l'autre !... l'autre !... Quelle horreur !

— L'important est qu'il appelle l'attention et provoque l'indication de notre adresse.

— Non, je ne peux pas, je ne peux pas. Et puis, ce sont encore des frais pour aller aux courses.

— Je vous ferai remarquer que j'ai enveloppé un paquet de nos adresses dans un billet de cinq cents francs.

— Tiens, c'est vrai. Je ne l'avais pas vu.

— Nous connaissons les usages.

— Enfin, laissez-moi tout cela. J'essayerai votre nouveauté quand je serai levée. Si cela ne m'enlaidit

pas trop, je lancerai la chose. Venez lundi, je vous dirai quel effet j'aurai obtenu.

— Votre servante, madame.

IV.

A peine Mme de L'Avant est-elle levée, que la porte s'ouvre. Une main écarte les tentures, et le baron de La Cloche-Enbranle entre sans se faire annoncer.

LE BARON — Bonjour, petiote.

HORTENSE. — Qui vous a permis d'entrer? Voulez-vous bien vous en aller!

LE BARON. — Impossible, mon cœur, impossible. J'ai quelqu'un à te présenter.

HORTENSE. — Raison de plus. Croyez-vous que je vais recevoir dans ce costume?

LE BARON. — Mais il te va à ravir, ce costume, mignonne, et tu le sais bien. Ces petits pieds nus dans des mules à paillettes, ces cheveux d'or qui se révoltent sous le peigne,.. ces bras ronds, ce corsage qui bâille, tout cela vaut son pesant d'or... C'est dit, je vais te présenter mon jeune homme.

HORTENSE. — Je ne puis pas le recevoir dans cet état.

LE BARON. — Bêtasse!... C'est un enfant.

HORTENSE. — Un enfant?

LE BARON. — Oui, mon neveu, un mioche de dix-huit ans que sa mère veut que je lance. Tu sais si j'ai le temps!... J'ai pensé à toi. (Le baron rouvrant la porte et appelant.) Octave!... Octave!... viens ici, mon garçon. Entre. N'aie donc pas peur. Madame ne te fera pas de mal. Elle est douce comme... comme... un satin.

HORTENSE. — Je vous demande pardon, monsieur, de vous recevoir dans une tenue pareille...

LE BARON. — Monsieur!... Tu appelles ce bambin Monsieur? Appelle-le Octave. Est-ce qu'on se gêne avec les enfants?

HORTENSE. — Me permettez-vous de vous appeler Octave, mon petit ami?

OCTAVE. — Si vous me permettez de vous appeler Hortense.

HORTENSE. — De grand cœur. Comment se nomme M. votre papa?

OCTAVE. — Mon père s'appelle le marquis d'Entrailles, mademoiselle.

LE BARON. — Écoute-moi, petiote, je suis un peu pressé ce matin. Causons de notre petite affaire. — Toi, Octave, regarde les tableaux et fais comme si tu n'entendais pas. — J'aime ce garçon de tout mon cœur. Je ne veux pas qu'il tombe entre les griffes d'une drôlesse qui ferait semblant de l'aimer pour mieux lui retourner les poches. J'ai préféré traiter la chose carrément avec toi.

HORTENSE. — Ça vaut toujours mieux.

LE BARON. — Le petit est gentil. Il a de la santé, du tempérament, un beau nom et une grande fortune. Ce serait dommage de gaspiller tout cela.

HORTENSE. — Nous en aurons bien soin.

LE BARON. — Je le destine à une de mes filles qui ne sera d'âge à entrer en ménage que dans trois ans.

HORTENSE. — Je le bichonnerai comme s'il devait épouser la mienne.

LE BARON. — Il faut jusqu'au mariage amuser le

tapis. Je te préviens, par exemple, que c'est une éducation complète à faire.

HORTENSE. — J'aime mieux cela.

LE BARON. — Tu vas me lancer ce garçon-là, tout doucement, tout doucement... Nous avons du temps devant nous. Je compte sur toi pour ne pas lui monter la tête !

HORTENSE. — Je serai consciencieuse ; voilà tout.

LE BARON. — Bien. Je ne veux pas que tu lui fasses connaître un seul de tes amis. Les relations d'hommes, cela me regarde. Là est le danger. Pour ce qui est des femmes... prends-en à ton aise. Quant aux appointements...

HORTENSE. — Dame, vous savez... tout est si cher...

LE BARON. — Traitons à forfait : 5,000 francs par mois, loyer, nourriture et équipages payés. Cela va-t-il ?

HORTENSE. — Le garçon est gentil et vous êtes un ancien ami.

LE BARON. — Octave !

OCTAVE — Mon oncle ?

LE BARON. — Embrassez madame. Elle veut bien vous lancer.

(Octave embrasse Mme de L'Avant.)

HORTENSE, au baron. — C'est gentil à vous d'avoir pensé à moi.

LE BARON. — Parbleu !

HORTENSE, à Octave. — Eh bien, mon petit ami, croyez-vous que vous m'aimerez un peu ?

OCTAVE. — Cela dépendra de vous, mademoiselle.

HORTENSE, à part. — L'enfant promet. (Haut.) Au revoir. Nous commencerons demain.

LES COUPEURS DE TÊTES.

Suivez-moi passage Delorme. Entrons dans le magasin de J. Fraxinelle, *photographe de plusieurs cours étrangères.*

La vitrine est remplie de portraits-cartes étiquetés. La première rangée de l'étalage est consacrée aux citoyens députés de la Seine; la seconde, à ces dames du corps de ballet; la troisième, aux souverains et souveraines les plus en vogue; la quatrième, à la fine fleur de la société parisienne; la cinquième, aux gloires de l'épiscopat et à nos nouveaux ministres; les trois dernières, enfin, à l'escadron volant des femmes en chemise. Là, sont les halles centrales de l'amour.

Dans le magasin, à droite, un comptoir; à gauche, une table, entourée de chaises, couverte d'albums, de photographies et de stéréoscopes. Une porte vitrée conduit aux ateliers.

Dans le passage, les promeneurs vont et viennent, entretenant devant la vitrine un attroupement en extase. Les ambitieux contemplent l'état-major gouvernemental, tandis que les passionnés caressent du regard les femmes à demi nues. Ces derniers sont les

plus tenaces. Ils analysent les plis que font les étoffes, et cherchent à réaliser cette règle de trois :

La tête : mollets : : les épaules : *x*.

Sur le pas de la porte se tient M. CLOQUE, Anatole Cloque, le factotum de la maison Fraxinelle. De temps en temps il adresse la parole aux passants.

M. CLOQUE. — Prenez donc la peine d'entrer, monsieur. Nous avons à l'intérieur un assortiment sans pareil : toutes les dames du monde à neuf francs la douzaine. (Le monsieur passe. Une dame s'arrête.) Si madame veut entrer, je pourrai lui offrir des portraits d'acteurs fort réussis : M. Capoul dans le *Rêve de bonheur*,... avec moustaches. (La dame s'éloigne.) Ah çà, moutard, qu'est-ce que tu fais là ? Veux tu bien débarrasser la porte ! Tu empêches monsieur d'approcher. (Un monsieur de grande taille, large d'épaules, jeune encore, vêtu de noir, s'arrête devant l'étalage.)

M. CLOQUE, de sa voix la plus persuasive. — Avancez, monsieur, avancez. Si vous vouliez bien prendre la peine d'entrer, j'aurais beaucoup d'autres épreuves à vous soumettre. (Le monsieur entre dans le magasin.) Qu'offrirai-je à monsieur ?

LE MONSIEUR. — Des femmes du monde.

M. CLOQUE. — Oh ! alors, monsieur ne pouvait pas mieux s'adresser. La femme du monde est, en quelque sorte, la spécialité de la maison. Mais monsieur reste debout. S'il voulait bien prendre la peine de s'asseoir...

LE MONSIEUR. — Merci, tout à l'heure. (Se dirigeant vers la vitrine.) Vous avez à l'étalage une petite boulotte, rembourrée, capitonnée comme un matelas neuf.

M. CLOQUE. — Nous en avons beaucoup.

LE MONSIEUR. — Là,... à droite,... en sauvage.

M. CLOQUE. — Ceci ?

LE MONSIEUR. — Vous y êtes. N'est-ce pas la petite Ursule Mirliton, des Bouffes ?

M. CLOQUE. — Oh ! non, monsieur. C'est la marquise de Lémures.

LE MONSIEUR. — Allons donc !

M. CLOQUE. — Le costume qu'elle porte est celui qui a fait tant d'effet au bal travesti de l'hôtel de ville.

LE MONSIEUR. — Ah !

M. CLOQUE. — Monsieur a-t-il fixé son choix sur l'une ou l'autre de ces dames ?

LE MONSIEUR. — Je n'ai pas d'idée bien arrêtée. Vous me ferez un petit assortiment.

M. CLOQUE. — J'offrirai à monsieur, pour commencer, une princesse Prolégomènes à aigrette.

LE MONSIEUR. — Montrez-moi cela.

M. CLOQUE. — En voici une autre, à collier, qui devient très-rare.

LE MONSIEUR. — Et ceci ?

M. CLOQUE. — C'est une marquise de Fondcailloux en négligé du matin. Nous sommes seuls à l'avoir.

LE MONSIEUR. — Bah ! Bien d'autres l'ont eue avant vous.

M. CLOQUE. — Pas dans le commerce, toujours ! Si monsieur ne s'est pas encore procuré la belle Mme de Saint-Gésier, je lui conseille de la prendre. On parle d'un procès en séparation qui va la mettre à la mode plus que jamais.

LE MONSIEUR. — Mettez-la de côté.

M. CLOQUE. — Je ne vous propose pas la comtesse de Brevas-Partagas, on la trouve partout; mais voici une baronne de Fraismuguet très-réussie.

LE MONSIEUR. — Comment ne vous perdez-vous pas, au milieu d'un pareil amas d'épreuves?

M. CLOQUE, avec modestie. — J'ai tant manié de femmes du monde!

LE MONSIEUR. — Tout cela est rangé par ordre alphabétique, sans doute?

M. CLOQUE. — Oh! non, monsieur. Nous perdrions trop de temps. J'ai un système bien plus simple que celui-là.

LE MONSIEUR. — Serait-il indiscret de vous demander quel mode de classement vous avez adopté?

M. CLOQUE. — Pas le moins du monde. Un baby s'y reconnaîtrait. Suivez-moi bien.

LE MONSIEUR. — Je ne vous perds pas de vue.

M. CLOQUE. — Dans cette première case sont groupés les adultères. Ce compartiment est réservé aux séparations de corps. Là reposent en paix les faux ménages que l'usage a sanctionnés. Ici se cachent les jeunes filles ou les épouses en rupture de ban. Je classe à part toutes celles qui, dans le courant du mois, ont fait quelque frasque éclatante qui en rend le débit facile.

LE MONSIEUR. — C'est très-ingénieux, cela, très-ingénieux. Et les honnêtes femmes?

M. CLOQUE. — Oh! monsieur, on nous en demande si peu...

LE MONSIEUR. — Alors, vous n'en tenez pas?

M. CLOQUE. — Si, monsieur, il faut bien avoir de tout. Mais ça n'est pas de vente, les honnêtes femmes.

Cela dépend d'ailleurs de ce que monsieur appelle une honnête femme.

LE MONSIEUR. — Vous-même, qu'entendez-vous par là ?

M. CLOQUE. — Pour nous, — c'est-à-dire commercialement parlant, — une honnête femme est une personne ni bien ni mal, qui a un mari ni bien ni mal, et qui vit ni bien ni mal. Elle a une fortune modeste, un équipage modeste, des toilettes modestes. Elle vit dans un milieu modeste, prend des plaisirs modestes, et vieillit modestement sans s'en apercevoir et sans qu'on s'en aperçoive. Voilà ce que, dans le commerce, nous appelons une honnête femme.

LE MONSIEUR. — Je félicite le commerce, s'il en a beaucoup de semblables.

M. CLOQUE. — Je ne dis pas que cela n'est pas respectable, mais monsieur comprend que cela n'est pas de vente. On en tient par amour-propre, pour dire qu'on en a, mais on boit bien des bouillons avec les honnêtes femmes.

LE MONSIEUR. — Vous devez faire beaucoup d'affaires.

M. CLOQUE. — Énormément.

LE MONSIEUR. — Et vous pouvez suffire à tout ?

M. CLOQUE. — L'habitude, monsieur, l'habitude.

LE MONSIEUR. — Avez-vous la maréchale princesse de Tilsitt, la duchesse Candide de la Villette, la...

M. CLOQUE. — Ces dames sont sous presse, monsieur. Dans quelques jours nous aurons la série des sept merveilles au grand complet. Notre maison vient de traiter avec ces dames.

LE MONSIEUR, à part. — Quel coupe-gorge que ce

magasin ! (Haut.) Dites-moi ; ce que vous me montrez là depuis un quart d'heure, on le voit partout. Vous avez bien dans quelque coin des portraits plus... originaux que ceux-ci ? Je suis sûr que vous me comprenez.

M. CLOQUE, bas, avec un sourire finaud et un regard en coulisse. — Je sais ce que monsieur veut dire. Monsieur demande la boîte des habitués.

LE MONSIEUR. — C'est précisément cela.

M. CLOQUE. — J'ai un assortiment on ne peut plus complet. Seulement, vous comprenez, je ne soumets certaines épreuves qu'aux gens très comme-il-faut qui m'en font la demande.

LE MONSIEUR. — Suis-je assez comme-il-faut?

M. CLOQUE. — Assurément. Monsieur ne saurait croire combien la police nous tracasse. Ah ! il est grand temps que la France soit libre !

(M. Cloque tire un trousseau de clefs de sa poche, ouvre une armoire sous le comptoir et en retire une boîte.)

LE MONSIEUR. — Qu'est-ce que vous allez me montrer ?

M. CLOQUE — Monsieur a-t-il *le Coup de vent?*

LE MONSIEUR. — Non, je n'ai pas cela.

M. CLOQUE, présentant une épreuve. — Monsieur reconnaît miss Rednose ?

LE MONSIEUR. — Je ne la connaissais pas sous cet aspect. (A part.) C'est à faire rougir un turco.

M. CLOQUE. — Voici Mme de Collencelle sur l'escarpolette de Fragonard. Le petit vieux, dans le fond, qui tient la corde, c'est M. de Collencelle, et, dans le buisson de gauche, le petit comte de Vindoux.

LE MONSIEUR. — Est-ce que c'est historique?

M. CLOQUE. — Les relations de Mme de Collencelle et du comte de Vindoux sont connues de tout le monde.

LE MONSIEUR. — De M. de Collencelle aussi?

M. CLOQUE. — Depuis le temps que cela dure! (*Montrant une autre épreuve.*) Ceci est la fameuse Mme d'Huison, en Vénus, et le colonel Meuniais, en Mars. Monsieur sait à quoi cela a rapport?

LE MONSIEUR. — Parfaitement.

M. CLOQUE. — Je demanderai à monsieur de ne pas étaler les cartes sur le comptoir, parce que si l'on entrait...

LE MONSIEUR. — C'est juste.

M. CLOQUE. — J'ai bien ri, allez, monsieur, le jour où M. d'Huison nous a acheté le portrait de sa femme. Il est devenu rouge... comme son ruban d'officier de la Légion d'honneur. J'ai cru qu'il aurait une attaque. Il a acheté toutes les épreuves que nous avions en magasin. J'ai bien regretté de n'en pas avoir davantage. Il a même acheté la plaque.

LE MONSIEUR. — Comment avez-vous cette épreuve, alors?

M. CLOQUE. — Nous faisons tous ces clichés en double et en triple, de peur d'accidents. Vous ne vous imaginez pas combien notre industrie est vétilleuse et demande de soins.

LE MONSIEUR. — Est-ce que M. d'Huison et le colonel ne se sont pas battus à la suite de cela?

M. CLOQUE. — Si fait, monsieur. Le mari a eu ses six pouces de fer dans le ventre. J'ai même été à son convoi.

LE MONSIEUR. — Vous lui deviez bien cela.

M. CLOQUE. — Certainement, car sa mort nous a fait vendre un tas d'épreuves. On n'a pas souvent de ces coups-là. Le métier serait trop beau.

LE MONSIEUR. — Cela a dû vous émouvoir quelque peu, cette fin lugubre du pauvre M. d'Huison ?

M. CLOQUE. — Que voulez-vous, monsieur..., l'industrie a ses victimes, comme les champs de bataille.

(Entre un petit jeune homme, au menton pelucheux ; la redingote sanglée à la taille, les revers du veston bien évasés du haut, le pantalon serré aux genoux. Il sent la pommade et l'eau de foin. C'est un habitué de la maison. L'empressement avec lequel M. Cloque va au-devant de lui suffirait à le prouver.)

LE PETIT JEUNE HOMME. — Avez-vous enfin reçu des Candide de la Villette ?

M. CLOQUE. — Nous en aurons sûrement la semaine prochaine.

LE PETIT JEUNE HOMME. — Voilà un mois que vous me dites cela.

M. CLOQUE. — La duchesse est en mains. Vous savez le soin que cela demande.

LE PETIT JEUNE HOMME. — Je repasserai dans une huitaine de jours. Mettez-moi vingt duchesses de côté, dans le costume convenu. Ce sera drôle, n'est-ce pas ?

M. CLOQUE. — Très-drôle.

LE PETIT JEUNE HOMME. — Eh bien ! j'ai eu une idée encore plus forte.

M. CLOQUE. — Pas possible !

LE PETIT JEUNE HOMME. — Je vous dirai cela la semaine prochaine. Adieu, je compte sur vous.

(Exit le jeune homme.)

LE MONSIEUR. — C'est un de vos habitués, ce petit monsieur ?

M. CLOQUE. — C'est une de nos bonnes pratiques.

Il a des idées si originales, si étranges !... C'est lui qui a eu l'idée du portrait de Mme d'Huison.

LE MONSIEUR. — Ah ! bah !

M. CLOQUE, *présentant au monsieur une nouvelle épreuve.* — Ce que je vous engage bien à prendre, c'est *La leçon de natation.* Cela se vend comme du pain. Il ne nous en reste plus que deux ou trois, et le dernier cliché est brisé. Cela représente les plus jolies dames de la société parisienne, sortant de l'eau.

LE MONSIEUR. — Ou y entrant.

M. CLOQUE. — C'est fait exprès..., pour la perspective, vous comprenez ?

LE MONSIEUR. — Parfaitement, parfaitement ! Et vous m'assurez que ces dames ont posé ?

M. CLOQUE. — Je suis trop honnête pour le promettre à monsieur. Notre maison est une maison de confiance. Ces dames n'ont d'ailleurs pas à se plaindre ; vous voyez que nous les traitons bien. Nous ne reculons devant aucun sacrifice pour satisfaire la pratique.

LE MONSIEUR. — Mais, si ces dames ne posent pas, — ce qui ne me surprend nullement, — comment vous y prenez-vous ?

M. CLOQUE. — Ah ! c'est bien simple. Nous choisissons des épreuves ordinaires, de chastes portraits-cartes ; nous coupons les têtes et nous les appliquons sur des sujets de fantaisie. Ce mélange nous sert à composer nos clichés.

LE MONSIEUR. — C'est on ne peut plus ingénieux.

M. CLOQUE. — N'est-ce pas, monsieur ?

LE MONSIEUR. — Et c'est vous qui fabriquez toutes ces petites merveilles ?

M. CLOQUE. — C'est moi, oui, monsieur.

LE MONSIEUR. — Est-ce que vous êtes beaucoup qui faites ce joli métier ?

M. CLOQUE. — Oh ! non. Cela demande trop de soins, trop de frais.

LE MONSIEUR. — Et ces dames savent-elles que vous les reproduisez comme cela ?

M. CLOQUE. — Elles doivent bien s'en douter.

LE MONSIEUR. — Comment se fait-il qu'elles ne se plaignent pas ?

M. CLOQUE. — Ça les amuse.

LE MONSIEUR. — En êtes-vous sûr ?

M. CLOQUE. — J'en suis sûr.

LE MONSIEUR. — Je crois que vous vous faites illusion. Ainsi, tenez, je connais une de ces dames que vous avez travesties : une Bacchante, à l'heure du sacrifice...

M. CLOQUE. — Mme de Tanaïs ?

LE MONSIEUR. — Précisément.

M. CLOQUE. — Une grosse femme, pas bégueule, rousse avec des yeux noirs ?

LE MONSIEUR. — C'est à peu près cela. Eh bien, elle vous en veut beaucoup.

M. CLOQUE. — De quoi se plaint-elle ? nous avons obtenu un cliché merveilleux, et le modèle que nous avons choisi a des chairs admirables.

LE MONSIEUR. — Cela n'empêche pas qu'elle est furieuse.

M. CLOQUE. — Ah ! vous comprenez que s'il fallait se préoccuper de toutes ces petites colères-là, on ne ferait jamais rien. Je la défie de montrer un torse pareil à celui que nous lui avons attribué.

LE MONSIEUR. — Je vous assure qu'elle n'est pas mal.

M. CLOQUE. — Bah!

LE MONSIEUR. — Je dois bien le savoir, je suis son mari.

M. CLOQUE. — Allons donc!

LE MONSIEUR. — Parole d'honneur. Montrez-moi quelques portraits de ma femme. Hein, voulez-vous?

M. CLOQUE, ramassant précipitamment toutes les épreuves et les jetant pêle-mêle dans la boîte des habitués. — Je n'en ai plus depuis longtemps.

LE MONSIEUR, toujours très-doux. — Si on vous menaçait de vous couper les deux oreilles, je suis sûr que vous en trouveriez un monceau.

M. CLOQUE, fermant à clef l'armoire dans laquelle il a serré la boîte. — Mais, monsieur!...

LE MONSIEUR. — Je vois ce que c'est. Cela vous ennuie de chercher seul. Rassurez-vous. J'ai amené trois personnages qui vont vous donner un coup de main.

(Le monsieur ouvre la porte du magasin et fait signe à trois hommes qui se promenaient dans la galerie, d'approcher.)

M. CLOQUE. — Dites tout de suite que vous êtes de la police. Je vais appeler le patron.

LE MONSIEUR. — Je vous en serai très-obligé. Nous avons obtenu contre lui un mandat d'arrêt, et ces messieurs ont ordre de poser ici les scellés.

M. CLOQUE. — Il est dit qu'on ne pourra jamais travailler tranquille!

LE MONSIEUR. — Ne m'en parlez pas! Je n'ai jamais vu une époque aussi anti-artistique. Mais, où ai-je la tête? J'oublie de vous présenter ces messieurs. Voici d'abord M. le commissaire.

LE COMMISSAIRE. — Oh ! nous nous connaissons. J'ai déjà eu le plaisir d'arrêter monsieur. Vous allez bien. monsieur Cloque, depuis la dernière fois ?

M. CLOQUE. — Que le diable vous emporte !

LE COMMISSAIRE, lui mettant la main sur le collet. — Ce sera à charge de revanche.



ODE-SYMPHONIE.

A UNE PARISIENNE.

LETTRES A UNE PARISIENNE.

I.

Pau, 17 septembre 1871.

Puisque vous n'avez pas pu quitter Paris, ma pauvre amie, je vous dois le récit de ce voyage que nous avions rêvé de faire ensemble. Je vous donnerai des nouvelles du beau pays d'où nous avons rapporté de si chers souvenirs. Je vous parlerai du Néez, de Gan, des hauteurs de Bosdarros, des sources, des bois, des lourds chars aux roues pleines, que traînent deux bœufs fauves ponctués de mouches, des bruyères, des fougères, de toutes ces choses, enfin, qui se sont trouvées mêlées à notre vie, aux jours heureux.

Je suis parti avant-hier à onze heures quarante-cinq.

Pourquoi écrit-on au-dessus de tous les embarcadères le mot *Gare?* Gare!... Serait-ce un avis? cela donne à réfléchir.

Devant le guichet, un vieil ivrogne dit des gaillardises aux voyageurs. Son fils, un enfant de treize ans, triste et honteux, cherche à le faire taire.

— On vous regarde, papa.

— C'est toujours comme cela quand il y a des dames.

— Vous ne pouvez pas vous tenir debout...

Le père est scandalisé.

— Je crois que tu me manques de respect, morveux! A qui feras-tu croire cela, que je suis désemparé pour deux méchantes bouteilles?

Et le vieillard essaye un pas de caractère qui fait rire toute la canaille du lieu.

— Asseyez-vous, papa; j'irai prendre les places si vous me donnez de quoi.

— Pour que tu ailles le boire! Merci.

Le pauvre petit a de grosses larmes dans les yeux.

— Si nous ne nous hâtons pas, nous ne partirons pas, et maman sera inquiète.

— Je m'en contrefiche de madame ta mère. Moi, j'aime pas la province. C'est tous des arriérés. Pars seul, si tu veux.

Si c'est cela que le socialisme appelle *la famille*, je comprends qu'il la détruise.

Dans la gare, un voyageur refuse de descendre d'un wagon vide dans lequel il s'est installé.

— Je veux un coin. J'ai un coin. Je ne lâche pas mon coin.

— Où allez-vous?

— A Pau.

— Ce wagon n'y va pas.

— Pourquoi écrivez-vous dessus qu'il y va, alors?

Et, triomphant, il montra au chef de train les lettres P. O. (Paris-Orléans) peintes sur les voitures.

Je prends place dans un compartiment qu'occupent deux dames, une enfant de sept ans, un monsieur et un curé.

— C'est la gare *que ton papa est parti,* dit une des voyageuses à la fillette.

Voilà une locution franc-comtoise. La dame est de Besançon. Le monsieur ayant cédé son coin, elle le remercie.

— Il faudrait que je *serais* bien souffrant pour ne pas offrir la meilleure place aux dames.

Ces sentiments chevaleresques et ce conditionnel intempestif me révèlent un Breton.

— *Ach!*... mon cher! Paris n'aura *donc* pas *déjà* le plaisir de me revoir de longtemps, dit la seconde voyageuse a un beau blond qui l'a accompagnée...

Si celle-là n'est pas Russe, je consens à me fixer à Nijn-Novgorod.

Nous partons.

La Franc-Comtoise ne cesse pas d'embrasser son enfant en regardant le Breton de côté. Chaque caresse est suivie d'un sourire, en manière de ponctuation galante. — « Tu m'embrasses trop, maman, laisse-moi! » La Russe ôte ses bottines, fait glisser ses jarretières au-dessous des genoux et allume une cigarette, après avoir demandé à l'abbé si cela ne le gêne pas. Ce dernier lit son bréviaire. Il pousse de temps en temps un bâillement sonore, suivi de quelques mots latins dits *moriendo*.

« Orléans-Ceinture ! » Voici la zone assignée aux établissements infects. C'est là que se triturent les suifs, les produits chimiques, les engrais et la parfumerie. Comme Vénus, Paris a sa ceinture. Je ne veux pas les comparer.

Dans les champs râpés, le long des talus brûlés, quelques coquelicots tenaces achèvent de mourir. — A Athis, l'abbé ayant terminé la lecture de son bréviaire, entame celle du *Figaro*. La Russe, une Proserpine desséchée aux yeux magnifiques, aux dents blanches, aux coudes triangulaires, savoure *la Chatte blanche*, *le Canard à trois becs* et *le Phoque au ventre blanc*. La littérature reflète le caractère et les aspirations des grandes nations.

La Franc-Comtoise a fini par lier conversation avec le Breton. Ce dernier appartient à cette variété d'animal connu sous le nom d'*Adonis à ventre pyriforme*. Son gilet monte et remonte sans cesse la pente charnue et glissante sur laquelle il est tendu. Chaque fois qu'il atteint les pectoraux, Adonis le saisit des deux mains et le ramène à la ceinture, en accompagnant ce mouvement saccadé d'une petite toux sèche.

A partir de Monnerville, la terre est nue. La moisson est faite. Pas un arbre, pas une haie, pas une herbe. D'ici, de là, des charrues vont et viennent, comme des chaloupes sur un lac tranquille, laissant après elles un long sillon. Près d'Angerville, il y a un arbre ; un arbre mort. Il sert d'auberge aux oiseaux que leurs affaires attirent de ce côté.

A Arthenay, l'abbé descend. La conversation devient générale. La Russe abuse de cette locution, dont

on ne saurait trop se défier : *Vous savez ?* pour : *Vous comprenez ?*

— L'été, je ne puis donc pas supporter le coton. Je ne porte sur la peau que de la batiste, vous savez ?

Le Breton, toujours poli, fait un signe de tête qui paraît établir qu'il s'en porte garant.

Nous arrivons à Orléans à quatre heures. Il nous faut changer une première fois de train, faire le tour de la gare et disputer aux Orléanais un coin et l'ombre. Il n'y a pas de dîner possible. Nous nous rattraperons à Tours. Le Breton a disparu. La Russe a pris la ligne du Bourbonnais. La Franc-Comtoise m'est fidèle et m'abreuve de brugnons, de fromage et de croûtons rassis. Le soleil est bas quand nous traversons Vouvray. Les feuilles rougies de la vigne ont des transparences merveilleuses. Il semble que chacune d'elles renferme un peu de ce sang précieux que Jésus versa à ses disciples, le soir de son dernier repas.

A Tours, nous changeons une seconde fois de voiture. Il nous faut encore prendre le train d'assaut et renoncer à dîner. Nous avions espéré souper. A Poitiers, nous ne trouvons que des désillusions. L'express a dévalisé le buffet. A Bordeaux, le passage de la gare de La Bastide à celle de Saint-Jean ne nous laisse pas une minute, et c'est à jeun que je monte, après un quatrième transbordement, dixième dans un compartiment encombré de sacs, de valises, de paniers, de paquets et d'Espagnols à l'ail.

On parle haut ; les phrases sont redondantes. On prend un air menaçant pour offrir un cigare. Le ciel est plus bleu ; le blanc est plus blanc, le noir est plus noir, le vert plus vert.

Je ne vois pas le paysage, tout le monde ayant déployé la *Gironde ;* un journal qui n'en finit pas. Pour comble de malheur, mon voisin, un curé, porte un chapeau à bords si larges, qu'il masque entièrement le vitrage. C'est à peine si, de loin en loin, entre un recto de la *Gironde* et un verso de *Paris-Journal*, je devine des talus couverts de vignes, et, plus loin, des landes roses et jaunes. A Pessac, mon curé et son chapeau descendent. Je m'empare du coin.

Alors je vois, à gauche, les vignes plantées par Clément V, au commencement du XIVe siècle; et *la Levade* de Gazinet tracée par les Romains, et des forêts clair-semées de pins, de sapinettes, d'ailantes et de chênes-liége, les pieds perdus dans les bruyères roses. Pauvres arbres ! On les élève comme des troupeaux. La saison est venue de les traire. Chaque tronc porte une cicatrice, au bas de laquelle un récipient est placé, et dans lequel coule la résine. Les mouches vont tremper leurs pattes dans ces bénitiers gluants et y meurent.

Accoudé sur le plus haut poteau de la barrière, à la station de Pierroton, un garçonnet, la peau de bique sur le dos, juché sur des échasses, attend le départ du train, pour franchir la voie avec ses brebis noires.

Après La Mothe, nous laissons à l'est Salles, une oasis ; l'ancienne Salomacum d'Antonin, surnommée le Paradis des Landes ; puis Labouheyre, où, deux fois l'an, la foire aux vieux uniformes attire plus de cinq mille amateurs

A Morcenx, la compagnie nous permet enfin de prendre un repas ! Rien de plus drôle que ce buffet en plein air ; rien de plus gai que cet amas de fruits

aux couleurs vives offerts en amorce aux voyageurs ; rien de plus amusant que le patron du lieu.

— Allons ! garçons ! servez vite ces messieurs. On se plaindrait, je n'en serais pas surpris. J'ai les domestiques les plus niais du monde. Et dire que c'est ce qu'il y a de mieux dans le pays ! Allons, François, allons, animal, passe donc les tomates à madame. De temps en temps je vais dîner dehors pour me refaire. Il est vrai de dire que je suis très-difficile. Joseph !... que faites-vous de vos yeux ? Ne voyez-vous pas que mademoiselle n'a pas d'assiette ? Décidément ce buffet est le plus mal tenu de France !

Deux trains sont en gare. C'est un pêle-mêle, un brouhaha amusants à voir et à écouter quand on est à table.

La cloche a tinté. Nous repartons.

La lande est moins nue. Des ruisseaux roulent sur un fond roux, aux pieds de marronniers respectables.

Mon voisin vient de s'écrier : « Peste ! la jolie fille ! » — Voulant suivre plus longtemps des yeux la merveille qu'il a vue passer, il s'est élancé sur la portière. La glace était levée, il l'a brisée avec son front. Les femmes n'en font jamais d'autres !

Buglose, la patrie de saint Vincent de Paul, est déjà loin derrière nous. La zone aride est franchie. Nous arrivons à Dax pour changer une cinquième fois de voiture. Il faut attendre une heure l'express de Bayonne.

Une enfant hideuse, un monstre au front éternellement penché, la lèvre inférieure soudée à la jointure des clavicules, les gencives sanguinolentes à

découvert, trône dans la cour de la gare, au milieu d'un état-major de mendiants de cinq à sept ans. Il faut voir son profond dédain pour ces petits êtres banals, dépourvus de moyens exceptionnels d'existence. Elle a sa lèvre pour vivre! sa lèvre hideuse, qui ressemble à une plaie malsaine. Elle se tirera toujours d'affaire et n'aura pas besoin de travailler.

De petits yeux noirs qui se trémoussent; des cheveux plume de corbeau; de vieilles gens qu'on croirait faits de terre cuite; des femmes maigres et ventrues, comme des ficelles auxquelles on aurait fait un nœud; des mouches provoquantes, tenaces, effrontées, innombrables; des fillettes dorées, aux extrémités mignonnes, aux attaches fines; des arbres gluants, des curés gras, un soleil brûlant; des grappes de piment rouge pendues à tous les volets; des bruyères desséchées; de petits ânes, les oreilles remplies de mouches, traînant des charrettes quatre fois plus longues qu'eux; des champs de maïs, des fougères, des horloges qui retardent, des puces, des maisons couleur de chair et des gens couleur de brique..., voilà ce qu'on rencontre sur le parcours du chemin de fer de Bordeaux à Dax ou d'Acqs (comme s'obstinaient à l'écrire les scribes arriérés du dixième siècle).

Nous nous remettons en route.

L'Adour, avec ses flots jaunis, a l'air d'un bain de pieds de moutarde. A partir de Mimbaste, la végétation reprend tous ses droits. Voilà des saules, des peupliers, des platanes, des hêtres, des marronniers mêlés aux pins. Pour peu que cela continue ainsi quelques minutes encore, nous descendrons à la pro-

chaine station dans quelque forêt vierge. Les sentiers ombreux reparaissent. La terre se ride; les collines se succèdent, et cela augmente d'instant en instant. L'orgie commence. Tout à coup, entre Misson Habas et Puyoo, paraît à l'horizon la chaîne des Pyrénées. Nous sommes dans la vallée du gave de Pau. Là-bas...

Mais voilà que ma voisine baisse les stores. Le soleil l'incommode. C'est une brune aux yeux bêtes, aux cheveux ternes, aux dents sèches. Son papa, que je n'avais pas encore aperçu, bien qu'il tînt énormément de place, sue à mon côté. C'est un Catalan aux mains velues, au crâne rose. La peau de son cou déborde sur le collet de son *saute-en-barque*. Il a double nuque ; il a double menton. Sur cette chair empruntée à quelque croupion de chapon, germe un duvet capricieux, comme en ont les serins au sortir de l'œuf. Sa femme a du ventre et pas de poitrine. Fi !...

En face de moi, une belle fille aux narines ouvertes, rouges et fumantes comme celles d'un étalon de cinq ans, se fâche et insiste pour qu'on relève les stores. Après vingt minutes de combat, ma voisine se décide à nous prêter ses Pyrénées, et la toile se lève pour nous montrer la gare de Pau.

Nous sommes arrivés. Ces vingt-sept heures de trépidation incessante m'ont un peu fatigué.

Écrivez-moi ici ; poste restante.

Je ne vous oublie pas, amie ; ne m'oubliez pas.

II.

25 septembre 1871.

Je vous ai promis le récit de mon voyage; je vous ai annoncé l'inventaire de ce pays adopté que notre pensée habite. Les voici.

Je me suis mis en route au petit jour; à pied, bien entendu. Je ne vous dirai rien du trajet de Pau à Rébenac. Vous n'aurez qu'à fermer les yeux pour revoir sur la route des Eaux-Bonnes ce va-et-vient de petites carrioles mal équilibrées, mal suspendues, conduites par des femmes, les coudes sur les genoux; de chariots pesants, traînés par des bœufs isabelle; de voitures de louage, chargées de bagages; d'ânes microscopiques montés, sans vergogne, par des matrones pansues; de colporteurs espagnols, larrons redoutés, marchant à la tête de leur mulet, le mouchoir tordu autour de la tête, la *navaja* cachée dans les plis de la ceinture. Vous n'aurez qu'à vous boucher les oreilles pour entendre chanter le Néez, à gauche du chemin; tinter les clochettes des bœufs et les grelots des mules.

A peine sorti de Gan, les oiseaux sont venus au-devant de moi. Ils arrivaient par bandes, des cimes lointaines. Les plus proches se laissaient doucement tomber des hautes branches sur le chemin; comme des fruits ailés.

— Et notre mie Geneviève, n'est-elle point avec vous? me disaient-ils. Vite! vite! donnez-nous de ses nouvelles. — Et les feuilles de l'an dernier arrivaient,

portées par un vent doux, et tournaient autour de moi.

Vous le voyez, je n'ai pas tardé à me trouver en pays de connaissance.

J'avais fait, à peu près, la moitié du chemin, lorsqu'une voiture me rejoignit. C'était un petit char-à-bancs que menait un beau luron. Son béret posé bien en arrière, son linge blanc, sa veste jetée sur l'épaule, sa ceinture rouge, son *makita*[1], sa grande taille et sa chevelure blonde disaient assez qu'il était de la vallée de Sainte-Engrace.

Il me salua.

— *Adichatz!* lui dis-je. — *Adichatz! — Em boulet prenne dab bous? — Dab plasé.* — Et me voilà roulant dans la carriole. Au bout de deux minutes, nous étions de vieux amis. Mon enthousiasme se rafraîchit un peu cependant, en apprenant que j'étais auprès d'un *tueur d'arbres*, d'un bûcheron des environs du torrent d'Uhaïtxa. Il me conta sa vie ; je ne lui contai pas la mienne. En approchant de Rébenac, j'aurais voulu mettre pied à terre. Il n'y consentit pas. Je voyais au loin le toit de notre maison. J'avais dépassé les ruines du château des marquis de Saint-Chamans, et la cahute où vous m'attendiez, lorsque je revenais de Pau ou de Puyoo. Partout se dressaient des souvenirs.

Le petit cheval trottait toujours. C'était un bon petit bidet de Tarbes, toujours dispos, pourvu qu'on ne contrariât pas son allure, qui était l'amble. Mon hôte ne voulut me laisser descendre que devant l'*hôtel*

1. Bâton plombé.

de la Pelouse blanche. Comme je dévorais tout des yeux! Je vis immédiatement votre fenêtre; à côté, celle de Marichon, de votre petite Marie; et au second étage, la mienne, perdue comme les deux autres dans le feuillage des passiflores. Mon cœur battait bien fort, quand j'ai franchi le seuil!

J'entrai dans la cour, envahie par des colporteurs, des muletiers et des marchands de chevaux. Coudoyant bêtes et gens, j'arrivai dans la cuisine; et voilà la mère Burgarane et Orasie qui lâchent un plein panier de tomates pour venir à moi.

— Comment, c'est vous, mon pauvre monsieur! Comme vous nous revenez changé! C'est qu'il a les tempes toutes blanches, vois donc, Orasie.

— Et ses pauvres yeux, comme ils sont fatigués!

— C'est qu'il ne mangeait pas tous les jours, là-bas, dans la ville des diables. Vous n'avez pas faim, au moins?

— Et Mme Geneviève et Mlle Marie, comment vont-elles? Il ne leur est pas arrivé malheur?

Avant que j'aie pu placer un mot, voilà le père Burgarane qui entre à son tour, avec ce même pantalon court qui faisait tant rire Marichon.

— « Ah! la bonne surprise! dit le bonhomme en rejetant ses longs cheveux derrière ses oreilles. Est-ce bien possible que vous voilà? — Alors, ces gueux de Prussaillons ne vous ont pas tué? Et comment va Mme Geneviève? Et sa Mariette? Et ceci?... Et cela? » —

Il m'a fallu tenir tête dix minutes à cette avalanche de questions. J'apprends qu'il y a dans l'hôtel quarante Catalans de passage qui se rendent à Pau pour

le marché du lundi. C'est un brouhaha, un va-et-vient perpétuels. On entend hennir et piaffer les chevaux et les mules; on entend tinter les grelots et résonner des jurons catalans; ces blasphèmes hideux qui font tourner le lait dans les maisons où on les profère.

— Vous reste-t-il une chambre à me donner? ai-je demandé en tremblant.

— Il ferait beau voir qu'il n'y en eût pas pour vous! répond Orasie, en s'emparant de mes bagages. Je vais vous donner la mienne. Celle qui a une terrasse. Vous savez? — (Si je savais!...) Celle qu'occupait Mme Geneviève, enfin. Vous pourrez lui dire que jamais aucun de ces chiens de Catalans, qu'elle détestait tant, n'a posé le bout de ses pieds au numéro 7. C'est moi qui l'occupe, et je choisis les personnes auxquelles je le cède.

Elle monte pour tout disposer.

— Pendant ce temps, reprend Burgarane, vous allez déjeuner. *La garbure* est faite; *la broye* embaume; je viens de faire suer des *ceps* sur le gril. Il n'y a plus qu'à les jeter dans l'huile bouillante, et j'en ai précisément sur le feu pour baigner des truites que je venais de retirer du Néez.

Son désappointement est grand en apprenant que j'ai déjeuné.

— La chambre est prête!... me crie Orasie du haut de l'escalier. J'ai vidé tous mes tiroirs. Je n'ai gardé pour moi qu'une armoire. Ça vous est égal que j'y laisse mes robes!

Je montre quatre à quatre. Arrivé devant la porte, je m'arrête. Je frappe doucement, comme si vous étiez encore là pour me répondre; et je ne trouve

qu'au bout d'un instant la force d'ouvrir. Est-ce curieux cela, qu'on hésite ainsi devant ce qu'on désire tant revoir ! J'ouvre, et je tombe assis, brisé par l'émotion, sur une petite chaise basse qui servait à poser vos gros pelotons de laine, lorsque, les jours de pluie, vous faisiez du tricot, et que je lisais à haute voix. Savez-vous ce que j'ai remarqué tout d'abord? Ce n'est pas la petite table, ni la toilette qui n'était jamais d'aplomb, et qu'on calait avec des gros sous enveloppés dans du papier; ni le portrait d'Espartero que vous donniez à copier à Marichon, chaque fois que vous vouliez qu'elle se tînt tranquille. La chère mignonne s'asseyait sur un petit tabouret bas et barbouillait gravement, avez un crayon noir durant la semaine, avec un crayon rouge les dimanches et fêtes, l'intérieur de toutes les enveloppes et toutes les bandes de journal qu'elle ramassait.

Non, ce que j'ai remarqué d'abord, c'est sur la cheminée, appuyé contre le cadre de la glace, un rouleau vide d'eau de Cologne, que vous y avez abandonné; et le porte-allumettes; puis, piquée sur la muraille, cette épingle d'acier à tête noire, qui vous servait à attacher votre châle, lorsque vous rentriez tard et que le temps était frais. Le lit est à la même place. Ses rideaux blancs tombent de la flèche sur le nez des dormeurs. Il y a deux clous à crochet plantés dans la muraille, près du traversin. C'est une amélioration qu'Orasie m'a signalée avec orgueil.

J'ouvre la fenêtre. Je revois les jardinets du voisinage ; la route poudreuse que je suivais si tristement à l'heure du départ ; le Néez, dont les eaux toujours limpides coulent en chantant sur un fond de rocailles.

Je revois devant moi la colline couverte de pins et de marronniers; j'entends le sabot des mules résonner sur la dalle de l'écurie, et les chaînes grincer, en glissant dans les trous de la mangeoire.

Le curé est assis sous la fenêtre, comme autrefois, après le déjeuner. Il lit avec recueillement un journal bordelais du commencement de la semaine passée. C'est un marchand de bois de mâture d'Oloron qui lui en a fait présent.

Les volets sont envahis par les passiflores. Les fleurs de passion sont épanouies. La muraille est constellée d'étoiles vertes et violacées.

Je reste là pensif une demi-heure. Le présent est loin, je vous jure.

Je veux revoir les jardins du *château de Bitaubé,* où nous avons fait toute une moisson de roses ; et le *Göueil du Néez*, et les sources de *Houndernos*, et la *Chaînais,* et la *vallée du Soust,* et celle de *Gest,* et le *Fag* aux hêtres trois fois centenaires, et le *Couret* limpide, dans les herbes duquel jouent et se cachent des hydrophiles et des dytiques.

Je veux revoir la vigne dans laquelle nous avons retrouvé Marichon en train de « vacciner, » avec une épingle à cheveux, les grappes que l'oïdium avait flétries.

Je traverse en courant le village. Voici la grotte dans laquelle vous n'avez jamais voulu entrer, de peur des serpents ; puis la source du Néez qui bouillonne. Ses eaux se répandent de toutes parts, à l'ombre de taillis épais, éclaboussant les herbes, entraînant des cailloux, écumant chaque fois qu'un tronc d'arbre se trouve sur leur chemin. En révolte pendant quelques

minutes, puis soumises dès la première écluse, elles vont, d'un cours égal, faire tourner des moulins et alimenter la ville de Pau, avant de se noyer dans le Gave.

Vous vous appuyiez sur mon bras pour gravir les collines qui font face à la grotte et du haut de laquelle on a une si belle vue.

Me voici dans la Chaînais. De loin en loin, à travers les taillis, je distingue la route blanche. Les grands chênes s'élèvent si haut qu'ils paraissent soutenir les nuages. Les menues branches des cimes causent avec le vent.

A gauche, à mi-pente, je revois l'arbre isolé qui nous servait de point de repère. C'est là que se terminèrent nos premières courses.

La pauvre Marichon, encore bien souffrante à cette époque, se couchait sur votre châle. Vous posiez près d'elle, par terre, votre ombrelle ouverte, pour l'abriter du soleil; et alors, à tour du rôle, nous lui contions, jusqu'à ce qu'elle s'endormît, de belles histoires, telles que : *la Petite Reine de Chine au pays des pierres ;* ou *la Forêt qui parle ;* ou *la Princesse couleur de neige et le Prince couleur de suie.*

Je tourne à droite, dans le taillis. C'est là que nous avons entrepris d'apprivoiser des vers luisants. Il ne reste rien de notre exploitation. J'y cueille la petite feuille de fraisier que je joins à cette lettre.

Le chemin fait un coude. La mousse est toute neuve, à la place où nous nous asseyions le soir, quand votre promenade vous avait lassée. Le sol est couvert de feuilles mortes que le vent agite sur place.

Leur murmure répond doucement au murmure des cimes.

Dans le bas, à droite, miroite l'eau du Goueil. A quelques pas est la minoterie dont le bruit troublait si fort Marichon, qu'elle prenait toujours le côté opposé du chemin.

Nous franchissions cette zone d'un bon pas ; jusqu'à ce que vous tombiez fatiguée, — sans l'avouer jamais — sur la pierre que je vois à droite. Le printemps la recouvre de violettes et l'été de bruyères. Tout là-bas, à travers les branches, je distingue le sommet doré du Pic du Midi.

Voici une petite côte. Vous repreniez mon bras pour la gravir. Jamais les arbres ne se taisaient. Au loin, on entend la cognée frapper un arbre. Un oiselet hasarde un léger *piriwitt,* tandis qu'un geai nasille hardiment : *kouan... kouan...*

Une pente rapide est devant moi. Elle conduit à un sentier. Les grands troncs d'arbre de l'an dernier sont encore couchés à la même place ; seulement, des bruyères et des fougères les recouvrent. Vous faisiez d'ordinaire un détour pour gagner le petit chemin. Un jour, cependant, je me le rappelle, vous avez bravement descendu, et seule encore ! le point le plus escarpé de la pente. Vous étiez vêtue de noir ; vous portiez encore le deuil de votre sœur. Vous vous détachiez sur le ciel bleu turquoise, dans un cadre d'arbres moussus. Vous aviez des fougères jusqu'à la taille.

Je suis le même chemin et entre dans l'*Oule d'Arudy*, à travers les houx, les genêts, les lianes ; piétinant un tapis de mousse et de fines feuilles de

trèfle, de fraisiers et de violettes ; abrité par les plus beaux chênes du monde, par des pins odorants, des hêtres et des châtaigniers.

— Vous voilà, mes grands beaux arbres ! Si vous saviez quelles tristes choses nous avons vues là-bas ! Il me faudra souvent causer avec vous pour les oublier. Le vent vous a-t-il apporté des bruits lugubres ? Avez-vous senti frissonner la terre ? Vos frères, les arbres du Nord, ont du sang plein leurs racines. Je veux oublier tout cela. Vous m'y aiderez, n'est-ce pas ?

. . . .

Mais le piéton est en bas qui attend ma lettre. Je dois interrompre ce voyage. Demain je le continuerai. Vous le voyez, partout je greffe le passé sur le présent, pour parfumer l'avenir.

A demain, précieuse amie. A vous tous mes respects. Toutes mes caresses à votre fillette.

III.

Rébenac, septembre 1871.

Après cette première halte, nous pouvons nous remettre en route et continuer la chasse aux souvenirs dans l'*Oule d'Arudy*.

La terre est humide. Nous approchons des sources de *Houndernos*. Voici déjà quelques marettes. Des feuilles rousses les recouvrent. Les arbres font entendre des craquements de mâture. Ils parlent un tout autre langage. Ce sont des centenaires qui causent ici.

On s'y rappelle les Druides, l'invasion romaine, le passage des Francs, les Arabes en fuite depuis Nar-

bonne. On y parle encore de Gaston à la Main ouverte, repoussant Simon de Montfort; de Gaston-Phœbus revenant de Norwége pour délivrer les dames de la cour de France, cernées par les Jacques dans l'île de Meaux ; de Jeanne d'Albret, d'Henri, le bon roi, de ses mies et de Marguerite, sa dame. On y regarde en pitié le défilé des asthmatiques, des poussifs et des écloppés qui a succédé au passage des vaillants hommes s'allant faire tuer à Roncevaux avec leur Rolland, ou en Palestine avec Gaston IV.

Le soleil qui s'était caché reparaît, et fait étinceler les trois marettes dans lesquelles nous puisions l'eau à pleines coupes d'or. Arrivée là, vous choisissiez deux oranges que vous partagiez également. Nous prenions chacun une part et réservions la quatrième pour le dessert « du plus gourmand. » Marichon l'acceptait toujours sans se formaliser. Chaque moitié d'orange servait de coupe.

J'ai retrouvé l'empreinte d'une de vos bottines. Glissant à plusieurs reprises sur la pente trop rapide, vous avez vigoureusement planté votre talon en terre, pour vous assurer un point d'appui. Un trêfle fin remplit l'empreinte.

Je me suis penché sur une des sources, autant pour en baiser l'eau que pour y boire. Je vous jure que j'ai vu votre visage se refléter auprès du mien. Je n'ai pas osé toucher des lèvres cette eau bénite.

Non, je ne puis pas croire que tout ce que je revois existe. Je touche cette terre, je caresse ces feuillages, je trempe mes doigts dans la source fraîche. C'est vrai pourtant que tout cela vit ! Partout où je pose la main, je sens comme un cœur qui bat.

Que de pensées revivent! Que de pensées s'effacent!

Je remonte le *Couret* jusqu'auprès de *Sévignac.* Je n'irai aujourd'hui ni à *Meyrac*, ni au *Gave d'Ossau*, ni au rocher de *Sainte-Colomme.* Je rejoins la route.

Trois porteuses de fagots me regardent avec stupéfaction. Pourquoi? Elles s'adossent, renversées sur leur charge, et forment un trépied aux deux tiers vivant. Le soleil, en se couchant, fait des essais de galvanoplastie. Il a bronzé tous les feuillages. Il touchera bientôt l'horizon. Mes porteuses de fagots se sont remises en marche. Elles sont loin, et cependant leurs ombres paraissent bien près de me rejoindre.

Partout des souvenirs!

Sur le bord du chemin est la cahute près de laquelle s'épanouissait cette fougère si grande, si régulière, si fraîche, que nous avions projeté d'emporter. La pauvre est morte.

C'est à cette même place qu'un soir, tandis que Marichon dormait la tête sur vos genoux, vous m'avez pour la première fois conté en détail votre mariage, l'abandon qui l'a suivi, la cruauté de celui qui vous laissait à vingt ans orpheline, sans expérience, plus seule que si vous eussiez été veuve, belle et presque sans ressource, mère et nourrice depuis deux mois. Vous avez failli mourir; votre fillette aussi. La mignonne a bu le lait d'une mercenaire. Pendant toute sa première enfance vous l'avez disputée à la mort.

En regardant la pauvre abandonnée qui reposait paisible, sans souvenir de son père cependant vivant, mes yeux se sont remplis de larmes, ce qui a conduit

votre main dans la mienne. L'enfant souriait, et ce sourire semblait me dire :

« S'il est un être sacré sur la terre, c'est cette femme sacrifiée, résignée, courageuse, qui a puisé dans sa tendresse maternelle assez de forces pour oublier les offenses, dompter la jeunesse, imposer le respect. S'il est un être sacré sur la terre, entre tous, c'est celui-là.

« Elle a droit à une affection spéciale plus épurée que l'amour, plus ardente que l'amitié ; quelque chose comme de la dévotion.

« L'amour est une fièvre ; l'amitié n'unit que les hommes ; rien de bon ne peut lier indissolublement deux femmes. L'histoire, qui a perpétué le souvenir de chaudes amours et d'amitiés légendaires, n'a conservé la trace d'aucune tendresse honorable entre femmes. Par contre, elle a célébré leurs haines inextinguibles. L'homme qui, mauvais, perdra la femme, bon, peut seul la sauver.

« Le sentiment qui doit unir deux êtres vertueux est une tendresse bien équilibrée, solidement appuyée sur l'estime mutuelle et que l'âge ne saurait affaiblir. Qu'importent les rides aux amants de l'âme ? A ceux qui conservent pure cette ardeur éthérée, Dieu accorde et réserve des joies fécondes et infinies.

« Frappée, meurtrie, lésée par les conventions sociales au milieu desquelles elle doit vivre, et que dès lors il lui faut respecter, cette femme, enterrée vivante dans le mariage, maudira son inutile beauté. Elle se sentira étreinte dans la vie comme entre les planches d'une bière. Elle verra avec effroi s'accroître dans le passé le nombre des jours sans amour, des heures froides et vides ; tandis que devant elle se rap-

prochera le terme des jours vivaces. Elle se dira chaque soir : « Encore une journée perdue pour la « tendresse. » — Elle interrogera son reflet et pensera : — « J'étais faite pour être heureuse et rendre heu- « reux ; demain, sera-t-il encore temps ? » — Ces appréhensions blanchiront ses tempes, et la vue de ses cheveux blanchis fera naître en elle d'amères pensées. Voyant passer d'autres épouses, voyant passer d'autres mères, elle entendra crier son cœur, elle entendra crier sa chair et elle se demandera : « Pourquoi est-ce moi qui souffre et non ces autres ? » Alors elle maudira le monde tel qu'il est fait ;... bien heureuse encore si elle ne maudit pas Dieu qui permet que le monde soit ainsi. Elle se posera de redoutables questions ; et quel ne sera pas son trouble, quand elle entendra les discords de son cœur et de sa conscience ? Éperdue, elle ouvrira ses bras dans le vide, l'air deviendra brûlant sous ses baisers, et sentant son cœur battre à la faire crier, elle croisera avec force ses bras sur ses flancs stérilisés et se cachera pour pleurer.

« A cette heure décisive, l'homme juste sera seul assez fort pour la soutenir et la consoler. L'amitié n'y parviendrait pas ; l'amour la perdrait sans ressource ; les femmes la rendraient injuste et mauvaise ; l'isolement la tuerait ou la rendrait folle.

« Le guide d'une telle femme aura à veiller sur lui non moins que sur elle. Ce serait le plus lâche des êtres s'il abusait de la foi qu'il a inspirée. Comme les illuminés, c'est à l'âpreté des sacrifices qu'il doit demander toutes ses joies. Le sentiment qui lie son âme lui impose également la chasteté. On se doit res-

pecter comme un temple, car la protégée est en vous. Il y a de la sauvagerie, de l'ascétisme, de l'abnégation, de l'âpreté, presque de la folie dans ce sentiment qui n'attend rien du monde, qui espère tout de Dieu.

« Je te souris parce que je te sens capable d'accomplir cette tâche, et je te confie ma mère, ami. Vos larmes échangées valent un sacrement. »

Une heure se passa sans que nous prononcions une parole. Marie, alors, se réveilla. Vous avez baisé ses joues ; elle me tendit son front que je baisai. Depuis cet instant, je suis à vous.

Il était tard et nous avons pressé le pas. La dame noire et les deux Anglaises nous attendaient devant l'hôtel. Burgarane, qui ne voulait pas avoir double peine, et qui tenait surtout à nous réserver les meilleurs morceaux, avait refusé de servir. Aussi nous sommes-nous trouvés en présence de trois sourires acides, et la dame noire vous a-t-elle dit en tuyautant ses lèvres :

— Vous avez fait une longue promenade, madame ?

Les femmes ont le secret de faire entrer du fiel dans les phrases les plus insignifiantes.

Je reviens sur la route à travers les genêts.

La lune, pâle encore, sort à l'horizon d'un bain de crème. En face d'elle, le soleil se couche dans l'or et le sang. Le soir est venu. La nuit se prépare. Que n'êtes-vous là pour prêter un peu de votre âme à toutes ces choses !

Que de méandres dans ces taillis. Un peu plus loin se trouve ce plateau de velours vert, d'où nous dis-

distinguions le *col d'Anéou* et sa hêtrée, les pâturages du *val de Pombie*, la *crête de Suson* et, enfin, dominant la chaîne, le *pic du Midi d'Ossau*, et le *petit pic*, dont la double silhouette représente, à en croire les gens de la montagne, Notre-Dame la Vierge tenant embrassé son Jésus.

La lune devient de plus en plus brillante. Il est six heures. Il faut que je me hâte. Voici la pente. Rébenac n'est plus loin. Le chemin que je dois suivre est à droite. Celui de gauche me ramènerait dans l'Oule-d'Arudy. Il me tente, il m'appelle. Doublons le pas.

Les premières maisons m'apparaissent. Je vois le moulin Lavignolle dont la fumée grise se perd dans les branches qui l'ombragent;... puis la papeterie,... puis le château de Bitaubé,... puis le Néez. Je vais passer devant la place où vous m'avez attendu, un matin des derniers jours. Le temps était humide; vous toussiez un peu, et je suis allé, toujours courant, vous chercher un châle : ce fameux châle complaisant qui se prêtait à tout.

Il nous a accompagnés partout. Faisait-on une station? vite, il fallait l'étendre sur la terre. Aviez-vous froid? on le jetait sur vos épaules. Que de fois Marichon est revenue sur mes bras, roulée dans ses plis! En rentrant, on le posait sur la petite table auprès de laquelle vous travailliez. Quand le soleil était trop ardent, nous le fixions sur le vitrage, et le matin, quand je venais vous prendre, il recouvrait votre lit.

Encore une petite source, là-haut, à gauche. La route aux clématites n'est pas loin. Je la suivrai demain. Ce soir, je vais longer le Néez. Je traverse, pour y arriver, le chemin au milieu duquel poussaient ces

petites plantes à plumet gris qui vous ont donné une désillusion au temps de leur floraison.

Voici deux Navarrais plus bronzés que des Maures. Autour de leur crâne *broussailleux*, un mouchoir tordu est noué en couronne. Leur chemise béante découvre des pectoraux d'ours mal léchés. Leurs manches retroussées font deux bourrelets au-dessus des coudes. Leur gilet est ouvert à deux battants. Ils portent la ceinture rouge, large et lâche. Tout y prend place, depuis le long couteau jusqu'au chapelet.

L'étoffe et la couleur de leur culotte courte défient toute analyse. Leurs jambes, grêles et sèches, aux chevilles d'ânon, sont terminées par des pieds plats, plutôt enveloppés que chaussés. C'est un mélange de cuir et de bandelettes, un enchevêtrement de ficelles et de lanières à décourager Alexandre le Grand, vainqueur du nœud gordien.

Dans un champ de luzerne, bordé par un courant limpide, encadré d'aulnes, de chênes et de châtaigniers, des Zingares, des Gézitains préparent leur campement de nuit. Les enfants nus se roulent en jouant dans les herbes déjà baignées de rosée. Les femmes retirent du chariot le piètre matériel, les maigres provisions qui serviront pour le souper. Les hommes attachent aux basses branches leurs mules qui piétinent le trèfle et mordent à belles dents l'écorce savoureuse des saules. Les vieux, roulés dans je ne sais quoi, reposent ; tandis que les maraudeuses rapportent les bêtes volées et le lait pris aux vaches dans les pacages environnants. Les petits font le feu dans le creux d'un vieil arbre. Déjà la fumée que les herbes humides et les brindilles vertes rendent

épaisse et grise, s'élève au-dessus du tronc percé à jour.

Je passe. La nuit est venue. La lune triomphe.

Le calme me pénètre. On se sent le cœur reposé, l'âme rafraîchie; il semble que Dieu va parler, tant la nature fait silence. Les quelques bruits que l'on entend paraissent impies. C'est la sonnette qui tinte, lorsqu'un acheteur pousse le vantail de l'épicerie; c'est un enfant qui pleure, là-bas, du côté de Houndernos ; un coq attardé qui lance un dernier bonsoir; un chariot qui passe, une pierre qui roule dans l'eau... Ces bruits durent peu, et l'on reprend son rêve dès qu'ils se sont éteints.

Que de souvenirs ! Quelle douce journée !

La plume a glissé de mes doigts, mes yeux se sont levés et je vois passer un nuage devant ma croisée. Il court de votre côté. Je lui confie toutes mes pensées. Puissiez-vous le comprendre quand il baignera vos vitres de larmes.

A demain.

IV.

La Maison-Verte, septembre 1871.

Vous avez bien lu, amie, c'est de la Maison-Verte que cette lettre est datée. J'ai revu *Guindalos, Mazères, Uzos, Rontignon, Narcastet, Assat,* et *le bois Levignat,* et *Saint-Ambroise,* et tous ces taillis, ces cours d'eau, ces îlots pleins de saulaies et d'oseraies où nous avons vécu le meilleur de notre vie. C'est le 25 que j'ai quitté Rébenac.

Au plus petit de l'aube, j'ai ouvert les yeux. Les

persiennes étaient à demi closes. Le feuillage des passiflores se détachait, noir sur le ciel blanc. Rien n'avait encore une forme précise. Le jour commençait à se montrer sur le plafond. Il y traçait un angle lumineux qui partait de la fenêtre et s'éteignait presque aussitôt. Vous le connaissez, ce jour blanc, froid, mat, incolore, vaporeux, qui trace lentement les contours que le soleil doit peindre. Ma pensée vous a suivie dans ce brouillard, jusqu'au moment où Orasie a frappé à ma porte. Il était six heures.

A six heures et demie, je suis parti pour Assat, la gourde en sautoir, le déjeuner en poche, et j'ai pris un chemin adorable que n'eût pas dédaigné le Chaperon-Rouge. Aussi suis-je resté dix heures en route.

Jusqu'à *Gan*, j'ai côtoyé le Néez, plus bavard que jamais; plus gourmand, plus turbulent aussi. Partout sur son passage, il ronge la rive, déracine les arbres et se prépare un vrai lit de fleuve.

Le regain vient d'être fauché. L'air en frôlant les meules se parfume. Je laisse à droite la scierie de pierres, à gauche, la ferme-école. A l'entrée du bourg, j'ai rencontré le curé.

Le brave abbé ne paraît pas avoir vieilli d'une heure. Il a la même prestance épiscopale. Ses mains potelées attendent l'améthyste, ses jambes nerveuses les bas violets. Il a un peu bruni; ses dents n'en paraissent que plus blanches; son sourire n'en est que plus doux. Si l'archevêque de Paris le voyait passer, il se dirait : — « Je veux avoir cet abbé dans mon régiment; » — et il le demanderait à Mgr de Bayonne, qui, très-probablement, ne le lâcherait pas, bien qu'il n'en fasse rien.

Au sortir de Gan, je me suis dirigé, à travers les vignes, sur *Tout-y-croît*. Je me rappelle votre surprise lorsqu'en arrivant dans cet ancien Eden de la reine Jeanne, vous n'y avez vu croître que du maïs, de la luzerne et quelques tomates. Vous vous attendiez à trouver là des échantillons de la flore universelle.

A force de monter et de descendre, de passer au milieu des ronces, les bras en croix sur le visage; de traverser des vignes, de franchir pieds nus des cours d'eau frais et limpides, de m'étendre dans les chênaies, de suivre votre souvenir à la piste dans les prés verts, dans les champs de maïs, de *Tout-y-croît* à *Gassiolou*, de Gassiolou à *Saint-Martin;* après avoir longé la gauche de l'*Alaro* jusqu'à *Rontignon* et remonté le *Lasbareilles* jusqu'à *Narcastet*, je suis enfin arrivé en face du pont d'*Assat*, sur ce versant boisé où nous avons fait de si longues stations.

Il était cinq heures, quand je suis arrivé là.

Le soleil était bas, derrière la colline, si bien que tout ce qui m'entourait était dans l'ombre, tandis qu'au loin tout avait des tons pourprés. Le Gave, toujours rageur, toujours affairé, roulait au milieu des îlots couverts de saules. Chaque obstacle provoquait un murmure et soulevait un panache d'écume. Près de moi, le Lasbareilles glissait paisible dans un cadre de mousse et de baume fleuri.

Un bruit de clochettes me fit tourner la tête du côté de Rontignon. Un long troupeau de chèvres au nez busqué, aux cornes renversées, s'en venait à pas lents, soulevant à peine la poussière, broutillant de droite et de gauche; harcelé par deux chiens aux yeux lam-

pyrides; suivi par son chevrier qui tricotait; escorté par une petite charrette que traînait un âne microscopique. Tout cela émigrait vers la montagne pour y passer l'hiver. Aussi allaient-ils lentement. Tous, depuis le chevrier jusqu'à l'ânon, avaient les oreilles basses et l'air mélancolique.

Les chèvres qui s'en vont, c'est l'hiver qui arrive. Il faut bien se le dire : ce sont des jours de grâce que nous savourons là. Hier, sur la route de Pau, j'ai vu *Mont-Blanc*, le guide des Eaux-Bonnes, qui rentrait. Il faut que la neige soit à deux pas.

Après un quart d'heure de bon repos, j'ai gravi la côte, afin de prendre à revers le Château-Russe. Je n'ai pas tardé à découvrir, dans un fouillis d'arbres, les deux maisonnettes qu'en un jour de crise sauvage, l'envie nous a pris d'habiter.

Le *courtaou* de Balbine Eyssus est plus vert que jamais. Adossé à la colline, envahi par le lierre et les liserons, il a plus l'air d'un buisson que d'une bergerie. Les lianes, solidement enracinées sur le versant, à la hauteur du toit, ont lancé leurs brindilles à l'escalade sur la maisonnette. Il ne reste plus à habiller de feuillage que la cheminée, et ce sera fait pour le printemps. C'est là que j'habitais.

Vous occupiez, un peu plus loin, le *Faire-valoir* de Barnabé et de Benoîte Esteven. C'est là que je suis allé d'abord. Il ne m'a fallu qu'un regard pour me sentir le cœur serré.

La porte était close ; les volets étaient clos. Le bouquet de mai avait roulé près de la marche, à terre, dans la poussière. Je l'ai ramassé pour vous le rapporter. Le perron est rouillé de mousse. En enten-

dant mon pas, des lézards surpris se sont glissés sous le seuil, cherchant un refuge dans la maison déserte. Les araignées ont tissé leurs piéges dans tous les angles. L'étable, la grange, la porcherie, l'écurie,... tout est vide. La marette remplie, l'an dernier, d'eau limpide et d'herbes gaies, sillonnée par une vingtaine de canards aux plumes chatoyantes, est boueuse et abandonnée aux bêtes gluantes. — Je me suis enfui.

Dans la vigne, j'ai rencontré Balbine Eyssus qui faisait la cueillette avec ses garçons, sa fille et son gendre. Si ces braves gens ne m'ont pas sauté au cou, c'est que je les ai devancés.

— Dieu vrai ! Voilà M. Quatrelles !

— Et tout entier, ma foi !

— C'est qu'on se compte et qu'on se tâte après une pareille année. — Et la bonne femme se met à appeler ses fils qui travaillent dans les vignes du haut. — « Eh !... Sébastien !... Eh !... Bartholomé !... venez vite ! Voilà M. Quatrelles ! »

— Ça nous inquiétait de ne pas voir revenir Mme Geneviève et sa Marion. Il ne leur est rien arrivé, au moins ? Vous pouvez vous vanter de nous avoir trotté par la tête tous les trois, cet hiver durant. On ne mangeait pas une bouchée un peu savoureuse sans se dire : « Si pourtant ils avaient cela là-bas ! » Nous avons voulu vous faire écrire, après le siége ; vous envoyer des provisions : des ceps, du maïs, des châtaignes, du vin de Gaye... Nous n'avons pas osé. C'est qu'on tient aux braves gens !... Dame !... le bon Dieu en fait si peu.

Bartholomé a passé l'hiver à l'armée de Chanzy,

Eudes n'a pas dépassé Bordeaux, Sébastien est resté au Courtaou comme soutien de veuve.

Le premier élan apaisé : — Et Barnabé, et Benoîte Esteven ? demandai-je. D'où vient que chez eux tout est désert ?

— Cela, monsieur Quatrelles, c'est une triste histoire. Le malheur a piqué dru sur la maison, comme une grêle. Le gârçon, un fils unique, un beau garçonnet de vingt ans, fiancé à une Margalide Moncayolle, qui héritera de la ferme du Pont, vous savez ?... eh bien, il est mort près d'Orléans. Vous ne l'avez pas connu. Il était déjà dans les chasseurs d'Afrique. Ne s'était-il pas fourré dans la tête, cet enragé-là, de rapporter une paire d'épaulettes d'officier, une lance de uhlan, et une épée allemande, pour en affubler le Suisse de Saint-Ambroise, le jour de ses noces ? Il avait tout le bagage, oui !... Mais l'appétit lui est venu en mangeant, et il lui a fallu une ceinture à glands d'or, une ceinture de général. Il a bien tué celui qui la portait ; mais, pendant qu'il prenait la chose, un S. N. de D. de *cosaque* lui a cassé la tête à bout portant. Tout un parc d'artillerie lui a passé dessus.

Quand le père a appris cela, il s'est mis à dépérir qu'on le voyait descendre un peu plus en terre, d'heure en heure. La Benoîte n'était guère plus vaillante. Elle vivait par amour pour le mourant, pour ne pas lui faire de la peine et le mettre dans la gêne en s'en allant devant.

Un jour, un dimanche, il y a deux mois, Barnabé ayant l'air un peu moins défunt que d'ordinaire, Benoîte l'avait assis devant la marche, les

pieds au soleil, et était allée à la messe avec tous les serviteurs, pour communier. C'est Lirotte, une *beryerette* de la ferme du Pont, qui gardait le vieux.

L'église était pleine à déborder. Il y avait des gens à genoux jusque sur la place. Les filles venaient de chanter :

Cantem dab allegrie!
Soune, Arnaut, deu clarou,
A la glori d'u Messie,
Yogue, Marc, deu briulou.

Le prêtre descendait les marches de l'autel, le saint ciboire à la main; tout le monde était incliné. La Benoîte, et, près d'elle, la Margalide Moncayolle, en deuil toutes les deux, tenaient la nappe blanche, côte à côte, quand la Lirotte est entrée dans l'église, affolée et criant :

— Il est mort!... il est mort!... Ce n'est par ma faute, madame Esteven. Venez !... M. Barnabé a roulé..., roulé en se tordant jusqu'à la marette.

Cela a fait froid à tout le monde. Il y a eu des chuchotements et de l'agitation jusqu'à ce que M. Bastarède, le curé, eût levé la main et dit :

— Après Dieu, les hommes !

On s'est agenouillé de nouveau, à l'exception de quelques amis de feu Esteven qui sont allés, toujours courants, relever le trépassé.

Le curé a commencé de donner la communion. Les cœurs battaient, je vous assure. Quand ç'a été le tour de la Benoîte, comme elle ne levait pas la tête, M. Bastarède s'est baissé : « Madame Esteven, ma bonne madame Esteven, je vous apporte le bon

Dieu. » Elle ne bougeait toujours pas. Alors la Margalide lui a soufflé à l'oreille : « Mère Benoîte, bonne mère, c'est M. Bastarède qui vous présente notre Sauveur. Communiez pour le pauvre défunt. Nous courrons auprès de lui, tout de suite après. »

Pas de réponse.

Alors, le curé a eu peur. C'est qu'il commençait à comprendre. Il a posé le ciboire sur l'autel et est redescendu quatre à quatre jusqu'à la sainte table. Il a pris à deux mains la tête de la veuve et, après un instant qui a paru un siècle à tout le monde, il a abandonné le corps à la Margalide et, se redressant, a dit :

« — Après la messe, nous prierons pour l'âme de Barnabé Esteven et pour celle de défunte veuve Benoîte Esteven, morts tous deux dans la foi catholique, sans avoir reçu les sacrements. Dieu les accueille ! »

La sainte table étant déserte, le curé a renfermé les hosties dans le tabernacle. On a couché la morte dans le chœur, sur la pierre, les bras étendus en croix, et M. Bastarède a achevé la messe. Après quoi il a dit à haute voix la prière des morts.

Cela fait, chacun s'en est allé sous le porche attendre la sortie du corps pour lui faire escorte. On a eu grand'peine à détacher la Lirotte du cadavre auquel elle s'était cramponnée en criant :

— Ce n'est pas ma faute s'il est mort, madame Benoîte... Il faut me pardonner. Ce n'est pas ma faute. Il s'est levé tout seul et a roulé... roulé jusqu'à la marette. Ça n'est pas ma faute !... ma faute !... ma faute !

Elle n'a pas trop sa raison depuis ce jour, la

pauvre petiote... non !... Il a fallu renoncer à lui donner un état où l'on est seul, à cause de ses peurs.

On a couché le bonhomme et la bonne femme côte à côte; et tous deux s'en sont allés au paradis, où leur garçon les attendait.

— Voilà une lugubre histoire, madame Eyssus. Les pauvres gens !... Et la Margalide Moncayolle?... vous ne me parlez pas d'elle.

— C'est qu'il n'y a rien de bon à en dire. Elle est à Toulouse, où elle porte des chapeaux à la parisienne et des bottines à boutons. On dit qu'elle va épouser un employé ! C'est une ambitieuse qui veut être dame... et qui le sera. — Ah çà ! vous allez reprendre votre chambre chez nous?

— Pour quelques heures.

— Seulement ! — Qu'avez-vous donc tant à faire? Lole, ma brue, va vous cuisiner une *broye* si épaisse !... que vous ne pourrez plus vous en aller.

J'ai retrouvé ma chambre comme je l'avais laissée. J'ai seulement replacé la table devant la fenêtre, remis votre chaise auprès de la croisée et, près d'elle, le tabouret de Marichon. J'ai mis des fleurs de tous les côtés, comme au retour de nos promenades, et j'ai passé la soirée, assis sur le bord de la fenêtre, à penser au temps béni.

A demain, précieuse amie, Dieu vous garde.

V.

La Maison-Verte, septembre 1871.

— Vous ne pouviez pas arriver plus à propos, m'a dit Balbine Eyssus, pendant le souper. Il y a ce soir *Besiau*[1] au *Courtaou*[2], pour l'*esperouquère*[3]. Nous avons engrangé le maïs, et les voisins viennent nous donner un coup de main; à charge de revanche. Vous reverrez toutes vos anciennes connaissances.

En effet. A partir de six heures, arrivèrent successivement Dominique Bernadets, dont l'âne servait de monture à Marichon les jours de longue promenade; Barbe Espédèche, la meunière de Narcastet; Antoine Monassut, le maître de Poulida, votre vache adoptive; Luc Boueil-Boueïlho, le fameux *yougadou*[4] de Nay...; et trente autres.

A sept heures, tous les *Besiis*[5] étant arrivés, hommes, femmes et enfants se sont assis en rond, par terre, dans la grange, autour d'une haute pyramide de têtes de maïs. Deux torches de résine éclairent l'assemblée. Sur un signe de la *Daune*[6] le travail commence. Chacun s'y livre avec ardeur. Les épis une fois dépouillés, volent par-dessus les épaules et vont s'entasser aux quatre coins de la grange; et

1. Travail commun, sans salaire, pour aider un voisin pressé par l'ouvrage.
2. Bergerie.
3. Assemblée pour la décortication du maïs.
4. Ménétrier.
5. Invités du besiau.
6. Maîtresse du logis.

cela, au son des chansons, au brouhaha des commérages. Dès qu'un monceau l'emporte sur les autres, il faut entendre ceux qui l'ont élevé en tirer vanité et railler leurs voisins ! La Daune, debout, le râteau à la main, alimente la pyramide dans laquelle chacun puise. Elle pousse sans décesser de nouveaux épis devant les travailleurs.

Une histoire de revenants bien contée a son prix, un soir d'esperouquère. On rétrécit le cercle, on se tâte les coudes, puis les hanches, et l'on sonde du regard les recoins sombres de la grange.

Mais rien ne vaut une chanson bien faite, bien franche, bien dégoisée, pour enlever la besogne. Quelque chose comme :

Per la ribère, que seguen nau :
Segadou,
Sègue caus!
La palhe qu'ey courte et lou blat qu'ey bou!

« Dans la plaine, il y a neuf moissonneurs : Moissonneur, coupe près de terre ! La paille est courte et le grain est précieux ! »

Les mains suivent le rhythme, les doigts ont des impatiences et les épis volent deux fois plus vite dans l'air.

Les spathes de maïs s'amoncèlent autour des travailleurs. Ceux-ci en ont bientôt jusqu'aux genoux, puis jusqu'à la taille. La marée monte, monte toujours, et quand la Daune annonce la collation, les Bésiis se lèvent et font voler la litière de tous les côtés en riant aux éclats. Il y a bien quelques baisers échangés par-ci, par-là ; mais personne ne s'en fâche.

Et puis, n'y a-t-il pas un curé dans chaque paroisse, pour aviser en cas d'accident?

Chacun tire son couteau de sa poche et attaque la miche. Le pique-poux [1] coule à pleins bords. Les châtaignes bouillies sont servies à pleines écuelles. Comment ne pas avoir soif quand on a travaillé de bon cœur, au milieu de la poussière, qu'on a chanté à se fêler les poumons, et que le vin est bon?

Le moment est venu de danser quelque *branle*, quelque *mutchico*, au son des *utis* [2]. Bouei-Boueilho met tout en mouvement. Et les pirouettes, les cris, les sauts de carpes, les rires d'aller leur train! Quand vient le tour de l'inévitable? « *Yan Petit que danse,* — *Dab lou pée que danse,* etc.... » c'est de la frénésie.

Mais il est temps de se séparer. Demain, il faudra être aux champs dès l'aube. On se dit adieu. Les groupes se forment pour la *conduite*, et l'on s'éloigne à travers bois.

Les plus vaillants, la main dans la main, forment une longue chaîne, et s'éloignent en dansant. D'autres, bras dessus, bras dessous, occupent toute la largeur de la route, et chantent en chœur quelque refrain populaire d'*Espourrin* ou *Bitaubé!* Les vieux s'en vont au pas, débattant les prix probables des vins de l'année, sur les coteaux de *Jurançon* et de *Gan*; tandis que des couples enlacés rentrent à tâtons, plus lentement encore, par les plus sombres chemins.

Je me suis enfermé dans ma chambre, avide de

1. Vin nouveau.
2. Galoubet.

calme et de solitude. Je n'ai pas voulu de lumière et bien m'en a pris. J'aurais mis en fuite un beau rayon de lune que j'ai trouvé couché sur le pied de mon lit. Je me suis assis sur le rebord de la fenêtre, recevant l'adieu des retardataires. Peu à peu, les derniers groupes ont disparu dans le bois, les derniers chants se sont éteints.

Quand tout a été silencieux, je vous ai vue venir, amie. Je n'ai distingué d'abord qu'une lueur, une forme vague, au plus profond du bois. Puis, j'ai reconnu votre robe blanche sur laquelle la lune, tamisée par le feuillage, dessinait des silhouettes qui se transformaient chaque fois que vous faisiez un pas. Quand vous avez été à mi-pente, vous vous êtes arrêtée. J'ai voulu courir vers vous, mais vous m'avez fait un signe de la main, et je n'ai pas bougé. Vous vous êtes penchée, et aussitôt, de tous les côtés, j'ai vu s'allumer des lucioles qui vous ont suivie. Vous vous êtes arrêtée encore, et des marguerites couleur de soleil ont brillé dans la nuit sur le fond sombre des mousses.

Les grains pourprés des sorbiers et des houx sont devenus transparents et lumineux. Des ruisseaux se sont mis à courir sur l'herbe. Ils chantaient de si douces choses qu'elles devaient être à votre louange. Je les ai vus serpenter à l'aventure, jouer avec la clarté blanche de la lune, faire jaillir des gouttelettes brillantes autour des troncs d'arbres qu'ils rencontraient. Le bois vert, les herbes fauchées, tout s'était mis d'accord pour embaumer l'air. Une fois encore j'ai voulu aller à vous et vous m'avez arrêté du geste. Je voulais, je voulais absolument vous obéir et ne le

pouvais pas. J'ai franchi la fenêtre, je me suis élancé...

De grands nuages courent dans le ciel. De lourdes gouttes de pluie commencent à tomber. Je vous cherche, je vous appelle... Vous n'êtes plus là. Je rentre désolé dans ma chambre sombre et je ferme la fenêtre dont le vent d'orage secoue les battants.

Je me couche à tâtons. La pluie me donne la sérénade. Je distingue les quatre parties d'un quatuor insipide et monotone. Écoutez :

L'eau roule du haut en bas de la maison dans des conduits qui rendent des sons métalliques. Elle fait entendre trois ou quatre notes qui finissent par former une mélodie... allemande, que je solfie malgré moi. Cela me rappelle cet instrument grotesque, ce clavier composé de bâtons de chaises, sur lequel on tapait avec une tige de fer.

Après avoir roulé sur la toiture et rempli les gouttières, la pluie déborde et tombe sur les marches du perron. Elle procède par courts crescendos et diminuendos. Une note lui suffit. Il faut être profondément mélancolique pour apprécier cette note-là.

L'averse tinte aussi sur mes vitres. La mélodie est insaisissable et intermittente. C'est une musique plus que chinoise, qui procède par demi-quarts de tons.

Enfin, dans la cheminée, des gouttelettes tombent sur le papier froissé. C'est un pizzicato sans rhythme ni mélodie.

Tout cela accompagne la girouette qui grince et le vent qui tantôt miaule et tantôt rugit. C'est la symphonie d'automne, que le temps maussade va nous jouer cinq mois durant.

Il faut être directeur de théâtre, croquemort ou marchand de marrons pour écouter cela sans pleurer. On passe la revue des mois derniers; on refait en rêve ses plus douces promenades. On voit glisser une robe claire, trotter des bottines microscopiques sur la mousse. On compare les élégies malsaines de la pluie aux purs fredons des sources. L'avenir apparaît boueux; la vie est décourageante. Avec quelle joie on renoncerait aux cinq mois qui vont suivre, pour voir, au retour du jour, pointiller les bourgeons des lilas, et s'ouvrir les boutons des violettes.

Dormons! — Et l'on se tourne, et l'on se retourne... et l'on s'étend, les yeux et les poings solidement fermés. Mais la pluie redouble et l'on songe malgré soi aux feuilles qui tombent, aux fleurs qui meurent, aux champignons qui engraissent, aux limaces qui pullulent, et l'on se bouche les oreilles pour oublier. C'est en vain! Énervé, on allume; on prend un livre. Mais c'est entre les lignes que les yeux se promènent. Au bout d'une heure on s'aperçoit que la page n'a pas été tournée, et l'on éteint.

Quelle a été ma surprise, amie, lorsque j'ai trouvé au réveil la terre poussiéreuse et les herbes à peine mouillées? Il n'a pas plu. L'orage était en moi. Où avais-je donc la tête? Je comprends que Dieu nous frappe; mais, à quoi bon ajouter aux douleurs nécessaires, les tortures stériles de l'imagination? Vous m'expliquerez cela dans votre prochaine lettre, amie. J'y compte.

Le jour se lève. A peine les oiseaux essayent-ils un chant. Dans la vallée, le cours du Gave est facile à reconnaître aux nuages qui le couronnent. La vapeur

monte plus légère d'instant en instant. Elle aura bientôt disparu. En ouvrant ma fenêtre, j'ai senti une bonne odeur de foin. Il est cinq heures vingt. Balbine Eyssus et ses garçons s'en vont au pré ramasser le regain. Le ciel se nacre légèrement. La colline que je viens de gravir domine la maison. J'ai devant moi plus de vingt lieues de vallées encadrées de montagnes.

La rosée sèche sur le toit ; les ardoises reprennent leur couleur plus claire. Le gazon mouillé paraît moiré. Tout est verdure.

Le vert est sombre, là où s'élèvent les pins, les cèdres et les marronniers ; doré, là où s'élancent des peupliers déjà fanés. Il est clair sur les pelouses ; bleuté dans le lointain ; roux du côté des vignes.

Devant la maison poussent des églantiers. Vous comprenez quelle valeur prennent leurs fleurs vives au milieu de tout cela.

Voilà les poules noires qui sortent. Elles vont !... elles vont !... bien vite ! bien loin ! Ce n'est qu'au bout du grand pré qu'elles s'arrêtent. Elles ont toutes des bottes jaunes et un chaperon rouge. Ce sont les couleurs du Béarn. Avec quelle ardeur elles grattent la terre au pied des meules !

Sur la route, passe la voiture de Nay. Je la vois paraître et disparaître entre les massifs. Ses grelots résonnent longtemps encore après qu'elle a passé.

Au-dessus de la colline, les nuages commencent à se liserer de rose et de roux. Le brouillard se lève, et là où les voiles se déchirent, je commence à distinguer le bleu des pics. Un foyer lumineux se concentre peu à peu derrière le bois Labarthe ; c'est de là que

vont jaillir les premiers rayons. La chaîne des Pyrénées se détache avec ses tons d'ardoise sur un ciel bleu de Sèvres et rose de Chine. L'œil a peine à suivre tant de transformations.

Au-dessus du bois, la lumière devient de plus en plus intense. Il m'est impossible de fixer les yeux de ce côté.

La vallée est plus verte. Les fleurettes se détachent plus crûment dans l'herbe. Le soleil n'a plus qu'un pas à faire; dans quelques secondes, il aura escaladé la montagne. De tous les côtés s'allument de joyeux incendies. Va-t-il donc se lever plusieurs soleils? Partout la lumière déborde. Une première vitre flamboie. C'est la plus petite fenêtre de la plus pauvre des cabanes qui reçoit le premier baiser du jour.

Sur le toit, la rosée étincelle. C'est comme une poussière d'étoiles qui serait tombée là cette nuit.

Les feuilles lisses des peupliers, sans cesse agitées, brillent comme des écailles. Les acacias ont des arêtes lumineuses, vives et franchement accusées. Seuls, les pins ont l'air de recevoir la lumière à regret. Ce sont les favoris des clairs de lune.

Le soleil monte. Je ne vois plus rien à l'horizon, tant les premiers plans m'éblouissent. Les derniers nuages s'enfuient du côté de Pau.

Six heures sonnent aux paroisses lointaines. Il est temps de me mettre en route. Trouverai-je là-bas une lettre de vous? Je vais suivre la grande route, c'est le plus court chemin.

Le temps est si beau que cela en est invraisemblable. La rosée est encore abondante. Toute brindille qui s'incline est terminée par une goutte d'eau. Les

buissons fument au soleil. Entre la lumière et moi, les feuilles ont des transparences dorées.

Le réseau des toiles d'araignées est couvert de diamans. Les tisseuses marchent sur la pointe des pattes, de peur de se mouiller. Le baume embaume. Les talus sont couverts de clochettes violettes et d'étoiles jaunes. Les ciguës ouvrent partout leurs parasols, sous lesquels s'abritent les insectes qui craignent de gâter leur teint. De tous les côtés l'automne a suspendu des chapelets de corail, sur lesquels les bêtes à bon Dieu font dévotement leurs promenades.

On fauche ce pré là-bas. Les poules suivent les faneuses, picorant à tour de bec, grattant à tour de pattes, la terre parfumée par le foin, peignée par le râteau.

C'est la scierie de Jean Riumayou, cachée dans les saules, à cheval sur le Lasbareilles, qui fait tout ce tapage. Sa machine se démène. On croirait entendre quelque mastodonte essoufflé, en train de laper la rivière. L'eau coule paisible sans se douter qu'on va la moudre, et lui donner des planches à fabriquer.

Voici les premières maisons du village, faites de cailloux savamment alignés. Si l'on avait la vue basse, on croirait voir des pierres nattées.

J'ai découvert (je parie que cela n'est encore sur aucune carte) un promenoir gazonneux, encadré d'eau chantante, abrité par des arbres feuillus. Dans le fond, se détache sur un coteau blond légèrement couvert de brume, un petit pont en plein soleil.

On viendrait exprès d'Islande pour voir ce petit pont. Jugez-en.

En tête, deux vieux piliers ruinés, gris, moussus, qui s'effondreraient si leurs pierres n'étaient pas reliées entre elles à grand renfort de liserons et de lierres. Il y a sur eux tout un monde de mousses, de ramures, de brindilles ; sans compter les habitants. Et les habitants méritent bien qu'on parle d'eux. Ne fût-ce que ce lézard vert et or à la panse rose, qui se grise de soleil en clignant les yeux. Le pont est fait de planches aussi vénérables que les piliers. Ce qui le rend surtout adorable, c'est qu'il y a partout des trous au travers desquels on passerait. Aussi, comme on voit bien sous ses pieds courir la rivière !

Si l'on croyait que la nature est demeurée indifférente, qu'elle n'a rien entrepris pour raccommoder tout cela, comme on se tromperait ! D'abord, les araignées ont essayé partout des reprises pour relier les planches. Ce n'est pas leur faute si elles ne sont pas plus solides. Elles ont fait de leur mieux. D'autres trous sont recouverts de lierre. J'ai maladroitement mis le pied sur un de ces chef-d'œuvre. J'ai failli passer et briser tout ! J'en aurais été inconsolable. C'est l'œuvre de deux ans que j'aurais détruite.

La balustrade de droite est assez solide et, pour peu qu'on ne s'appuie pas dessus, elle durera quelque temps encore. La mousse l'a veloutée, et dans les fibres du vieux bois des herbes ont incrusté leurs racines. Vous conviendrez que cette barre d'appui est plus jolie que vos rampes de fonte et d'acajou. A gauche, une chaîne était tendue. Elle traîne aujourd'hui dans l'eau. C'est pour les araignées et les moucherons une ravissante promenade.

Eh bien, voyez-vous, je ne donnerais pas ce petit

pont ruiné pour celui de la Concorde. J'y ai relu vos dernières lettres pendant que le ruisseau me faisait de la musique.

En bonne conscienee, on ne voit pas autant de belles et bonnes choses, en allant chercher une lettre dans le cloaque J.-J. Rousseau.

Adieu, amie, la fin des vacances approche. Je n'ai plus que quelques heures à passer ici. Vous recevrez demain ma dernière lettre.

Respectueusement à vous.

VI.

La Maison-Verte, 30 septembre 1871.

Tout reposait encore dans le *Courtaou* de Balbine Eyssus, quand je me suis levé. Je dois à la vérité et à mes hôtes de dire que j'ai devancé le jour.

Involontairement, en m'habillant, j'écoutais si je n'entendrais pas le petit doigt de Marichon heurter la vitre, et sa voix me dire : — « Êtes-vous levé, vieil ami ? Je vous apporte le bonjour de maman et le programme de la journée. » — Où est-il ce temps béni où je voyais passer sous la porte un papier qui traçait un demi-cercle en voltigeant jusqu'au pied de la croisée ? Je courais le ramasser et arrivais à temps pour saluer votre messagère, qui m'envoyait en s'en allant, du bout de ses petits doigts, tout un feu d'artifice de baisers. Je lisais alors votre épître quotidienne, laconique comme un télégramme :

« Nuit bonne à partir de une heure. Jusque-là,

« cousins. Oublié bouquet dans ma chambre. Léger
« mal de tête, qui se dissipe déjà.

« Nous prendre à huit heures. Promenade aux bois
« Labarthe. Déjeuner aux sources. Retour par Nar-
« castet. Dîner à six heures.

« Spectacle : *La joie fait peur* et un acte des *Plai-*
« *deurs,* lus par M. Quatrelles. (Redemandés.) Le
« curé et la boulangère assisteront à cette représen-
« tation. »

Ah ! le bon temps que celui-là !

Hier matin, ne voulant réveiller personne, je suis sorti par la fenêtre. L'herbe était mouillée de rosée, comme s'il était tombé une averse. Le soleil a trouvé de quoi se désaltérer.

Ma première visite a été pour la chapelle que nous avions adoptée. Il était six heures quand j'y suis arrivé. Rien n'a changé dans cette chère église. Les sœurs noires étaient en prières de chaque côté du chœur, là où nous les avions laissées. L'air était plein de bonnes pensées. Notre banc était libre. L'autel de la Vierge est orné, comme par le passé, de fleurs de papier d'or et d'argent, de feuillages rouges, jaunes et bleus. La cloche annonçait l'office. Les religieuses et le curé étaient seuls encore lorsque je suis entré. L'abbé allumait les cierges. Il m'a reconnu et, son rat de cave à la main, descendant à pas précipités les marches de l'autel, il est venu au-devant de moi.

— Et Mme Geneviève, et Mlle Marie?

Voilà quelles ont été ses premières paroles, et j'ai éprouvé une grande joie à entendre votre nom dans cette église. Partout où vous avez passé, vous avez laissé un peu de votre cœur. Tout le monde vous aime

et garde religieusement votre souvenir. Le premier coup de six heures ayant retenti, l'abbé a regagné en hâte la sacristie.

Le soleil, qui jusque-là s'était discrètement tenu à l'écart, a fait dans le chœur une entrée vraiment triomphale. Et voilà les vitraux qui lancent des rayons rouges, violets, jaunes, verts et bleus ; et voilà les couleurs de toutes les robes de bonnes vierges qui se ravivent, les ailes des anges qui se garnissent d'un duvet tout neuf ; et voilà les fleurs de papier d'or et d'argent qui pétillent, et les flambeaux d'autel qui se couvrent de paillettes, et les cristaux qui se remplissent d'arcs-en-ciel. Non, jamais je n'ai entendu de plus belle messe ! Et c'était une messe en musique, ma foi ! chantée sur le toit par les oiseaux. Il y avait surtout un maître pinson qui répondait, avec un à-propos parfait, à tous les *Dominus vobiscum*.

Je ne saurais me rappeler ce qui s'est passé autour de moi, emporté comme je l'étais dans ce tourbillon de pensées que vous devinez. J'ai reposé mon front dans le creux de mes mains ; j'ai lâché la bride aux souvenirs, et la messe était dite, les cierges étaient éteints, les sœurs, les fidèles, le curé partis, avant que je n'eusse relevé la tête. Le soleil était déjà loin. Les bonnes vierges, soigneuses, avaient retiré leurs beaux habits et revêtu leurs vieilles robes fanées ; les anges avaient perdu leurs plumes ; les oiseaux s'en étaient allés du côté du bois, et le pauvre Jésus recommençait autour de l'église un cent-millionième chemin de croix. Je suis sorti.

La ravenelle rose qui poussait dans une gargouille, au-dessus du portail, a disparu.

La campagne a des tons métalliques. La vigne s'habille de pourpre pour mourir. Les feuilles, lavées par la rosée, ont une crudité de tons qui étonne. Partout abondent l'or, l'argent et le bronze. Les buissons n'ont jamais été plus variés. Ces pendeloques pelucheuses, grosses comme des olives, fendues comme des grenades mûres, abandonnent au vent de petites plumes jaunes qui deviendront des arbres verts. Cet églantier malade est couvert de pompons rouges. Le cep se cache; son parfum le trahit.

J'ai voulu entrer dans le cimetière. La porte était close. Les tombes sont propres, les allées sont fraîchement sablées. On dirait un *cimetière-école.* Les buis roux ont une senteur plus âpre, les pins murmurent des berceuses moins lugubres qu'au jour où nous y sommes entrés. On doit être bien là. Le Christ domine les tombes. Il ouvre du haut de la croix ses bras sanglants à l'humanité indifférente.

Nous avons longé ce taillis un jour d'averse. Marichon est rentrée, couchée en rond, dans un panier de linge que portait un âne de passage. Le moulin est au bout du chemin, avec ses grandes meules couchées dans l'herbe. Des canards barbotent dans la marette, au milieu du cresson. Ils pourront bien se retrouver un jour, au fond de quelque plat, le second faisant au premier une grasse litière. La charrette est dételée devant la porte. Ses brancards chargés de chaînes, tournés vers le ciel, ont l'air de deux bras suppliants.

On aura brûlé cet hiver le tronc d'arbre sur lequel vous vous êtes assise, à quelques pas du moulin.

Dans un champ fraîchement labouré, sur les mottes

de terre brune, sautillent des *lavandières* au plumage cendré, aux pattes fines, à la queue longue et toujours en mouvement. Près de là, sur un toit d'ardoises, des pigeons blancs font leur toilette.

Un peu plus loin est le buisson de clématites. Pour y marauder plus à l'aise, vous avez jeté sur le chemin le châle que vous portiez. Puis, vous dressant sur vos pointes, levant les bras le plus possible, harponnant les brindilles avec la poignée recourbée de votre ombrelle, vous écorchant aux ronces, qui vous payaient aussitôt rançon, — car c'était la saison des mûres, — vous avez fini par former une gerbe blanche et verte qui a embaumé notre route toute une journée.

Sur la chaussée aujourd'hui sillonnée d'ornières, il y avait de grandes bourraches fleuries. Les bœufs les ont foulées aux pieds, les roues les ont couchées, l'hiver les a achevées.

Voilà le sentier montueux. Vous l'avez escaladé, cœur battant, un matin à l'aube. Vous portiez une robe blanche et une ceinture noire. Vous aviez jeté sur votre tête un capulet blanc. Est-ce bien cela ? Ah ! j'oubliais... Vous aviez autour du cou un petit plissé de mousseline blanche et un bouton de rose rouge à la boutonnière. Je cueille pour vous l'envoyer une adorable brindille, en souvenir de ce matin.

Le facteur descend la pente. Il s'arrête sur la lisière d'un champ fraîchement fauché.

— Holà ! hé ! Illhé ! crie-t-il.

Un grand gars plante sa fourche en terre et s'approche du chemin.

— Qu'y a-t-il ?

— Une lettre pour vous.

— D'où?

— Il n'y a pas de timbre.

— Ça coûte-t-il cher?

— Vingt-cinq centimes. Cinq sous, quoi!

— En voilà toujours trois.

— Et vous me donnerez le reste demain. Est-ce du frère?

— La femme va nous dire ça. Eh!... Sylvie... une lettre...

La femme s'était redressée et avait attendu, le revers des poings plantés sur les hanches. Aussitôt la permission reçue, elle descend en courant.

— Tiens, Sylvie, une lettre.

— Je vois bien. Donne.

— De qui est-ce?

— De Sébastien. C'te bêtise!

— Comment peux-tu savoir? Ouvre.

— Je n'ai pas besoin. Je connais sa main.

— Ouvre tout de même.

— A quoi bon?

— Pour savoir.

— S'il écrit c'est qu'il se porte bien. Qu'est-ce qu'il faut de plus?

— C'est égal. Lis.

La lettre est du frère. Le pauvre diable blessé et pris à Gravelotte, a passé plusieurs mois fort durs en Allemagne. Il annonce son retour. Illhé hausse les épaules et retourne au travail.

— Il est bien temps! A présent que le regain est en meules et le raisin sous le pressoir!

— Il aurait autant aimé être ici, hasarde la femme.

— Pourquoi s'est-il laissé prendre, alors, ce fainéant-là ?

— On ne fait pas toujours ce qu'on veut, soupire Sylvie.

— A preuve !...

Et après avoir craché dans ses mains, Illhé reprend le manche de sa fourche et se remet au travail. Le facteur continue son chemin. La femme le suit des yeux. Elle le voit ému et lui crie :

— Ça doit vous donner de l'espoir. Peut-être que votre garçon est en route aussi.

— Oh ! lui !...

— Qui sait ?

— Il y a des gens pour lesquels tout tourne à rebours, vous savez.

— As-tu fini de causer?... hurle Illhé.

La femme remonte. Le facteur est déjà loin. Je continue ma route.

Vous voyez bien où je suis, n'est-ce pas ? — A gauche, la futaie. En face, perdue dans les feuilles, la maison rouge de M. Vergognan, le fabricant de bijoux de jais. Plus au fond, la route de Nay, et enfin, à droite, à mi-pente, la *bourdette* devant laquelle fleurissaient des narcisses, adossées à la sapinière. J'entre dans le taillis.

Je n'ai jamais vu une telle variété de mousses. Il y en a de frisées avec des pointes blanches; d'autres retombent en saule. J'en vois d'étoilées et d'un vert très-sombre ; les dernières venues sont jaune paille. Celles-ci sont en peluche; celles-là, en velours. Une ronce qui me déchire la main me rappelle que vous avez été, à cette même place, fort empêchée par un

buisson qui vous avait, ma foi, prise aux cheveux. Vous avez dû enlever votre peigne, et, ne voulant pas que je touche vos cheveux, vous avez coupé les branches.

Le *Lasbareilles* est là. Je l'entends avant de le voir. Il trace, au sortir de sa source, quatre ou cinq ruisselets charmants. De tous les côtés à la fois il serpente, il court, il fredonne; si grêle, si coquet, si inoffensif, que Marichon, la toute petite, prenait avec lui des familiarités de colosse de Rhodes. Au bas de la pente, par exemple, ses filets réunis forment un cours d'eau respectable. Celui que je viens de franchir éclabousse au passage de la mousse, des roseaux, des fraisiers, des fougères et mille petites herbes qui ne se doutent pas, les mignonnes, de l'éloquence avec laquelle elles nous disent la grandeur de Dieu.

Le soleil reparaît. J'étais surpris qu'il ne fût pas de la fête.

Voici notre ruisselet, le vrai, le jaseur, le nôtre, avec ses cascatelles roulant des cailloux blancs. J'entends dans le haut la voix dominante de la source. C'est là que vous vous êtes assise. Cet arbre est celui auquel vous avez suspendu votre ombrelle, votre capeline et votre châle pour vous étendre sur l'herbe et tremper vos lèvres dans le ruisseau. Voilà bien la place, et je veux me désaltérer dans cette eau, la plus pure du monde.

Je côtoie des buissons de houx et de ronces, des arbres moussus, des taillis broussailleux. Là-haut, des rochers m'apparaissent. Là est la source. Cette pierre est celle sur laquelle vous vous êtes assise découragée, indignée, un jour que des sabotières des

environs étaient venues en troupe laver leur linge au plus haut du ruisseau. Il faisait très-chaud et vous laissiez tomber dans votre corsage la moitié de l'eau glacée que vous portiez à vos lèvres. Que vous m'avez fait de peine! Un instant après Marichon a voulu en faire autant, et vous l'avez grondée. Il n'y a pas de lavandières aujourd'hui. La source est libre et je suis seul. Comme il m'en coûte de m'éloigner! Si je ne devais plus voir et entendre toutes ces choses! Pauvres de nous! Pourquoi Dieu a-t-il mis au fond de nos cœurs le doute, comme la vase au fond des sources?

En route! Je n'ai que des minutes à vivre ici. En route!

Monter, descendre, sauter des fossés; retrouver partout l'ami ruisseau qui tantôt se cache et tantôt reparaît, comme s'il voulait jouer avec moi; m'arrêter pour l'écouter, lui répondre d'un regard; repartir, fouiller les mousses de la pointe du couteau; passer à rêver d'adorables minutes; presser le pas, faire tinter les feuilles sèches, faire craquer le bois mort, me griser de solitude, parler à qui n'est pas là, picorer des souvenirs dans toutes les clairières; supplier les pins d'être plus odorants, les mousses plus douces, les oiseaux plus pimpants, les sources plus limpides, en vue de prochaines visites;... voilà en partie ce que j'ai fait jusqu'à ce que de la lisière m'apparût le pont d'Assat et les îlots semés dans le Gave.

Je ne puis pas me décider à rentrer. Je tourne à droite.

C'est l'heure mélancolique. Les tourterelles s'appellent, les ombres se couchent. La poule perche. Les

terres labourées semblent striées plus profond. J'ai entendu un grand bruit dans un buisson. Je me suis avancé et, du regard, j'ai fouillé les herbes. C'était un troglodyte, le plus petit des troglodytes qui faisait ce tapage, en courant sur les feuilles sèches. Se tournant vers moi, la queue en trompette, il m'a regardé bien en face. Il voulait, j'en suis sûr, me faire baisser les yeux. Mais le vent l'a enlevé, croyant n'entraîner qu'une plume. Au plus haut d'un hêtre se balance une branche qui porte plus d'oiseaux que de feuilles. Tous ces républicains s'agitent, tournoient, se disputent, en quête d'une bonne place pour la nuit. Personne ne veut être au bout de la branche. Ceux-ci cherchent à se réunir, ceux-là n'entendent pas être côte à côte. Ne dirait-on pas que les branches font défaut? Un épervier passe. La bande se disperse, se rassemble plus loin et recommence la bataille.

Et, pendant ce temps, dans un taillis ombreux, deux passereaux se sont blottis. Ils se serrent l'un contre l'autre et dorment chacun d'un œil. De temps en temps ils échangent un tendre coup de bec. — Que vous faites bien, passereaux, de fuir nos républiques et de vous isoler ainsi ! Tant petits que vous soyez, je vous proclame de grands philosophes. J'envie votre sagesse et votre bonheur ignoré.

Un dernier rayon de soleil a lui comme une aumône. Mais quelle aumône ! La cime des arbres est couverte d'or. Jupiter-Soleil paye les caresses qu'il a prodiguées à Danaé-la-Terre.

Il faut partir ! Toute la vie se passe à entendre cette aigre et stridente fanfare qui retentira jusqu'au jugement dernier. Il faut partir ! A peine est-on au

monde qu'on vous parle de bien mourir. Il faut partir!

Mes yeux voient mieux qu'aux premières heures; je perçois mieux, je comprends mieux les merveilles qui m'entourent. La nature s'apprivoise. Il faut partir!

Mes mauvaises pensées s'effacent; je sens que je deviens meilleur. Il faut partir!

Là-bas, je suis seul et sombre, inquiet et soupçonneux. Ici je n'ai que des amis qui murmurent, gazouillent, chantent, tintent, bruissent à qui mieux mieux, combien ils m'aiment. Il faut partir!

En route donc! et que le monde me reprenne. Il faut partir!



SYMPHONIE PHILOSOPHIQUE.

LA LÉGENDE DU CARÊME.

LES MARGES DU CODE.

LE ROI DE LA CRÉATION.

LE DERNIER HOMME ET LE DERNIER ÉCU.

LA LÉGENDE DU CARÊME.

— Dis donc, papa, dans la Bible que tu m'as donnée, il y a une chose que je ne comprends pas.

— Une seule?

— Une seule.

— Heureux enfant!... Continue.

— Je vois que les hommes ayant été bien méchants, le bon Dieu a fait venir un déluge pour détruire tout ce qu'il y avait sur la terre. Et puis il a tombé de l'eau pendant quarante jours; et puis il y en a eu par-dessus les plus grandes montagnes; et puis tout a été noyé... Eh bien!... et les poissons?

La mère se mit à tisonner. Le père resta un instant silencieux; puis, écartant l'enfant :

— Tu fais toujours des questions qui n'ont pas le sens commun.

— Puisque je ne comprends pas.

— Adresse-toi à ta mère ; j'ai mon journal à lire.

— Adresse-toi à ton papa; tu vois que je suis occupée.

Le père comprit le tort immense qu'il se faisait. Il rappela l'enfant qui s'en allait en boudant.

— Viens ici, Maurice; assieds-toi là. Puisque tu y tiens, je vais te conter ce qui se passa en l'an 600 de la vie de Noé, au dix-septième jour du second mois.

Et l'enfant attentif prit place sur le tapis, appuyé sur les genoux de sa mère.

— En ce temps-là, les hommes vivaient près de mille ans et ils les employaient à faire le mal. Ils étaient de forte race ; géants de bien des coudées, dompteurs de mastodontes, étouffeurs de baleines, et ils ne se servaient de leur force que pour le massacre et la dévastation. Dieu se mit alors dans une grande colère. Si une colère d'homme peut quelquefois embraser un monde, on est effrayé en pensant à ce que doit être une colère de Dieu ! Par bonheur pour la race humaine, il existait sur la terre une honnête famille dont Noé était le chef. Le Seigneur décida de l'épargner; mais il résolut de détruire tout le reste de la création.

— De sorte que si Noé avait été méchant, le monde aurait fini comme ça, tout de suite?

— C'est plus que probable. Dieu rendit visite à Noé et lui dit : — « Plus j'examine le monde, et plus « j'y vois de retouches à faire. L'homme que j'ai « choyé entre tous m'oublie ou m'outrage. Je l'exter- « minerai et veux que la terre porte éternellement « l'empreinte de son châtiment. Je lui ferai une « blessure qui ne se cicatrisera jamais. Tout ce qui « marche, tout ce qui rampe, tout ce qui vole va « cesser d'exister. »

— Il était joliment en colère, le bon Dieu !

— C'est qu'il y avait de quoi, petit Maurice. On aurait fait mille lieues sans trouver un enfant obéissant.

— Oh !...

— Tu connais l'histoire de l'arche, je ne te la conterai pas...

— Pourquoi donc que Noé y a laissé entrer les vilaines bêtes comme l'araignée, le scorpion, la punaise ?

— Pour ce qui est de la punaise, ce n'est pas la faute de Noé. Comme elle entrait la dernière, il a voulu pousser la porte et lui barrer le chemin ; mais elle était déjà à moitié dans l'arche. Le battant de la porte l'écrasa, et c'est depuis ce temps qu'elle est si plate.

— Comme c'est malheureux qu'elle ait pu passer ! Mais, enfin, puisque le bon Dieu avait choisi une famille qui était bonne et qu'il détruisait les autres, pourquoi qu'il n'avait pas choisi aussi des bons lions qui n'auraient pas mangé les hommes, des bons loups qui ne m'auraient jamais fait peur ?

— Tu calomnies les loups et les lions, mon enfant.

En sortant de l'arche, c'étaient les meilleures bêtes du monde, et c'est nous qui les avons rendues féroces. Mais, si tu m'interromps toujours, je n'arriverai jamais au bout de mon histoire.

— Je ne dis plus un mot.

— Quand tout fut prêt, ainsi que l'avait ordonné Dieu, le vent commença à souffler fort, fort! Les montagnes se balançaient et se fendaient. Le fleuves se gonflaient et débordaient au lieu de suivre leur cours habituel. Le soleil était couleur de sang et de gros nuages noirs couraient dans le ciel comme des fous. La terre avait des frissons et chaque secousse creusait des cratères d'où s'échappaient tantôt des flammes, tantôt de l'eau bouillante.

— C'est moi qui n'aurais pas voulu être là.

— Je crois bien! Alors les hommes firent de belles promesses. Mais il était trop tard. La mer lança ses vagues sur la terre ;.. et quelles vagues!

— Grosses comme des maisons ?

— Il y en avait d'une lieue de haut.

— Pas possible!

— Les animaux qui ne pouvaient pas parler et dire des mensonges comme faisaient les hommes, se couchaient à plat et ne bougeaient plus.

— Les araignées n'étaient pas fières, hein?

— Et les lions pas plus qu'elles, je t'assure. D'abord la mer engloutit les vallées, broyant les forêts, emportant les villes, roulant dans ses vagues les montagnes effondrées. Puis elle monta encore, encore, poursuivant l'espèce humaine qui grimpait de tous les côtés. C'est-à-dire que ce jour-là on a vu des goutteux avoir si peur qu'ils arrivaient à des hauteurs que

l'homme n'atteindra plus. Les oiseaux volaient effarés, broyés par la grêle, ils tombaient ne trouvant plus où se poser.

— Les serins aussi ?

— Les serins aussi, à l'exception de deux que Noé avait emportés dans une petite cage.

— Et les papillons aussi ?

— Tous les papillons aussi.

— Ils avaient donc été bien méchants, les papillons ?

— Féroces !

— Les hirondelles ont été noyées les dernières, pas vrai ?

— Cela va sans dire. Au bout de cent cinquante jours, quand le dernier homme eut fait ouf ! en disparaissant à son tour sous l'eau, la pluie cessa comme par enchantement et tout reprit sa place accoutumée. Le ciel redevint d'un beau bleu turquoise, et le soleil se mit à briller comme par le passé. C'est alors que Noé lâcha son pigeon qui revint le soir, parce qu'il n'avait pas trouvé où se poser.

— Et puis parce que sa pigeonne était restée dans l'arche.

— C'est possible. Sept jours après, second voyage du pigeon qui revint encore, mais cette fois avec une feuille d'olivier dans le bec.

— Pourquoi d'olivier, puisque les oliviers poussent dans les plaines et que le haut des montagnes était seul à découvert ?

— Parce que l'olivier est le symbole de la paix.

— D'ailleurs, ajoute la mère, puisque les arbres déracinés flottaient à la surface de l'Océan apaisé, le pigeon pouvait bien leur prendre un rameau.

— Alors ça ne voulait pas dire que la terre était à découvert?

— Finis d'ergoter comme cela, Maurice, ou je me fâche et je ne continue pas mon histoire. Enfin, sept jours après, le pigeon partit et ne revint plus.

— Est-ce que tu trouves cela bien qu'il ne soit pas revenu ?

— Puisque c'était convenu avec Noé.

— Mais sa pigeonne, qu'est-ce qu'elle a dit en ne le voyant pas revenir ?

— La Bible n'en parle pas.

— Et alors ?

— Alors Noé mit pied à terre.

— Ça devait être joliment crotté !

— Le soleil avait séché tout.

— Et ça n'était pas malsain ?

— Tu vois bien que non, puisque Noé a vécu encore trois cent cinquante ans. C'est alors que Dieu, pour rassurer les hommes, qui étaient tout tremblants, fit briller l'arc-en-ciel en signe de pardon et d'alliance. Puis il fit défiler devant lui tous les animaux de l'arche qu'il bénit et qui se dispersèrent sur la terre, de ci, de là, chacun suivant ses goûts et ses instincts.

— Oh ! comme j'aurais voulu les voir passer !

— Quand le dernier des animaux fut sorti, Noé ferma la porte.

— Attendez, ce n'est pas tout, — dit le Créateur, — nous avons encore les poissons.

— Mais il n'en est pas entré un seul dans l'arche, Seigneur, Père Tout-Puissant ; où les aurais-je casés ?

— Eh bien ! vous avez fait de la belle besogne, monsieur Noé ! Voilà tous mes poissons à recommencer.

Alors une petite voix se fit entendre à quelques pas. A fleur d'eau, une tête passait : une petite tête déprimée, les yeux latéralement placés, la bouche largement fendue et garnie de mâchoires jusqu'au gosier.

Petits poissons vivent encore!

répéta la voix en riant. Et aussitôt des millions de têtes de toutes les formes, couleurs et grosseurs, apparurent à la surface de l'eau, répétant en chœur :

Petits poissons vivent encore!

Le Seigneur, dans un premier moment de colère, souffla sur la mer, et ce fut au fond de l'eau un remue-ménage à ne plus s'y reconnaître. C'est de ce temps que datent les premiers poissons plats. Des milliers d'espèces furent aplaties sur les rochers. Ce mouvement d'humeur apaisé, les yeux du Créateur rencontrèrent l'arc-en-ciel qui continuait de briller, ce qui le rappela à l'indulgence :

— Avance, toi qui as pris le premier la parole.

La morue — car c'était elle — sortit en tremblant, la tête de l'eau. Combien elle était changée ! Ses yeux lui sortaient de la tête, et, rondelette autrefois, elle était devenue plate comme un fromage de Brie.

— Qu'avez-vous fait pendant le déluge ?

— Père tout-puissant, nous nous sommes tenus bien tranquilles au plus profond de l'eau, attendant que votre colère s'apaisât. Puis, le calme s'étant réta-

bli, nous avons profité de la crue des eaux pour visiter les montagnes que jamais nous n'avions eu l'espoir d'explorer. Nous avons passé quelques jours, les uns dans les Pyrénées, les autres dans le Caucase.

— Par ma barbe ! se moque-t-on de moi ?

— Nous n'en avons ni la volonté, ni le courage.

— Après avoir englouti le monde, me faudra-t-il le dessécher ?

— Vous avez pardonné, Seigneur, reprit Noé, en se jetant avec toute sa famille aux pieds du Créateur.

Le bon Dieu, prenant un terme moyen entre les deux promesses devenues contradictoires qu'il s'était faites : celle d'exterminer toute la création, et celle de pardonner, imagina « *le carême,* » pendant lequel il est fait chaque année une Saint-Barthélemy de poissons, et inspira aux hommes l'idée de faire maigre deux fois par semaine. Comme la morue avait pris la parole, c'est elle dont on fait la plus grande consommation.

Maintenant, monsieur Maurice, vous savez ce que vous vouliez savoir. Laissez-moi lire mon journal et offrez votre bras à votre mère qui vous attend pour aller au sermon.



LES MARGES DU CODE.

Je veux vous parler aujourd'hui d'une promenade chaque jour plus fréquentée. Il s'agit des marges du code pénal. Tout ce qu'il y a de coquins habiles y prend ses ébats avec non moins de désinvolture et d'impudence que les coquines classées roulant au bois, autour du lac.

Dans cette oasis, on pratique une morale relative. Ce qui s'y fait n'est pas précisément honnête, sans être pour cela précisément canaille. C'est là que germent les primeurs de l'arbre du mal, que s'élaborent ces friponneries inédites qui échappent momentanément à la loi.

La société y est choisie. Je sais bien que ceux qui la composent ne sont pas très-estimés; les honnêtes gens les fuient; mais la foule mange leurs dîners tant qu'ils sont bons, fait danser leurs femmes et leurs filles tant qu'elles sont jolies, et les suit à courte distance, comme les requins, dans le sillage, espérant, en échange de la considération factice qu'elle leur prête, happer au passage quelque morceau. Tout le monde tient ces gens-là pour des fripons et se hâte de leur donner la main, de peur qu'il ne survienne quelque condamnation gênante.

Vous vous rappelez, sans doute, le jardin aux plantes du Jardin des Plantes, qui va du quai Saint-Bernard à la rue Geoffroy-Saint-Hilaire?

La promenade dont je veux parler est disposée de la même façon. Vous avez d'abord deux grandes marges... deux grandes allées, veux-je dire, reliées aux deux extrémités par deux allées plus courtes, de même largeur. Comme autant de squares charmants, les articles du code s'épanouissent dans ce cadre. Un petit sentier les sépare.

D'habiles classifications permettent aux étudiants en friponnerie de faire de sérieuses études. C'est là que fleurissent : la mort, un mancenillier de serre froide; le bagne, le bannissement, la dégradation civique ; sans compter la détention, la réclusion et l'amende, petites fleurettes d'autant plus importantes à étudier, qu'elles sont plus communes. Tout cela est soigneusement étiqueté avec renvois au catalogue.

C'est en tremblant d'abord que l'apprenti coquin commence ses promenades. Il s'en tient aux allées latérales. Peu à peu il se familiarise avec ce jardinage pénal et s'essaye dans des sentiers plus étroits. Avec la conscience de son mérite, grandit son audace. Le voilà qui piétine entre chaque ligne et saute à pieds joints par-dessus les plates-bandes. Les gardiens le surveillent, le public pousse quelques grognements, et voilà tout. Mais si par malheur... ou bonheur, comme vous voudrez, le coquin met le pied où il n'a que faire, on l'empoigne et vous savez le reste.

Le code pénal ne prend pas ses pratiques en traître. C'est comme au restaurant, on sait à quoi s'en tenir.

Qu'est-ce que je mangerais bien aujourd'hui? se demande le gredin affamé, en consultant la carte. Si je prenais un *assassinat à la Provençale?* Cela coûte?... La mort! Diantre, je n'en mangerai pas. Voilà qui gratte la gorge. Continuons. Un petit *faux en écriture privée* ne serait pas désagréable. Oui, mais les travaux forcés à perpétuité, cela se digère difficilement. Passons. Nous avons ensuite comme hors-d'œuvre : *Outrages, viol, refus de service, troubles, violences*, etc., etc. Tout cela ne nourrit pas. *Vagabondage,...* si je ne trouve rien de mieux, il faudra bien que je mange de cela. C'est à la portée de toutes les bourses. *Infanticide,* cela demande neuf mois de préparations, c'est trop long. *Calomnie,* ça n'est pas une primeur, par exemple! J'en prendrai un peu. Nous sommes dans la saison, et il est impossible de se plaindre du prix... *Incendie...* il fait trop chaud. *Vol;* à la bonne heure! C'est comme les pommes de terre, tout le monde aime ça. *Abus de confiance,* j'en ai mangé hier. — Allons! je m'en tiens là. Avec quelques *amendes* pour dessert ce sera parfait.

Les plus grands coquins ne sont pas sous les verrous. C'est le fretin qui moisit sur la paille humide. Il s'est laissé prendre, donc il méritait d'être pris. Les experts du vice, les coquins de génie, les héros de la gueuserie ne sont pas à Mazas, à la Roquette, à Toulon, à Cayenne; il n'y a là que des maladroits. C'est dans les marges du code qu'il faut les chercher. Ils circulent impudemment et impunément entre chaque alinéa. La foule les maudit en sourdine et trop souvent leur porte envie. S'ils font un faux pas, par exemple, ils sont aussitôt dévorés.

Je veux vous conter les dernières prouesses d'une de ces prudentes canailles.

M. le marquis (il y a marquis et marquis, comme il y a fagot et fagot), M. le marquis est dans son cabinet de travail. Tout ce qui n'est pas en or est en velours; tout ce qui n'est pas en or et en velours est en satin.

Un valet de pied annonce M. Schlégel, le tailleur à la mode.

— Ah ! vous voilà. Que m'apportez-vous, Schlégel ?

— Monsieur le marquis, c'est ma petite note qui s'élève à 6,788 francs.

— Que le diable vous emporte ! C'était bien la peine de me déranger pour une pareille misère.

— J'ai compté sur l'indulgence de monsieur le marquis. Nous avons une fin de mois très-lourde, et comme il s'agissait en effet d'une misère, je n'ai pas hésité à demander à monsieur le marquis de nous sortir d'embarras.

— Mon cher, vous arrivez mal à propos. Je viens de payer 87,000 francs, et je trouve que c'est bien assez pour un mois.

— Aussi n'ai-je pas l'intention de mettre le couteau sur la gorge de monsieur le marquis.

— Et vous avez raison, car je ne me laisserais pas faire.

— Ce n'est pas l'habitude de notre maison.

— Eh bien, alors, retournez chez vous, Schlégel. Au revoir, mon cher, au revoir. Faites bien mes compliments à Mme Schlégel qui est encore, ma foi, fort

présentable. Dites-lui de ma part de ne pas vous faire autant d'enfants. Je l'ai rencontrée dans un état!... enfin!... Quand on a des échéances lourdes, il faut se modérer, que diable! Allons, au revoir, au revoir.

— C'est que nous avons vraiment bien besoin d'argent.

— Revenez dans trois ou quatre mois. Si je suis de retour, nous causerons de cela.

— Si monsieur le marquis voulait me faire un billet....

— Êtes-vous fou? Moi, faire un billet!

— A soixante jours.

— Fût-il payable après décès, n'y comptez pas.

— A quatre-vingt-dix jours!...

— Voyez-vous un billet du marquis de X... courant la place! Allons, vous avez perdu la tête, Schlégel.

— Je vous promets de ne pas le mettre en circulation.

— Alors, à quoi cela vous sert-il?

— A mettre notre portefeuille en règle. Et puis mon associé y tient.

— Allez vous promener, vous et votre associé. Cela m'apprendra à être trop bon pour mes fournisseurs.

— Il n'y a personne à Paris en ce moment, et nous ne savons où trouver de l'argent.

— Et vous me donnez la préférence. Grand merci! Vous abusez de ce que je suis seul pour m'égorger. D'abord je n'ai pas de papier timbré...

— J'en ai dans ma poche.

— Et puis, je ne sais pas rédiger ces horreurs-là.

— Si ce n'est que cela qui retient monsieur le marquis, j'ai préparé un effet de 6,788 fr. à quatre-vingt-dix jours. Il n'y a plus qu'à le signer.

Et M. Schlégel place devant le marquis un billet encore anonyme.

— Vous êtes insupportable, ma parole d'honneur. Me voilà sur le pied du premier boutiquier venu. Tenez, pour me défaire de vous, je vais vous compter 500 fr. Vous serez content, j'espère ?

— Si monsieur le marquis veut me donner 500 fr. et me faire un billet de 6,288 fr. pour le reste....

— Non, par exemple ! Et où en sont mes livrées ?

— L'argent me manque pour les achever. Tout est si cher ! Nous payons nos ouvriers à la pièce.

— Allons ! Donnez-le, ce billet,... diable d'homme ! Ce Schlégel fait de moi tout ce qu'il veut...

Le marquis prend la plume, réfléchit, et avant de signer :

— Voyons, Schlégel, tenez-vous beaucoup à ce chiffon de papier. Vous avez ma parole qui vaut mieux. Je vous assure que ce billet et rien, ce sera la même chose.

— Monsieur le marquis me pardonnera d'insister.

— Allons ! Puisque vous y tenez.

Le marquis signe, couvre de poudre d'or sa signature et rend l'effet au tailleur, qui, après examen, plie le billet et l'enfouit dans son portefeuille.

— La livrée sera prête samedi prochain. Monsieur le marquis n'a pas besoin d'autre chose ?

— Je ne devrais rien vous commander, pour vous apprendre à me relancer ainsi, par une chaleur de trente degrés.

M. Schlégel emporte une importante commande. Il se retire ravi.

Notre coquin n'a pas perdu la tête et vous allez voir quelle promenade il a faite dans les marges du code.

Au bout de quatre-vingt-dix jours le tailleur revient.

— Monsieur le marquis, je viens pour votre effet... vous savez ?

— Vous voulez dire, sans doute, que vous venez pour « mes effets. »

— Monsieur le marquis aime à rire. Je viens pour le billet de 6,788 francs souscrit par lui, à mon ordre, à l'échéance de ce jour.

— Je vous ai fait un billet ?... moi ?

— Assurément.

— Mon cher, je n'ai jamais fait un billet de ma vie et n'en ferai jamais.

— Monsieur le marquis a la mémoire courte, à ce que je vois. Heureusement, j'ai là l'effet qui fera foi.

— Voyons cette pièce curieuse.

— La voilà.

— Ah çà, mon cher Schlégel, quand vous aurez de ces plaisanteries à faire, je vous prie de choisir ailleurs votre plastron. Mettez vos lunettes, mon cher. Ce billet n'est pas signé.

— Pas signé !... pas signé !... Vous l'avez signé devant moi, là, à cette même place.

— Je veux bien vous croire fou, monsieur Schlégel. J'aime mieux cela que de vous croire insolent ou fripon.

— Monsieur le marquis, je vous jure que ce billet était signé quand vous me l'avez remis...

— Allez, Schlégel, allez vous soigner.

— Il m'est impossible de comprendre...

— Retournez chez vous, mon ami, et faites-vous administrer quelques douches glacées.

Le tailleur demeure ahuri. Le marquis sonne, un valet de pied entre.

— Faites avancer une voiture, et reconduisez M. Schlégel chez lui. Vous direz à sa femme de le surveiller avec soin. Le pauvre homme a la cervelle à l'envers.

Ce qui s'était passé est fort simple.

Le marquis avait trempé sa plume dans l'eau, au lieu de la tremper dans l'encre ; puis il avait couvert de poudre sa signature. L'eau avait séché, la poudre était tombée, le billet était redevenu anonyme.



LE ROI DE LA CRÉATION.

Il y a sur la terre un Roi qui me gêne et auquel il me plaît de dire son fait ; un roi que je suis ennuyé de voir paisible sur son trône, alors que tous ses collègues sont menacés. Pourquoi ne pas le harceler tout comme un autre ? Joignez-vous à moi, chanteurs de Marseillaises, cœurs généreux, esprits ardents ! A bas l'usurpateur, le tyran, le monstre... A bas le Roi de la Création !

Voyons-le à l'œuvre, ce Souverain immuable. J'ouvre, au hasard, une de mes fenêtres. Que découvrons-nous ?

D'abord un charretier qui frappe ses chevaux avec le manche de son fouet. Les quatre pauvres bêtes font tous leurs efforts pour traîner un amas de pierres énormes. Les roues massives de la charrette laissent après elles une ornière profonde. Le conducteur a ramassé un caillou. Il frappe à coups redoublés son attelage; le sang coule et le public laisse faire.

Un peu plus loin, à la porte d'un marchand de vins, deux ivrognes se disputent. Ils se sont mutuellement cassé une bouteille sur la tête et les voilà maintenant qui se labourent le visage avec les tes-

sons. Le public savoure ce spectacle gratuit et juge les coups en connaisseur.

A droite, des gamins ont attaché un chien et un chat au bout d'une ficelle. Ils les traînent en courant dans le ruisseau. Les passants rient à se tordre.

Les journaux ne parlent que de découvertes meurtrières, de filles qui égorgent leurs enfants et que l'on acquitte, d'avortements, de servantes qui assassinent leurs maîtres et incendient les maisons, de femmes qu'on soufflette, de jeunes filles auxquelles on adresse des propos obscènes devant un public ravi.... Que sais-je encore ! Partout, la foule indifférente regarde faire le mal, rit des femmes qu'on insulte et continue son chemin.

Il est loin le temps des Don-Quichottes ! Que serait-ce si j'allais au fond des choses ! Car je ne signale ici que ces petites lâchetés mignonnes qu'on peut apprécier de mes fenêtres.

Et c'est cette race hideuse, cette engeance malfaisante, cette espèce gangrenée qui se proclame l'*Espèce humaine !* Ah ! vrai Dieu ! il n'y a pas de quoi rire. C'est à faire monter le cœur aux lèvres.

L'homme est mauvais, faux, cruel, stupide, ignorant, vantard, injuste, féroce, fou, impudent, menteur, traître et grotesque ; tous les vices qu'engendre l'orgueil bête, il les a. Et il se dit fait à l'image de Dieu ! Misère et malheur ! Qu'est devenue la céleste estampille, et comment déchiffrer maintenant la marque de fabrique, sous la boue qui la recouvre ?

L'homme a pris possession du globe ; la terre est un patrimoine qu'il gaspille de son mieux. Si le soleil luit, si la lune brille, si le vent souffle, si l'oiseau

chante, si le blé mûrit, si la vigne se dore, c'est uniquement pour lui être agréable et satisfaire ses désirs. Si l'oiseau de Dieu picore sa treille, si le papillon boit la rosée sur l'herbe de ses prés, il crie : « Au voleur ! » plus fort qu'Harpagon.

La terre est comme un être vivant dont cet acarus est le parasite.

L'homme a divisé la création en trois classes bien distinctes.

Dans la première, il s'installe, se pavane et se proclame « Roi de la création. » Lui, le plus inhumain des êtres, il se baptise : « l'Espèce humaine. » Il se reconnaît de l'intelligence, de l'esprit, du génie ; il s'adjuge tous les dons sublimes. Vous ne lui ferez jamais admettre que le Créateur ait pu disposer à son détriment de la plus minime des étincelles du divin foyer. Il a le monopole du feu céleste. L'histoire de son aïeul Prométhée ne lui a rien appris. Il ne voit guère dans le créateur qu'un maréchal des logis chargé de le loger, meubler, chauffer, éclairer et nourrir. Encore lui marchande-t-il les égards, et se plaint-il de tout comme un parvenu.

Dans la seconde classe, l'homme a placé les animaux, c'est-à-dire tout ce qui se défend, le fuit ou l'attaque. A ces collègues il nie l'intelligence et, aristocrate en diable, désireux de s'épargner la honte de rien partager avec la plèbe ailée ou rampante, à plumes, écailles ou poils, il invente : « *l'instinct* » qui est l'esprit des bêtes. Donc, lorsque le roi de la création se laisse choir dans une mare, il fait acte d'intelligence ; lorsque son chien le repêche, l'animal fait preuve d'instinct. M'est avis, à moi, que la bête fait

preuve de magnanimité en sauvant l'inventeur du fouet et de la muselière.

Enfin, dans la troisième série, l'homme a relégué « *les choses;* » les êtres soi-disant inanimés : arbres, plantes, marbres, etc., etc., tout ce qui lui paraît inerte et qui cependant vit, grandit, se transforme.

A ceux-là, il n'a rien accordé ; il ne leur a fait l'aumône ni d'une sensation, ni d'un sentiment, ni d'une volonté. Vainement la plante aime, s'accouple, enfante ; vainement le sol, d'argile devient marbre ou minerai, l'homme les méprise tout en les dévalisant. Sourds et muets, esprits forts que vous êtes, n'avez-vous pas eu tous mille preuves de la vie des choses? Mais la vie est partout, la vie est dans tout, elle ruisselle, déborde ; rien ne peut « être » sans vivre ; rien ne peut mourir. La nature se transforme et ne fait que changer de mode d'existence.

Advienne que voudra ! Créature dégénérée, Roi malfaisant, je te refuse obéissance. Dussé-je composer à moi seul toute l'opposition, je protesterai contre ta Souveraineté; je proclamerai l'égalité absolue devant le Créateur.

Un grand philosophe, Thomas Virloque, l'a dit : le monde !... C'est tout mangeurs et mangés. Les enfants, qui sont d'admirables philosophes aussi, le pressentent bien, allez !

J'ai reçu ce matin la visite d'un bambino charmant. Il venait me remercier d'un cadeau que je lui ai fait : les fables de la Fontaine illustrées par G. Doré. Et comme il se récriait sur l'injustice du sort qui jette le mouton sans défense entre les dents du loup, je crus faire merveille en répliquant :

— Si les choses se sont passées ainsi, vois-tu, Charlot, c'est que le mouton avait été très-méchant.

— Oui, je comprends, reprit le petit. Comme il a été méchant, c'est le loup qui l'a croqué.

— Tandis que s'il avait été bon...

— C'est nous qui l'aurions mangé.

Sortez de là.



LE DERNIER HOMME

ET

LE DERNIER ÉCU.

Je m'étais assis près de ma fenêtre. Le jour baissait, la chaleur était énervante. Il y avait de l'orage dans l'air; un de ces orages indécis, qui flambent et n'éclatent pas.

Les journaux que j'avais parcourus glissèrent de mes mains, ma tête alourdie trouva un point d'appui et je m'endormis.

J'eus une vision étrange.

La voici.

I.

Au plus haut du ciel, sur un nuage roux, le diable était assis. Ce n'était pas le diable grotesque, rossé par Polichinelle, dupé par Guignol; le Méphistophélès enfantin de Gœthe, qui traque Marguerite cinq actes durant et qui rentre bredouille; le diablotin fourchu, fourbu, cornu, velu, camus des tentations de saint Antoine; non, c'était le Satan terriblement beau de Milton, de Byron et d'Alfred de Vigny. Le vent tordait les longues boucles de sa chevelure

noire, et ployait ses grandes ailes au plumage diapré.

J'étais assis à ses côtés, faisant assez triste figure. Je me cramponnais tant bien que mal aux rebords du nuage qui me servait de siége, et si je n'avais pas été abrité par mon colossal voisin, l'ouragan m'eût emporté et roulé comme un fétu. Mon petit corps me faisait honte. Mes vêtements, dont j'admirais la veille encore la coupe savante et recherchée, me semblaient grotesques, et je me fis l'effet de ces hideux roquets qu'on tolère dans les appartements à condition qu'ils n'y feront rien de malpropre.

— Regarde, me dit Satan.

Ma vue acquit aussitôt une puissance de perception surnaturelle. La terre qui, jusque-là, ne m'était apparue que comme un corps opaque, incolore, immobile, perdu dans la brume, la terre s'anima, se colora et je pus l'embrasser d'un seul regard d'un pôle jusqu'à l'autre. Tout pour moi devint distinct. Je suivais le papillon dans sa course, le long des haies; je surprenais au fond des mers des monstres dignes de figurer dans l'Apocalypse; je distinguais les infiniment petits qui se tordaient dans la goutte de pluie; je découvrais de tous côtés des contrées encore inconnues; rien ne m'échappait. Chacun de mes sens se perfectionna en même temps. Les bruits de la terre montèrent tous jusqu'à moi sans se confondre et j'entendis aussi bien le bourdonnement des frelons que la musique militaire des Tuileries, le craquement des banquises que les discours parlementaires, les baisers furtifs des amants que le froufrou des robes de soie. Et pendant ce temps, le parfum des jardins, la bonne odeur des bois, les âpres senteurs de la mer m'arri-

vaient comme un encens, de tous les points du globe.

L'espèce humaine grouillait sur la boule du monde comme les insectes sur le fruit blet tombé en plein champ. Tout cela allait, venait, se dupait, se caressait, s'égorgeait, se calomniait à qui mieux mieux. De ce point élevé que j'occupais, la nature me parut cent fois plus belle et l'homme cent fois plus abject.

Le temps cessa d'avoir pour moi cette lenteur désespérante qui fait de chaque cadran un instrument de torture; les horloges sonnaient les siècles au lieu des heures.

J'assistai à la naissance du monde. J'exaspérerais bien des savants si je contais ce que j'ai vu. Mais à quoi bon renverser leurs petits monuments scientifiques? On me traiterait de fou, et quelque maison aux portes verrouillées, aux lucarnes grillées, me recevrait pour le restant de mes jours. Dieu me garde de m'y exposer! Messieurs les Doctes, vous avez raison.

— Tiens! dit Satan en me montrant un écu dont je ne pus distinguer l'effigie, ceci perdra l'homme.

Et il lança la pièce de monnaie sur la terre.

II.

Avez-vous vu quelque vivier rempli de carpes et de brochets? Le troupeau ondule heureux et paisible, faisant briller au soleil ses écailles nacrées, plongeant au fond des eaux pour y enfouir le fruit de ses amours. Tout le satisfait, rien ne l'irrite. Il jouit naïvement des largesses de Dieu. Mais voilà qu'un passant désireux de se donner le spectacle d'une bataille, jette

un pain dans le vivier. Aussitôt des instincts féroces se révèlent. Les plus sobres deviennent voraces. Tous se précipitent sur cette proie indigne de tant d'efforts; la lutte s'engage. Des blessés, des morts flottent bientôt inertes sur les rives, et le pain amolli, émietté par le combat, se perd dans la vase sans profit pour personne.

L'écu en tombant sur le monde y produisit le même effet.

III.

Les hommes se ruèrent les uns sur les autres, se servant de leurs ongles et de leurs dents pour se déchirer. Puis ils s'armèrent de pierres et inventèrent la fronde et l'arc pour se frapper de loin. Ceci ne les satisfit pas, ils se sentaient aptes à faire plus de mal encore. Ils forgèrent le fer et fabriquèrent des instruments pesants pour s'écraser, tranchants pour s'abattre les membres, aigus pour se transpercer. Comme ils n'étaient pas plus riches et qu'ils étaient moins heureux, ils crurent faire miracle et se rapprocher de leur but en perfectionnant les moyens de destruction. Alors, la poudre fit son entrée dans le monde. Aux arquebuses succédèrent les mousquets, puis les fusils à pierre, à capsule, à aiguille, puis les chassepots, les canons rayés, les torpilles, les mitrailleuses, les balles explosibles... que sais-je!

Et j'entendais les souverains qui disaient :

— Nous combattrons pour l'indépendance de la péninsule tant qu'il nous restera un homme et un écu.

— Notre capitale appartient au monde chrétien, nous devons la lui conserver. Nous combattrons pour notre foi, tant qu'il nous restera un homme et un écu.

— Nos frontières naturelles l'exigent. Nous combattrons tant qu'il nous restera un homme et un écu.

— Ce serait faillir à notre passé glorieux que de ne pas tout sacrifier à l'unité de notre patrie. Nos frères nous appellent, combattons tant qu'il leur restera un homme et un écu.

Les présidents des républiques s'écriaient :

— Nous sommes l'avenir. Nous guidons au combat les générations fortes. En avant ! frères, combattons jusqu'à notre dernier homme et à notre dernier écu.

Et les souverains reprenaient en chœur :

— Nous sommes la vérité, les élus de Dieu, les dépositaires du bonheur des peuples. Nous les rendrons heureux tant qu'il restera un homme auquel il restera un écu.

Entraînés par ces paroles, partout les hommes se déchiraient, se mitraillaient, s'égorgeaient, au nom du Progrès, de l'Ordre, de la Liberté, de la Fraternité, de la Religion, comme si progrès, ordre, liberté, fraternité et religion n'étaient pas synonymes de Paix. Les batailles étaient si meurtrières, que les survivants épuisés devaient renoncer à enterrer les morts.

Cela dura des siècles, sans répit, sans relâche. La terre buvait le sang comme une éponge et les fleuves roulaient empourprés.

Les femmes elles-mêmes, prises de cette folie de

massacre, avaient revendiqué leurs droits au carnage; si bien qu'un moment vint où elles cessèrent de procréer. Et le nombre des combattants allait toujours en diminuant, et la rage de tuer toujours en grandissant.

Ce tableau me fit horreur et je fermai les yeux.

IV.

J'entendis encore pendant quelques siècles le pétillement des fusillades, le trémolo de l'artillerie, les hurlements de rage et le chœur des agonisants. Puis tout cela s'apaisa et le silence se fit.

Alors le maudit partit d'un formidable éclat de rire et je rouvris les yeux.

— Regarde, me dit-il.

Sur la terre, le dernier homme de chaque État avait pris place autour du tapis vert des délibérations. Au milieu de la table étaient épars les derniers écus qu'ils cherchaient à s'approprier par voie de négociation.

On se félicita mutuellement de sa modération. Les grands mots d'Ordre, de Liberté, de Religion, de Fraternité, de Progrès, furent une fois encore mis en avant; mais ils firent sourire et la lutte recommença.

Cette agonie de l'espèce humaine ne fut pas de longue durée. Je vis bientôt le dernier homme mutilé, bavant le sang par d'innombrables blessures, contempler en souriant le dernier écu dont il était enfin le maître incontesté.

Mais, au bout de quelques heures, las de se traîner dans ce charnier, ne sachant que faire de cet écu devenu inutile depuis qu'il ne pouvait plus s'en servir

contre son prochain, le dernier homme jeta avec rage le dernier écu et se mit à pleurer.

V.

Alors je vis arriver à tire-d'ailes un ange resplendissant qui criait !

— Courage ! frères, me voici. Je suis l'ange de la Paix.

L'homme se leva, et montrant le poing au nouveau venu :

— Il est bien temps ! murmura-t-il. Tu n'as plus rien à faire ici, décevant mirage. L'ange de la paix éternelle, celui qui va me secourir, ce n'est plus toi, c'est la Mort !

Il ramassa le dernier écu couvert de vert-de-gris, l'avala et mourut empoisonné.

— Bonsoir, collègue ! dit en riant Satan au divin flâneur, tu es arrivé en retard comme à ton ordinaire. Tu peux maintenant prendre tes invalides.

Et je vis le corps du dernier homme se corrompre, sa chair tomber en lambeaux, son squelette se dépecer, et à travers ses côtes, cintrées en arcades légères, le dernier écu reluire au soleil.

VI.

La nature, un instant troublée par le passage de notre race, reprenait librement son œuvre.

Peu à peu les routes disparurent sous les herbes. Les lianes grimpèrent à l'assaut des monuments ; les ronces, les mousses, le vent, la pluie, eurent bientôt

détruit les villes ; les statues des héros roulèrent brisées, confondues avec les cailloux. La mer engloutit les flottes. Quelques siècles suffirent pour effacer toute trace du passage de l'intrus.

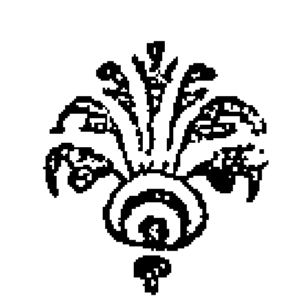
Alors la terre respira d'aise.

L'heure de la liberté était venue.

— Voilà le journal, Monsieur, me dit Joseph.

Je me réveillai.

J'avais dormi cinq minutes.



SYMPHONIE BURLESQUE

LE TERME D'OCTOBRE.

LA BOITE AUX LETTRES DE TROUVILLE-DEAUVILLE.

LES CHERCHEUSES DE TRUFFES

LE TERME D'OCTOBRE.

CONFIDENCE.

Assurément, j'étais encore, il y a trois jours, un des êtres les plus ennuyés de la création; mais depuis quarante-huit heures... Oh!... depuis quarante-huit heures!... nous ne sommes que deux qui sachions précisément à quel point cela a changé.

Ma femme est à Luzarches.

S'il n'y avait eu que cela pour me faire maigrir,... là, bien entre nous, j'aurais défié les Bourbons pour l'embonpoint. Mais mon frère est à la campagne, nos amis sont à la campagne, tout le monde est à la campagne; seul de mon tas je reste ici. Comme vous ne pouvez pas en deviner la cause, je vais vous

la dire. Ce qui m'empêche d'aller chasser avec les autres, ce qui me mine, me dessèche et me navre, c'est que ma femme a tenu à donner congé. Elle a fait bien des sottises dans sa vie, ma femme, mais jamais, non, mais là jamais elle n'en avait encore fait une de ce calibre-là. Et depuis ce temps, ma vie se passe à monter et descendre des escaliers variés, à visiter des appartements saugrenus, à troubler des familles en voie de déménagement, à surprendre les secrets les plus intimes des ménages, à assister à des choses!... non, mais à des choses!... qui feraient rougir l'encre de la plus petite vertu.

Ce qu'il y a surtout de navrant, voyez-vous, c'est que nous n'avions aucun besoin de déloger.

Je vous en fais juge.

Nous habitions,... nous habitons encore, un appartement adorable, avenue d'Antin, près du tir Gastine-Renette, vous savez? en face du Diorama. Pendant l'été, nous voyions passer les petites meunières du Moulin-Rouge qui conduisaient leurs petits ânes au moulin. Dans le lointain défilaient les volontaires de la Garde-Mabile. Et puis, nous entendions la musique du concert des Champs-Élysées. Ce n'est pas que j'aime beaucoup entendre cette musique-là, mais comme je déteste plus encore celle que nous fait ma femme et que Mélanie (c'est son nom) ne pouvait pas se fourrer au piano pendant les zon-zon-taratata-drelindindin-tirelaridaines du concert, ce voisinage sonore me ravissait. C'est comme le matin : les pif! paf! boum! du tir au pistolet et à la carabine faisaient sauter ma femme, et j'avoue que cela m'amusait. C'était peut-être cruel de rire de cela; toujours est-il

que cela m'amusait. Et puis, va te faire lanlaire, il n'y avait pas de piano et de chant possibles avant midi. Cela me faisait encore quelques heures de bon.

Je vous confierai, en outre, que nous n'avions que 2,200 francs de loyer, et nous n'arriverons pas à nous caser à moins de 4,000 francs. C'est un pressentiment que j'ai comme cela.

Cet appartement-là, je le regretterai toute ma vie.

A l'heure qu'il est, je suis littéralement sur les dents. Ma femme s'en moque pas mal, allez! Elle est bien tranquillement à la campagne, et chaque fois que je lui envoie la liste de mes trouvailles, savez-vous ce qu'elle me répond?

— « Cherche, mon gros, cherche. Je verrai tout cela à mon retour à Paris. Cherche!... cherche!... cherche!... »

Moi, je cherche, mais je commence à en avoir par-dessus les oreilles, par exemple!

Cependant, entre nous,... mais, pas de bêtises, au moins, que ce soit bien entre nous!!... depuis deux jours... oh! depuis deux jours, les choses ont furieusement changé, je vous assure.

J'ai suspendu mes recherches dans les quartiers sérieux et je fouille les quartiers... folichons. Ce que je découvre est inimaginable. Oh! mais, par exemple, je visite tout à fond.

Si je vois rue d'Aumale, ou rue Pigalle, ou rue Blanche, par exemple, une maison sans porte cochère, avec des tentures rose vif ou bleu criard plaquées sur les vitres, sous la mousseline des rideaux, je m'insinue dans la loge du concierge.

— Qu'avez-vous à louer, je vous prie?

— C'est un appartement au troisième avec deux sorties.

— Et combien d'entrées?

— Trois.

— Occupé?

— Vacant.

— Cela ne peut pas me convenir.

Et je me sauve. Un peu plus loin, je m'arrête. Reprise de la phrase précédente :

— Qu'avez-vous à louer?

— Un petit appartement à l'entresol. Y mettrez-vous bien 800 francs?

— Si c'est très-richement orné...

— C'est très-bien décoré.

— C'est habité?

— Cela va sans dire.

— Il n'est pas trop tôt pour visiter?

— Oh! que non!

— Eh bien! montons.

— Montez si ça vous fait plaisir, moi je suis fatiguée.

La fille de la concierge, une blondinette de seize ans, offre de m'accompagner.

— Que je te voie entrer là dedans!... Si je te repince encore là-haut!... tu sais!... tu me comprends! Monsieur n'a besoin de personne. Il n'a pas seize ans, lui. La clef est sur la porte. Ne sonnez pas, c'est inutile, la bonne est toujours au marché.

Je monte. Je frappe tout doucement, pour la forme. La clef est sur la porte. J'entre.

L'antichambre n'a rien de bien particulier. Je n'y

remarque qu'une table sur laquelle on a posé une veilleuse et des allumettes. J'ouvre la première porte venue. Elle donne accès dans un couloir. La cuisine est sans doute au bout. Passons. A gauche, un salon. Le papier, un papier grisâtre à pas grand'chose le rouleau, est couvert de dorures communes, appliquées à faux sur le dessin. Les portes sont noires, là où les mains se posent. Des plaques de verre tardivement ajustées ne peuvent plus qu'assurer à la saleté toute impunité. Le meuble est de velours grenat ; de ce grenat écœurant et bête, de ce velours de contrebande que des clous à tête dorée encadrent invariablement. Un canapé, quatre fauteuils et quatre chaises en acajou de Bondy, sont rangés le long des murs. Devant le canapé, une descente de lit; devant chaque siége un petit carré de n'importe quoi. Une table ronde occupe le milieu de la pièce. Un châle tartan lui sert de tapis. Là gisent pêle-mêle les restes d'une modeste orgie : des verres poissés, un bol de vin chaud, des biscuits de Reims à moitié grignotés, des cartes grasses et des ronds de citron rougis par le vin.

Une pendule et des candélabres à vingt francs le tas, en zinc doré, égayent la cheminée. Cette garniture est complétée par des flambeaux de porcelaine et des flacons roses, en verre coulé, gagnés à quelque fête de banlieue. Deux cadres, accrochés de travers, pendent au mur. Dans le premier repose en paix la figure d'un vieillard à l'huile ; dans le second grimace une vieille au pastel. Les derniers aïeux de la locataire, sans doute. Le plus beau meuble du salon, c'est l'armoire à glace.

— Qui est là? crie une voix qui vient de la pièce voisine.

— C'est moi.

— Qui, toi?

J'entr'ouvre la porte pour répondre :

— Un monsieur qui vous fait ses excuses s'il examine d'aussi bonne heure votre appartement. La porte était ouverte, la concierge m'a dit...

— Entrez, entrez...

J'entre.

La chambre est à coucher ; la dame ne l'est pas. Elle repose paisible, à l'ombre de rideaux de mousseline qui dégringolent du plafond.

J'hésite.

— Entrez donc, entrez donc. Avant de prendre les choses, il faut les voir.

— Je suis assurément indiscret...

— Puisque je vous dis que non. Je le sais mieux que vous, peut-être bien.

— Cette chambre à coucher est la seule?

— C'est plus qu'il n'en faut.

— Comment?

— Dans une baraque de maison comme celle-ci.

— Ah!

— Je ne veux pas vous influencer, vous savez, mais on n'a pas idée des gens qui demeurent ici. Depuis le premier jusqu'au grenier, c'est tous des... Enfin, suffit! Mon père et ma mère ne viennent plus me voir à cause de ça. Je leur ai dit moi-même : Tant que je demeurerai ici, je ne veux pas que des gens respectables y mettent les pattes.

— Je vous remercie de me dire tout ça.

— La vérité ne peut jamais faire de mal. Moi, d'abord, je suis comme ça, franche comme de l'or On m'a donné congé. Je m'en glorifie! Je n'ai pas payé mon terme, c'est vrai. Mais, tiens! c'te bêtise! est-ce que je pouvais trouver un moyen plus économique de sortir d'ici? Mais asseyez-vous donc, monsieur, vous paraissez fatigué.

— N'y faites pas attention... je vous en prie.

— Mettez sur la causeuse le jupon qui est sur ce fauteuil... C'est cela. Vous serez mieux que sur une chaise. Vous comprenez que je n'ai pas fait venir mes meubles de la campagne pour les fourrer dans un pareil taudis. J'aime mieux en avoir là-bas, chez moi, à en être gênée. Ah! c'est bien difficile de se loger par le temps qui court. Posez donc votre chapeau.

— Non, non, je vais me retirer...

— Vous n'allez pas vous en aller comme ça tout de suite sans vous chauffer les pieds. Je parierais que vous avez les pieds froids?

— Vous gagneriez, je l'avoue.

— Approchez-vous donc du feu.

— Il n'y en a pas.

— C'est égal. Il fait toujours plus chaud près des cheminées. Mettez-vous à votre aise. Otez votre paletot. Moi, j'aime qu'on se plaise chez moi. Je ne suis pas comme mon coquin de propriétaire.

— En vérité, madame... ou mademoiselle...

— Mademoiselle.

— Ah! tant mieux. En vérité, mademoiselle, repris-je galamment, ceux qui ne se plaisent pas chez vous sont diantrement difficiles..

Ces paroles lui plurent, car, à peine les eus-je pro-

noncées, que ses yeux se fixèrent sur moi d'une façon qui me donna à penser. Certes, ce petit madrigal n'avait rien de très-neuf, mais je crois l'avoir bien prononcé. Il faut du reste qu'il en soit ainsi, car Honorine me tendit la main en me disant avec effusion :

— Vous avez l'air bon, vous !

Je rapprochai mon fauteuil.

Elle avait la main très-douce, le bras très-blanc, l'épaule ronde...

— Je suis sûre que vous n'êtes pas heureux chez vous ! ajouta-t-elle d'une voix attendrie, en se levant à demi. Comme elle avait su me deviner !

Je rapprochai mon fauteuil.

— Mais, repris-je, à quoi avez-vous reconnu que j'étais marié ?

— Oh ! cela se voit tout de suite. Vous avez la tête à ça, pauvre monsieur ! Tenez, dit-elle en me prenant les deux mains, si vous le voulez, vous me conterez vos peines, je vous dirai mes chagrins. Vous avez l'air si bon, si bon, que je me sens attirée vers vous.

Et elle m'attira vers elle.

Je sais bien tout ce qu'on peut dire d'Honorine. Je ne disconviens pas qu'elle eût fait une singulière figure dans le cortége des onze mille vierges, je ne la donne pas pour la pureté en personne, peut-être même avait-elle déjà aimé avant jeudi dernier, mais c'est un cœur loyal et sincère que celui d'Honorine ! Ça, j'en réponds.

Quand elle me dit :

« — Combien j'aime tes beaux cheveux gris-perle. »

Ou bien encore :

« — Mais qu'a-t-elle donc fait à Dieu, ta femme, pour qu'il lui ait donné cette joie infinie de passer sa vie à tes côtés, de vivre de ta vie !!... »

Ou bien encore :

« — Je sens que je m'en irais rejoindre ma mère, là-haut, s'il me fallait cesser de te voir. »

Alors, sa voix a un accent de vérité qui ne saurait être joué.

Je m'aperçois un peu tard que je vous ouvre à deux battants mon âme tout entière ; je ne voulais que l'entr'ouvrir cependant !

Peut-être allez-vous me blâmer ; mais, bah !... personne n'en saura rien. Et puis, après tout, c'est la faute de ma femme. Pourquoi, diable ! reste-t-elle à la campagne si longtemps et m'envoie-t-elle chercher des appartements ? Cette chasse-là, on ne sait pas comme c'est dangereux !



LA BOITE AUX LETTRES

DE

TROUVILLE-DEAUVILLE.

Un trou de deux centimètres de haut sur vingt de large, au fond duquel, durant l'hiver, les cloportes en extase engraissent, où les champignons prospèrent, où l'araignée brode ses guipures; par lequel, en revanche, durant l'été, glisse un tas de petits billets au benjoin et à la verveine, la boîte aux lettres de Trouville, enfin, est là, devant moi, qui me tente. Je veux m'y plonger et y faire ample moisson d'indiscrétions.

Le moment est bien choisi. Les *Deauvilaises* et les *Trouvilaines* sont en présence. On bourre de gingembre *Ferragus, Mlle de Fligny*, *Amadou* et *Mortemer*; les hôtels sont pleins comme le corset de Mlle S***; la haute bicherie parisienne fait la trempette; tout le monde s'en donne. Dans les auberges, on vous dépouille; sur la plage, on se dépouille; partout on se partage nos dépouilles; à notre tour, dépouillons la correspondance de Trouville-Deauville.

Monsieur,

Monsieur le marquis Amadis de Vilhardouin,

rue Roquépine, n° 18, à Paris.

Grande bête,

Est-ce que j'ai l'habitude de te tromper? Alors qu'est-ce que ça signifi toutes ces frases à double entente? Monsr Untel par-ci... Monsr untel par là!... Si je me baigne en caneçon ça n'est pas où il y a du monde, bien sur, puisque c'est defendu. Alors qu'est-ce que cela te fait? Ça ne me desaunorera pas et toi non plus. On peut voir plus mal et tu pourrais avoir pis à ton service.

Non, mais c'est vrai que c'est bête. Il y a un tas de femme maigre toujours prêtes à jacasser. Si je monte à cheval avec Cleyborne, c'est parce qu'il monte bien et puis, — Je ne devrais pas te dire ça, parce que tu es trop méchant pour qu'on te dise des gentillesses; — eh bien, c'est parcequ'il te ressemble beaucoup, et qu'avec lui, je me fais des illusions qui me font plaisir.

Ainsi tu vois, méchante bête, comme tu n'as pas le sang comme un.

Pour me prouver que tu ne m'en veux pas et pour occuper ton temps, et ne pas faire de bétises; car je pourrais être jalouse aussi; mais moi je t'aime, tu passeras chez Duval et tu feras remeubler mon petit salon qui a deux ans de date, et tout comme tu voudras parce qu'il n'est plus frais, que tu m'en feras la surprise, parce que les hommes mettent leurs sales

grands, vilains, gros pieds sur les fauteuils, les poufs et tout, et puis ils crachent. Ça te distray... distraie.., distrayera (Je ne sais pas comment ça s'écrit) et tu penseras à ta petite minette adorée.

Si tu viens samedi, prévien moi, parce que cela me saisirait trop de te voir comme cela sans être prévenue. Et puis un saisissement me ferait du mal et ça n'est pas le cas. Tu feras aussi bien de ne venir que huit jours plus tard. Et puis il fera moins chaud.

Si tu n'as rien à faire samedi, choisis-moi un bracelet; je n'en ai pas en or anglais mat et ça t'occupera.

Je t'embrasse sur ton gentil petit bout du nez et envoie moi des fondants qu'il n'y en a pas de bons ici.

Ta Louloute aimée qui te chéri tout plain, tout plain, et sois bien sage.

AMALIA.

Et surtout ne m'écris plus de ces vilaines lettres qui me font tant de chagrin et paye mon cordonnier auquel je dois 375 ou 475 francs, je ne sais plus au juste. Donne plus tôt plus que moins. Ça sera à compte pour ses prochaines fournitures. Je t'aime.

Monsieur

Le marquis Amadis de Vilhardouin,

Rue Roquépine, n° 18. Paris.

C'est fait! Ton Amalia t'a trahi comme tu le dési-

rais. C'est une belle fille, mais je voudrais bien m'en aller. Lucienne m'attend à Bade.

Ne me laisse pas tes épaves trop longtemps pour compte. Ne me remercie pas trop ; cette conquête n'a pas été aussi difficile à faire que tu l'espérais.

Envoie, par retour du courrier, ta lettre de congé, et dis à Paul de venir me relayer.

Je te serre la main.

CLEYBORNE.

Monsieur de Claquemuray,

Hôtel Mirabeau,

Rue de la Paix. Paris.

Mon cher ami,

J'ai déjà vu presque tous les chevaux engagés. Cela n'a pas été sans peine. Le handicap et la coupe vont donner un coup de fouet aux transactions du ring. Veilles-y.

Les performances de *Tremplin* sont médiocres. Rien à craindre. Le critérium sera remporté par *Pain d'épices*. C'est convenu.

Californie demeure engagée dans le prix de la Toucques contre *Bonnet-de-nuit*. On m'offre de plomber ce dernier pour 20,000 francs. Ce serait un coup sublime. Mais il faut trouver l'argent parce qu'on ne plombera que comptant. Vois ça en douceur, bien entendu.

A toi,

GEORGES.

J'apprends à l'instant que Westbottom, qui devait monter *Ophélia,* a un clou au bon endroit, et il n'y a que lui qui sache la monter. Garde cela pour toi, c'est très-secret. Prends tout ce que tu pourras de *Scandinave.*

Monsieur Isidore Vélin,

Maison Q. de Bassefosse. Lyon.

En réponse à votre honorée du 7 courant, je vous envoie une traite à soixante jours sur Kleinbeker et Kauffmann de votre ville. Vous leur ferez mes compliments.

Vous pouvez tirer sur moi à trente jours pour vous couvrir de vos avances pour la fille Toinon. Vous irez la trouver et vous lui direz que j'ai subi une perte sur les fécules. Un arrivage de grains d'Odessa nous a malheureusement surpris. Je ne puis lui donner le coupé bouton d'or qu'elle m'a demandé, fin courant. J'ai mis de côté pour elle :

2 Saragosse-Pampelune, jouissance juillet,
1 Portugais,
3 Chemins romains,
2 Nord-Espagnol,
Et 1 Compagnie Immobilière.

J'espère qu'elle m'en récompensera.

Je n'ai pas reçu hier l'*Écho des Halles et Marchés*. Quand il me manque, je ne sais que devenir. Vous comprenez que je ne vais pas voir la mer. Je ne l'ai jamais vue, je ne la verrai jamais. Que Mme Q. de Bassefosse y aille, puisqu'on le lui a ordonné. Cela

peut amuser des femmes, mais c'est un passe-temps indigne d'un homme sérieux. Envoyez-moi l'*Écho des Halles et Marchés* bien exactement.

Si vous appreniez que la fille Toinon me trompe, ne lui faites pas de reproches ; tâchez seulement d'obtenir un rabais sur la pension que je lui fais.

Je retournerai le plus tôt possible à Lyon. Je vous parlerai d'un projet que je mûris et qui pourrait avoir pour conséquence la fourniture des farineux dans tous les lycées de Paris. Nous en causerons.

Croyez, mon cher monsieur Vélin, etc.

Q. DE BASSEFOSSE.

Monsieur

Monsieur Auguste Guillemet,

18, rue du Helder. Paris.

Tout va bien, mon petit homme, et si tu m'envoies un peu d'argent, je réponds de l'affaire.

Je suis partie samedi matin à 11 heures 25 par l'express. J'ai si bien manœuvré que j'ai fait la route avec tes dames. Ça m'a permis de fouiller un peu la situation. La petite a de l'œil, du cheveu et de la dent. La taille est élancée avec accompagnement de promesses. Le pied pourrait être mieux, mais on ne peut pas tout avoir. Elle est rondelette. Je crois que tu seras très-heureux avec elle. Seulement, la mère prise comme un tambour de la garde nationale. Je n'aime pas cela.

Je ne savais pas comment engager la conversation.

Alors, je lui ai offert une cigarette. Elle m'a présenté un londrès. Nous avons été amies tout de suite. La maman est bête à manger des orties, mais la fille est *pourrie de chic.*

Nous sommes arrivées à 4 heures 50, avec 20 minutes de retard. Ton rival attendait sa fiancée à la gare. C'est un grand fadasse qui répond au nom de Wladimir Kroupionoff. Il s'habille de velours blanc à côtes et porte des bas, une cravate et une ceinture solférino. Je ne t'en dis pas plus long! Enlevez!... c'est pesé.

Il faut que je t'aime furieusement pour me faire aimer d'un pareil Jocrisse. Mais ton bonheur avant tout.

En descendant de wagon, j'ai accroché ma robe au marchepied et j'ai produit mon effet accoutumé. Tu te rappelles notre première rencontre à la descente de Rueil? C'est ce coup-là qui t'a pris. Je crois qu'il te portera bonheur une fois de plus.

J'ai entendu Wladimir qui disait qu'il avait retenu pour ces dames un appartement au *Lapin blanc*. Je les y ai précédées et vois, petit homme, si je suis gentille: ma chambre est voisine de celle du Prince. Nous ne sommes séparés que par une porte à deux verrous. Il y en a déjà un de tiré, et tu sais le proverbe: « Quand le verrou est tiré, il faut... » — Suffit!

Il n'y a que trois jours que je suis ici, et vois tout ce que j'ai fait. Dimanche, le Prince m'a appelée « astre divin. » — Imbécile! — Lundi, il m'a chatouillée dans le dos. — Mardi, il m'a embrassée sur la plage et m'a offert des valeurs de portefeuille. Je l'at-

tends à cinq heures. Trop tard pour la poste. Avant trois jours, je te l'aurai affiché à tous les coins de Trouville, qu'on ne parlera plus que de cela. Il aura planté là sa future que tu seras libre d'épouser.

Je l'ai vue au bain. C'est un trésor. Tu seras heureux avec elle. Épouse-la. Je sais ce qui te plaît.

Faut-il que je t'aime pour te dire tout cela !

Envoie-moi de l'argent, par exemple, je n'ai plus le sou. La toupie hollandaise a dévoré mon dernier louis. J'ai dû descendre *au Lapin*, mais c'est une ruine. Ainsi tu vas voir. J'ai demandé hier deux œufs à la coque et du thé, pour ne pas te faire de la dépense; eh bien ! voilà la note.

DÉJEUNER DU 84.

Deux œufs à la coque pondus exprès.

SAVOIR :

Deux jaunes à 1 franc.	2 fr.	»
Deux blancs à 1 franc.	2	»
Fraîcheur extra.	1	»
Cuisson.	»	50
Service et accessoires..	1	»
Mouillettes viennoises.	1	50
Beurre frais..	1	50
	9 fr.	50
Deux coquilles à déduire.	»	20
RESTE.	9 fr.	30
Un thé.	3	»
Eau filtrée..	»	35
Thé..	2	»
Sucre.	1	75
Crème..	2	»
TOTAL..	18 fr.	40

Je me retire à Deauville pour faire à la fois du chic et des économies.

A toi pour la vie.

LISE DE SOT-L'Y-LAISSE.

Monsieur

Monsieur Poussin, facteur de pianos,

rue Harlay-du-Palais, 77, Paris.

Petit homme,

Nous t'attendons samedi sans faute. Apporte-nous du fromage ; il n'y en a pas de bon ici. N'oublie pas de passer chez maman avant de partir. Tu lui fais de la peine quand tu l'oublies. Tu serais bien gentil d'apporter à Tatave une petite pelle et un petit seau pour jouer sur la plage. Les courses seront très-belles. A propos de chevaux, il manque ici un tas de meubles. Nous passons la journée sur la plage. Tatave fait des trous dans le sable et moi de la tapisserie. Ça me fait penser que je n'ai plus de laine verte. Je t'envoie un échantillon. J'aurai assez de sept écheveaux. Je ne prends plus de bains. Le médecin l'a défendu. Je te ménage une surprise pour dans neuf mois. Si j'avais ici ma machine à coudre, je serais bien contente. Tu devrais bien m'apporter quelque chose à lire. Pas du sentiment. Aime bien ta petite femme et apporte-lui les bottines qu'elle a laissées sur la planche du haut de son cabinet de toilette.

Je t'embrasse.

TA SIDONIE.

Ça me fait penser que j'ai oublié de donner à maman cent francs qu'elle m'a demandés. Tu les lui donneras.

Monsieur Saillant,

12, rue de Chabrol.

Mon cher Louis,

C'est égal, il faut rudement tenir aux courses pour rester ici. Je te donne en cent à deviner où je demeure; en mille, si tu le veux.

Pas de place *à la Plage,* pas de place *aux Vaches,* pas de place *au Bras d'or.* A Deauville c'est bien une autre affaire encore! On couche les uns sur les autres. Joli moyen de se reposer.

J'allais partir pour Toucques ou Pont-l'Évêque, en quête d'un matelas, lorsque j'ai rencontré Honorine, Honorine Saint-Doux, tu sais bien? Celle que tu appelais le « Potiron mélancolique. » Elle était dans le même embarras. La voilà qui s'accroche à moi et qui me dit qu'elle ne me lâchera pas, qu'elle logera avec moi s'il le faut, à l'étroit s'il le faut, n'importe comment... s'il le faut. Et, figure-toi qu'elle a encore engraissé, sans se priver de vieillir. Tout le monde sait à quel point elle est tendre au moral et au physique. J'ai eu peur!

Sur la place de la Cahotte, j'ai avisé une ménagerie et, toujours suivi d'Honorine, j'y suis entré. Ça m'ennuyait de me faire voir sur la plage avec ce paquet, tu comprends? Un lion, une panthère noire, un jaguar,

deux loups et quelques phénomènes, se disputaient les faveurs du public. Quand les animaux ont vu cette masse de chair fraîche que j'avais au bras, ils se sont tous mis à bondir, à rugir, à piauler, en fixant sur elle des regards de gastronomes affamés. S'ils avaient su !

Je n'ai pas manqué d'expliquer à Honorine qu'elle était le but de tous ces appétits. Je lui ai parlé des martyrs livrés aux bêtes ; je lui ai conté deux ou trois histoires d'anthropophages ; je lui ai dépeint les tortures des naufragés de la frégate « *la Sémiramis*, » dévorés par petites portions et conservés vivants jusqu'à la dernière bouchée ! J'ai mis à faire ces récits tant de feu, tant de férocité, qu'elle s'est trouvée mal. On l'a emportée. C'est ce que je voulais.

Certain qu'elle ne remettrait pas de longtemps les pieds dans une ménagerie, je suis allé trouver le patron de la baraque.

— Vous avez là une cage vide ? — lui ai-je dit.

— Hélas ! monsieur, depuis hier elle est vacante. Mon ours blanc est mort de la rougeole.

— Alors, cette cage est libre ?

— Oui, monsieur.

— Voudriez-vous me la louer ?

— Pour quoi faire ?

— Pour m'y loger. Tout est plein à Trouville, tout est plein à Deauville, je tiens à assister aux courses. Si nous tombons d'accord sur le prix, je ferai de ce repaire ma cage à coucher.

— Monsieur ne craint pas le voisinage de la panthère noire ?

— Je ne crains qu'Honorine.

— Honorine ?

— La dame que j'avais au bras.

— Un beau morceau ! Quelle friandise pour mes bêtes. On n'aurait pas besoin de la rouler dans le sucre.

Depuis deux jours je dors dans cet antre. Ma voisine me fait des avances. Tant que la nuit dure elle laboure la cloison de ses griffes. Elle appuie son mufle là où les planches sont disjointes et je sens quelquefois son souffle chaud passer sur mon visage. Ce matin l'on a tiré ma couverture, cela m'a réveillé et j'ai vu le bras noir et velu de ma voisine tendu vers moi. La chère petite est parvenue, à coups de griffes et de dents, à faire un trou dans la cloison. J'ai demandé au propriétaire quelques réparations locatives. Il a bien voulu me les promettre.

Je n'ai plus revu Honorine.

Nous avons perdu hier un de nos phénomènes : le canard à quatre becs. Si tu veux venir le remplacer, je retiendrai pour toi le logement devenu vacant.

Je compte sur toi et te serre la main.

EUSÈBE.

Monsieur Isidore Maringoin,

élève de septième.

Lycée de Rouen.

Mon vieux,

Je suis arrivé hier à Deauville et je t'écris tout de suite comme tu me l'as demandé. Paul Roumy et

Louis Walène sont ici depuis deux jours. Pendant que tu crèves sur le *De Viris* nous allons voir les femmes qui se baignent. J'ai promis de te donner des détails sur ce sujet. Tu ne peux pas te faire une idée comme c'est laid. Je m'attendais à tout autre chose. Il y en a qui se font jeter des baquets d'eau de mer, bien fort, là où tu as reçu un coup de pied de Claude Viot, l'autre jour, tu sais ? Je ne comprends pas encore pourquoi elles font ça ; mais je vais tâcher de le savoir et je te l'écrirai. Il y en a qui ont tout ce qu'il faut tant qu'elles sont habillées, et puis, quand elles vont à l'eau, c'est comme si on les avait rabotées. C'est laid, mais c'est tout de même bien amusant à voir.

Paul Rouiny est insupportable. Figure-toi qu'il veut toujours jouer. Je ne puis pas lui faire comprendre que nous ne sommes pas ici pour ça ; qu'on va à la mer pour voir les femmes et pas pour autre chose. Il répond qu'il a bien le temps ! En voilà un serin. Ça fait pitié de le voir jouer sur la plage comme s'il avait quatre ans. Dieu sait ce que les femmes pensent de lui.

On s'habille ici encore plus drôlement qu'à Rouen. Ainsi, ma sœur a une canne qui n'en finit pas et des bas jaunes. Maman laisse tomber ses cheveux tout droit sur ses épaules. Ma tante Clara porte des jupes si courtes que j'en étais gêné hier quand elle s'est assise. C'est égal, elle a des jolies jambes avec des petits bas de soie verts, rayés de bleu et de noir ; et puis des petites bottines couleur hanneton et des jarretières à volants. Ça fait qu'elle a l'air d'avoir des pantalons et puis pas du tout. Si tu avais été là, Dieu !... comme tu te serais amusé. Je déciderai demain si je vais être amou-

reux de ma tante ou de ma cousine. Ma tante a plus de montant.

Cherche donc dans mon *Quicherat* si je n'y ai pas laissé les brouillons des lettres à des femmes que nous avons faits ensemble. Je ne les retrouve pas. Si je m'en sers, ça ne t'empêchera pas de t'en servir aussi.

Adieu. Bien des choses à Joseph Warrut, à Louis Carduit et au gros Collignon. A-t-il toujours son lézard? J'oubliais de te dire que j'ai fumé hier au Casino. Je n'ai pas été trop malade.

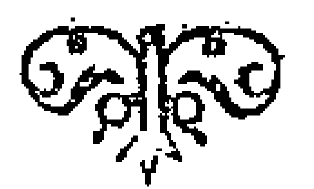
Je retourne au bain avec Walène. C'est l'heure où les femmes y vont. Si nous voyons quelque chose que nous n'ayons pas encore vu, je te l'écrirai.

Ton ami pour la vie,

AMÉDÉE BRETONNIER.

Écris-moi poste restante. Je n'ai pas besoin que papa lise nos lettres.

La levée est faite.



LES CHERCHEUSES DE TRUFFES.

Le maestro travaille, sur une table, près de son piano. Il orchestre l'ouverture des « *Chercheuses de Truffes,* » son chef-d'œuvre. L'auteur du poëme, Louis Calfeutré, le fameux Calfeutré, vous savez? est étendu sur une chaise longe. Il pioche un final à sensation.

L'AUTEUR. — Tu sais que tu m'ennuies avec tes changements.

LE MAESTRO. — Cela m'est bien égal. Il me faut quatre vers de plus.

L'AUTEUR. — Où veux-tu que je les prenne?

LE MAESTRO. — C'est ton affaire.

L'AUTEUR. — Ça allait si bien!

L'EUNUQUE.

Quand on a tout perdu et qu'on n'a plus d'espoir,
On prend.....

LA SULTANE.

N'achève pas, je voudrais bien t'y voir.

LE MAESTRO. — Il me faut absolument là, deux vers de huit très-gais, un vers de dix mélancolique et un vers de sept belliqueux. Arrange cela comme tu voudras.

L'AUTEUR. — C'est toujours à recommencer, avec toi.

LE MAESTRO. — Aimes-tu mieux que je les fasse?

L'AUTEUR. — Oh! non, par exemple. Tu oublies que je signe?

LE MAESTRO. — Alors, apporte-les-moi ce soir, avec le troisième couplet que t'a demandé Schreiber.

L'AUTEUR. — Je tâcherai...

LE MAESTRO. — Il n'y a pas de « je tâcherai; » il faut que ce soit fait.

L'AUTEUR. — C'est bon! Cela le sera.

LE MAESTRO. — Tu passeras à la Censure.

L'AUTEUR. — Oh! pour cela, c'est impossible. Je n'ai pas le temps.

LE MAESTRO. — Fais donc ce que je te dis. Abandonne les mots risqués, il y en a de reste; mais tiens bon pour les allusions... Tu comprends?

L'AUTEUR. — Je ne puis cependant pas tout faire.

LE MAESTRO. — Tu sais, mon petit, si ça ne te va plus...

L'AUTEUR. — Je n'ai pas dit cela.

LE MAESTRO. — Alors, file, et reviens à quatre heures.

L'AUTEUR. — Au revoir. Eh bien! tu ne me donnes pas la main?

LE MAESTRO. — C'est bon, c'est bon.

LE MAESTRO, seul, continuant son travail. — Si on ne tenait pas les auteurs, ça aurait une volonté. Continuons. C'est bien le moment de faire entrer les pistons.

Ta, ratata, ta, ta, tata.

Reprise du même motif par les flûtes et les cors anglais :

Ti, ruititi, ti, ti, titi.

Tutti, saupoudré de grosse caisse :

Tdzing, boum-la ! Tdzing, boum-la !

Et pour finir, un rappel du chœur des vivandières :

Malaratata, taratata, taratata ! Boum !

(Posant sa plume.) Et maintenant, l'avenir des « Chercheuses de truffes » est assuré !

LE FIDÈLE SERVITEUR. — C'est encore une dame.

LE MAESTRO. — Je vous ai recommandé cent fois déjà, de ne jamais m'annoncer une dame, sans me dire, en même temps, comment vous la trouvez.

LE FIDÈLE SERVITEUR. —Je l'ai trouvée dans l'antichambre. C'est le porteur d'eau qui avait laissé la porte du palier ouverte.

LE MAESTRO. — Mon pauvre Charles, vous êtes plus bête de jour en jour.

LE FIDÈLE SERVITEUR. — Oh ! monsieur n'est guère encourageant.

LE MAESTRO. — Est-elle jeune, cette dame ?

LE FIDÈLE SERVITEUR. — Oh ! oui !

LE MAESTRO. — Jolie ?

LE FIDÈLE SERVITEUR. — Oh ! oui !

LE MAESTRO. — Élégante ?

LE FIDÈLE SERVITEUR. — Elle a un chapeau qui lui glisse sur le nez, un chignon qui lui grimpe sur la tête, une robe ouverte par derrière, un pompon dans le beau milieu du dos, et des bas de soie rouge.

LE MAESTRO. — Alors, faites entrer.

LE MAESTRO, poussant une chaise longue près du feu. — Pre-

nez la peine de vous asseoir, madame. Puis-je savoir à qui j'ai l'honneur de parler?

LA DAME. — C'est moi qu'ils appellent Blanche La Grue.

LE MAESTRO. — Ils... ils!... qui, ils?

LA DAME. — Eh bien, eux.

LE MAESTRO. — Qui eux?

LA DAME. — Gaston, de Barthavelle, Charaillac, et puis cent autres, sans compter le reste; les jeunes, quoi.

LE MAESTRO. — Très-bien, j'y suis, je comprends. Vous ne devez pas engendrer la mélancolie, alors?

LA DAME. — Engendrer?... Quoi?

LE MAESTRO. — Je veux dire que vous n'êtes jamais triste.

LA DAME. — Quand je suis seule, je me mets à mon aise; mais quand il y a du monde, il faut bien être gaie.

LE MAESTRO. — Puis-je savoir, mademoiselle La Grue, ce qui me vaut le plaisir de vous recevoir?

LA DAME. — Appelez-moi Blanche, s'il vous plaît.

LE MAESTRO. — Eh bien donc, Blanche...

LA DAME. — Mademoiselle Blanche.

LE MAESTRO. — J'y arriverai. Puis-je savoir, mademoiselle Blanche?...

LA DAME. — Je vais vous dire ça en deux temps, deux mouvements. C'est moi qui chante au café de la Boule-Rouge.

Pour qu' les z'homards aient l'mal de mer
Faut qu' la mer soye bien agitée.
Pour qu' les canich's prennent le ch'min d'fer
Faut qu'y n'puisse pas aller à pieds.

Est-ce que vous m'avez entendue?

LE MAESTRO. — Mon Dieu, non.

LA DAME. — Vous n'allez donc jamais à la Boule?

LE MAESTRO. — J'ai tant à travailler...

LA DAME. — Je vous plains, ce n'est pas amusant, le travail.

LE MAESTRO. — Il y a travail et travail, comme il y a...

LA DAME. — Tout le monde dit que je suis encore plus commune que Térésa quand je suis en verve. Voulez-vous que je vous chante : « *Si vous saviez comme ça m'chatouille!* » ou bien : *J'peux pas l'te-nir c't'animal là.* »

LE MAESTRO. — J'aimerais mieux vous entendre dire un morceau plus classique : l'air d'*Eurydice*, dans *Orphée aux enfers*, par exemple.

LA DAME. — *Orphée?...* allons donc! c'est de la panade. Moi, il ne me faut que de la musique à la bordelaise, comme les écrevisses.

LE MAESTRO. — Vous parlez bien légèrement d'Offenbach, dites-moi donc!

LA DAME. — Bah! est-ce que cela vous fait de la peine?

LE MAESTRO. — Dans le fond...

LA DAME. — Vous avez bien un rôle pour moi?

LE MAESTRO. — Cela dépend.

LA DAME. — De quoi?

LE MAESTRO. — De vous.

LA DAME. — Expliquez-moi ça. Est-ce dans une grande pièce?

LE MAESTRO. — Non, dans une petite pièce. Cela se passe chez Verdier, au premier, dans un cabinet particulier.

LA DAME. — Tiens, ça doit être amusant. Les pièces qui se passent dans les restaurants, c'est toujours gai. Combien de personnages ?

LE MAESTRO. — Deux et un garçon, personnage muet.

LA DAME. — J'aime ça les pièces à deux, parce qu'il y a beaucoup à dire. Et je chanterai ?

LE MAESTRO. — Autant qu'il vous plaira.

LA DAME. — Et le dénoûment?

LE MAESTRO. — Cela finira chaudement, je vous le promets. On ne consultera pas la censure, et si vous n'êtes pas satisfaite, on vous rendra votre argent.

LA DAME. — Farceur ! Et quand verrai-je le rôle ?

LE MAESTRO. — Nous répéterons ce soir, après le spectacle.

LA DAME. — Comment !... comme ça tout de suite ? En voilà une chance ! Qui est-ce qui me disait donc qu'on ne pouvait rien obtenir de vous? Et dites-moi, avec qui jouerai-je?

LE MAESTRO. — Nous verrons cela... plus tard. Ce soir, nous répéterons tous les deux... seuls.

LA DAME, un peu plus sérieuse. — Ah !

LE MAESTRO, prenant les mains de la dame. — Dans le silence du cabinet.

LA DAME, se reculant. — Je parie que vous avez des bêtises en tête.

LE MAESTRO, prenant un air tendre. — Eh ! eh ! cela se pourrait bien.

LA DAME, se reculant encore. — Voyons, que c'est bête. Voulez-vous bien me laisser tranquille.

LE MAESTRO. — On ne peut donc pas causer?

LA DAME. — Vous appelez ça causer, vous?

LE MAESTRO, de plus en plus entreprenant. — Appelez cela comme vous voudrez.

LA DAME. — Voyons, je vais me fâcher, à la fin. Voulez-vous bien finir?

LE MAESTRO. — Je ne demande que cela.

LA DAME. — Est-ce un rôle à costume au moins?

LE MAESTRO. — Il y en aura ce que vous voudrez.

LA DAME. — Eh bien, écoutez-moi. Tout le monde vous dira que je ne suis pas bégueule, mais je n'aime pas qu'on brusque les dénoûments. Si vous êtes bien gentil, si je puis me faire faire un joli costume, si j'ai du succès, eh bien... je ne vous dis que ça!

LE MAESTRO. — C'est entendu. On donne dans huit jours, aux *Joyeusetés lutéciennes,* un opéra bouffe de moi, intitulé *les Chercheuses de truffes.*

LA DAME. — On ne parle que de ça.

LE MAESTRO. — C'est une pièce à femmes...

LA DAME. — Cela va sans dire.

LE MAESTRO. — Vous y aurez un rôle.

LA DAME, dans l'enthousiasme. — Moi !... un rôle !... dans les *Chercheuses de truffes !* Oh ! mon cher petit auteur, que vous êtes donc gentil ! C'est un de mes rêves qui se réalise. Aussi, vous savez, ne vous préoccupez pas des appointements.

LE MAESTRO. — Je vous jure que je ne m'en préoccupe pas du tout. Seulement, vous comprenez, comme je ne veux pas vous faire languir et qu'il me faut créer un rôle pour vous,.... vous ne pourrez pas avoir quelque chose de très-important.

LA DAME. — Tout ce que je demande, c'est un début.

LE MAESTRO. — Vous l'aurez. Il va sans dire qu'il vous faudra un très-beau costume, par exemple.

LA DAME. — Pour cela, n'ayez pas peur. Dites-moi seulement de quel costume il s'agit.

LE MAESTRO. — Adoptez celui qui vous ira le mieux.

LA DAME. — Encore faut-il que je sache...

LE MAESTRO. — Je vous dis que cela ne fait rien.

LA DAME. — Je puis porter le collant ?

LE MAESTRO. — Parbleu ! Pour chercher des truffes.

LA DAME. — Et qu'est-ce que j'aurai à faire ?

LE MAESTRO. — Je vais vous le dire... Schreiber est engagée pour créer le rôle de la chercheuse de truffes. Au premier acte, elle arrive dans la forêt, soi-disant pour chercher des tubercules ; mais pas du tout, c'est pour chercher un testament que sa mère a placé au pied d'un arbre, et qu'elle a entrepris de retrouver. Elle dit qu'elle cherche des truffes, pour ne pas éveiller les soupçons...

LA DAME. — Très-bien !... Je comprends !... C'est très-musical.

LE MAESTRO. — Schreiber entre en scène, à reculons, et, s'adressant à vous qui serez dans la coulisse...

LA DAME. — Comment !... j'aurai une scène avec Schreiber ?

LE MAESTRO. — Mais oui.

LA DAME. — Votre parole d'honneur ?

LE MAESTRO. — Ma parole d'honneur.

LA DAME. — Ah ! tenez ! si je ne vous aime pas, ce ne sera pas de ma faute !

LE MAESTRO. — Je reprends. En entrant, Schreiber vous dit : « Holà ! ma belle enfant, n'est-ce pas ici le carrefour des Trois-Fossés ? »

LA DAME. — Pendant ce temps-là, je resterai dans la coulisse ?

LE MAESTRO. — Bien entendu. Vous répondrez de loin : « Oui, mamzelle. »

LA DAME. — Si je dis mamzelle, je puis m'habiller en paysanne ?

LE MAESTRO. — Vous l'avez deviné.

LA DAME. — Après cela, j'entre en scène.

LE MAESTRO. — Jamais de la vie. Après cela, vous allez vous déshabiller et nous allons souper où bon vous semblera.

LA DAME. — Comment ! comment !... Je n'entrerai pas en scène ? Du tout, du tout, du tout ?

LE MAESTRO. — Entrer en scène ! Vous n'y pensez pas ! Ce serait enlever à votre rôle toute son originalité.

LA DAME. — Alors, à quoi bon me faire faire un costume ?

LE MAESTRO, indigné. — A quoi bon !... Mais c'est tout simplement parce que je tiens à la vérité des moindres détails ; parce que l'administration veut monter les « Chercheuses de truffes » avec le plus grand soin. Et puis..., nous sommes seuls, je puis vous dire cela : j'y tiens parce que cela fera enrager Schreiber.

LA DAME, battant des mains. — Vous croyez ?

LE MAESTRO. — Elle est affreusement jalouse de ses petites camarades.

LA DAME. — C'est égal, ce n'est pas grand'chose, ce rôle-là.

LE MAESTRO. — Vous savez, si vous n'en voulez pas, ne vous gênez pas. Plus de vingt personnes me l'ont

demandé. Mme Ugalde, qui connaît le théâtre sur le bout de son doigt, l'avait choisi pour sa rentrée. D'abord il n'est pas fatigant.

LA DAME. — Ça, c'est vrai.

LE MAESTRO. — Et puis, le jour de la répétition générale, si quelque chose vous gêne, eh bien ! nous ferons des coupures.

LA DAME. — Mais je n'ai à dire que « Oui, mamzelle. » Si vous pratiquez des coupures là dedans, je ne vois pas trop ce qui me restera.

LE MAESTRO. — Ce sera comme vous voudrez. Ainsi c'est une affaire entendue ?

LA DAME. — Marché conclu.

LE MAESTRO. — Occupez-vous de votre costume. Vous recevrez demain un bulletin de répétition.

LA DAME. — Vous pouvez disposer de moi.

LE MAESTRO. — J'écris à Mme Ugalde de ne pas compter sur le rôle.

Le théâtre des *Joyeusetés lutéciennes* est dans son coup de feu. La façade est illuminée, les voitures font queue, et la foule qui borde les trottoirs, cherche à distinguer les toilettes au passage. La salle est encombrée. Tout le dessus du panier de la société parisienne est là. Le gros Un tel, l'élégant Chose, le petit Machin, le redoutable X, l'insidieux Trois étoiles sont à leur poste. Le poulailler galant est au complet.

De l'autre côté de la toile, c'est un pêle-mêle affreux dont une maison de fous, un jour d'incendie, ne donnerait qu'une faible idée. Seul, le maestro a conservé son sang-froid. L'auteur fait cinq fois la même recommandation banale et oublie le plus important.

L'arroseur, l'entonnoir en main, trace des losanges humides sur le plancher du « carrefour de la forêt. » On sonne dans les couloirs : « Din-don, din don. On commence !... on commence !... » Les habilleuses vont d'une loge à l'autre toujours courant.

— Mlle Mélanie vous fait demander votre cold-cream pour une minute.

— Cela devient assommant, à la fin. On ne peut rien avoir à soi

— Mme Baisemain lui a usé le sien.

— Après vous le coiffeur, s'il vous plaît.

— Œdipe, je vous défends de bouger.

— Mlle Hermann est de la seconde scène, et elle n'a pas encore une mèche en place.

— Tant pis pour Hermann. Moi je suis en scène dès le lever du rideau.

Les acteurs descendent sur le théâtre, plus sérieux cent fois qu'un jour d'enterrement. Alors commencent les effets de costume.

UN CAMARADE DES BOUFFES. — Mon cher, tu es épatant.

LE SECOND TÉNOR. — Tu trouves ?

LE CAMARADE. — Ton costume ferait à lui seul le succès de la pièce.

LE SECOND TÉNOR. — Oh ! tu n'es pas difficile pour les autres, toi. Ce n'est pas cela que j'avais rêvé.

LE CAMARADE. — Comment ?

LE SECOND TÉNOR. — Non, je voulais un casque à jet d'eau. Tu comprends ?

LE CAMARADE. — Parbleu ! Seulement tu aurais mouillé tout le monde.

LE SECOND TÉNOR. — Qu'est-ce que cela me fait,

tout le monde. Est-ce que je suis tout le monde, moi ?

UN CRITIQUE INFLUENT. — Te voilà, toi, vaurienne. Qu'est-ce qui t'a fait ces mollets-là ?

LE PAGE. — Tiens, cette bêtise ! C'est ma mère.

LE CRITIQUE INFLUENT. — Pourquoi t'en a-t-elle placé un plus haut que l'autre ?

LE PAGE. — Elle me les a fait pour plaire, l'un aux myopes, l'autre aux presbytes, curieux.

LE CRITIQUE. — Elle ne t'a rien fait à mon intention, hein, gamine ?

LE PAGE. — Oh ! non, par exemple, rien, grâce à Dieu ! Et puis vous ne parlez jamais de moi.

LE CRITIQUE. — Je te promets deux cents lignes où tu voudras.

LE PAGE. — Oui, cours après !

UNE CHERCHEUSE DE TRUFFES. — Mon petit directeur.

LE DIRECTEUR. — Après ?

LA CHERCHEUSE. — Regardez donc ce costume.

LE DIRECTEUR. — Qu'est-ce qu'il a, ce costume ?

LA CHERCHEUSE. — A-t-on idée d'une jupe pareille ? C'est à peine si l'on voit mes genoux. Et ce corsage qui me monte jusqu'au creux de l'estomac, c'est donc drôle ? Nous n'étions pas convenus de ça. Si l'on se met comme au couvent... Oh ! alors...

LE DIRECTEUR. — Vous êtes adorable.

LA CHERCHEUSE. — Ta ! ta ! ta !... S'il faut être convenable ici, je demande des appointements.

(Les auteurs dictent leurs dernières volontés.)

L'AUTEUR. — Dans votre scène avec l'amiral Van Korvette, nous vous avons ajouté un effet.

LE BARYTON. — Ça n'est pas du luxe. Vous avez tout donné aux autres.

LE MAESTRO. — Cela m'est venu cette nuit.

LE BARYTON. — Voyons cet effet.

L'AUTEUR. — Quand l'amiral énumère ses prouesses, il vous dira : — « Ma dernière prise date de 1812. » — Vous lui présenterez votre tabatière et vous lui direz : « Je puis vous en offrir une beaucoup plus fraîche. »

LE BARYTON. — Je ne comprends pas...

LE MAESTRO. — Vous n'avez pas besoin de comprendre. Faites ce que nous vous disons, vous verrez l'effet.

LE FORT TÉNOR. — Mon cher auteur, j'ai un changement à vous proposer.

L'AUTEUR, faisant la grimace. — Un changement ?

LE FORT TÉNOR. — Ça n'est pas que j'y tienne, au moins. C'est dans l'intérêt de la pièce.

L'AUTEUR. — C'est bon, c'est bon.

LE FORT TÉNOR. — La scène y gagnerait, et comme je n'ai presque rien à dire dans le second acte...

L'AUTEUR. — Enfin ?

LE FORT TÉNOR. — Avant le duel, au lieu de m'écrier : « Vous en avez menti ! » ce que je trouve un peu brutal, j'aurais envie de m'écrier : « L'inégalité de nos conditions sociales, monsieur le duc, ne justifie pas vos outrages, et, après renseignements pris, je crois pouvoir vous avouer que je ne partage pas

votre avis. » Cela me ferait six lignes de plus, et...

L'AUTEUR. — C'est tout simplement idiot.

LE FORT TÉNOR. — C'est bon, je dirai ce que vous voudrez. Je vous ai prévenu, je m'en lave les mains. La pièce n'est pas de moi, n'est-ce pas ?

L'AUTEUR. — C'est ce que j'allais vous rappeler.

LE FORT TÉNOR. — Vous ne voulez pas que j'essaye ce soir ?

L'AUTEUR. — Jamais de la vie.

LE DIRECTEUR. — Vous, Mélanie, dans la scène du contrat, ne levez pas le pied si haut, quand vous dites au marquis : « Voilà ma main. » L'effet n'a pas besoin d'être forcé. Et puis un accident est si vite arrivé.

MÉLANIE. — Voilà-t-il pas un malheur !... Pour un méchant maillot de coton.

LE DIRECTEUR. — Vous ne comprenez pas. Si le maillot craquait...

MÉLANIE. — C'est mon seul effet et on me le coupe.

LE RÉGISSEUR. — Place au théâtre ! messieurs, place au théâtre ! Quittez la scène, mesdames. Monsieur, vous ne pouvez pas rester là. Qu'est-ce que vous cherchez, jeune homme ?

UN GANDIN IMBERBE. — Je cherche Mlle Frumence.

LE RÉGISSEUR. — Elle est en mains.

LE GANDIN. — Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ? Voilà ce que je craignais.

LE RÉGISSEUR. — Place au théâtre !... place au théâtre !

C'est alors seulement que Mlle Schreiber se révèle. Une habilleuse tient la queue de sa robe. Elle polit ses ongles ternis par le blanc, et répond à peine aux compliments qu'on lui adresse. Les auteurs, le directeur, le régisseur, les machinistes, les journalistes, les pompiers attendent ses ordres.

— Cette chaise est trop basse. — On la change.

— Cette table est trop loin. — On l'avance.

— La rampe est trop haute. — On la baisse.

— Cette porte a l'air bête. — On la ferme.

— Ce couplet est fatigant. — On le supprime.

Trois personnes sont en quête du mouchoir qu'elle a sans doute dans sa poche. Quatre autres sont allées chez Boissier lui chercher des bonbons, tandis qu'un huitième garde son chien. Le maestro ne la perd pas de vue.

Elle s'approche de la toile et regarde dans la salle. Son monde est là : Jules dans une baignoire, Gaston à l'avant-scène du rez-de-chaussée, Ludovic, Maxime et comp^e^ à l'orchestre; trente autres sont au balcon. Elle a mis le bracelet que lui a donné Georges, les boucles d'oreilles qui lui viennent de Marcel, le collier que Stanislas lui a offert, les bagues du baron, l'aigrette du marquis et le peigne du prince. Tous sont là, ils lui en sauront gré.

On peut frapper les trois coups.

Blanche la Grue arrive à son tour, bestialement belle, à peine costumée, constellée de diamants. Elle est assurément plus vêtue de bijoux que de gaze, de plumes et de paillons.

Rien ne masque les splendeurs de sa chair. Elle a

bien la beauté impudente et charnue de ces malheureuses pour lesquelles l'art est un prétexte, le théâtre un boutique et la scène un étal.

Schreiber l'a vue et a froncé le sourcil.

Le maestro a deviné l'orage, mais il a bientôt calmé sa prima-donna en lui confiant quel emploi il a réservé à Blanche La Grue.

— « A la bonne heure ! dit la chercheuse de truffes ; mais ne t'avise pas de la laisser entrer en scène, ou je passe les couplets du troisième acte. »

L'ouverture est finie.

A peine le rideau est-il levé, que Schreiber entre en scène ! La salle frémit, les auteurs frissonnent, le directeur est à l'étroit dans sa peau.

— « Holà ! ma belle enfant, n'est-ce pas ici le carrefour des Trois-Fossés ?

— Oui, mamzelle ! » réplique Blanche La Grue plus morte que vive.

L'entrée de Schreiber est saluée par une quadruple salve. Un bouquet lancé des frises, par ordre du maestro, tombe dans la coulisse, aux pieds de Blanche La Grue qui perd la tête, et prenant pour elle une bonne partie des bravos, se confond en salutations derrière un portant.

Une fois l'acte lancé, le maestro s'approche de Blanche.

— Eh bien, lui dit-il, cela a très-bien marché. Vous devez être contente.

— Dites-moi franchement si je n'ai pas été trop mauvaise.

— Vous avez été adorable. Vous devez être satisfaite de votre rôle ?

— J'en perds la tête.

— Pas assez pour oublier vos promesses, je l'espère.

— Je ne suis pas ingrate à ce point.

— Ainsi, ce soir ?

— Dans une heure je serai chez moi, et je t'y attendrai, gros vainqueur.

Personne n'a oublié le prodigieux succès des *Chercheuses de truffes ;* trois cents représentations n'ont pu l'épuiser. Ce que l'on ignore généralement, c'est que Blanche La Grue, pendant près d'une année, se rendit régulièrement au théâtre à six heures trente minutes pour endosser son costume et qu'elle le renouvela trois fois; qu'elle ne consentit jamais à se faire remplacer et qu'elle crut jusqu'à la fin à la sincérité de son succès. La pauvre fille conserva au maestro une reconnaissance profonde, dont il ne se souciait déjà plus au bout de huit jours.

Pauvre Blanche La Grue !

Et dire que cela est aussi historique que les Croisades et la Révolution de Juillet !

FIN.



TABLE DES MATIÈRES.

PRÉLUDE. v

SYMPHONIE PASTORALE.

La Dame au Singe. 1
Monsieur le Curé de Puy-Chapelle. 15
Idylle. 23

SYMPHONIE HÉROÏQUE.

Une Escapade. 45
Saint-Germain contre Saint-Honoré. 56
La Légende du lancier Griespach. 113

SYMPHONIE PATHÉTIQUE.

Fantaisie sur les Hirondelles. 123
Le 26 décembre. 138
Les Vampires. 167

SYMPHONIE RÉALISTE.

La Sécheuse. 181
Un Type qui se perd. 196

La Lanceuse. 203
Les Coupeurs de têtes.. 214

ODE-SYMPHONIE.

Lettres à une Parisienne. 227

SYMPHONIE PHILOSOPHIQUE.

La Légende du Carême. 283
Les Marges du Code. 291
Le Roi de la Création.. 299
Le dernier Homme et le dernier Écu. 304

SYMPHONIE BURLESQUE.

Le Terme d'octobre.. 313
La boîte aux lettres de Trouville-Deauville. 322
Les Chercheuses de truffes.. 336

IMPRIMERIE EUGÈNE HEUTTE ET Cie, A SAINT-GERMAIN.

PRIX — ÉTRENNES — BIBLIOTHÈQUES POPULAIRES — ETC.

3 Fr. Broché. | 4 Fr. Cartonné.

BIBLIOTHÈQUE D'ÉDUCATION ET DE RÉCRÉATION

VOLUMES IN-18

Brochés, **3 fr.** — Cartonnés toile, tranches dorées, **4 fr.**

AMPÈRE (A.-M.).....	Journal et correspondance.............	1 v.
ANDERSEN..........	Nouveaux Contes suédois...............	1 v.
BERTRAND (J.)......	Les Fondateurs de l'astronomie........	1 v.
BIART (Lucien).....	Aventures d'un jeune naturaliste.......	1 v.
BOISSONNAS (Mme B.).	Une Famille pendant la Guerre 1870-71.	1 v.
BRACHET (A.).......	Grammaire historique (préface de LITTRÉ) (Couronné par l'Académie française)	1 v.
BRÉHAT (de).......	Aventures d'un petit Parisien.........	1 v.
CARLEN (Émilie)....	Un Brillant Mariage..................	1 v.
CHERVILLE (de).....	Histoire d'un trop bon chien..........	1 v.
CLÉMENT (Ch.)......	Michel-Ange, Raphaël, etc............	1 v.
DURAND (Hip.)......	Les Grands Prosateurs.................	1 v.
—	Les Grands Poëtes....................	1 v.
ERCKMANN-CHATRIAN.	Le Fou Yegof ou l'Invasion............	1 v.
—	Madame Thérèse.......................	1 v.
—	Histoire d'un paysan (COMPLÈTE)........	4 v.
FOUCOU.............	Histoire du travail....................	1 v.
FRANKLIN (J.)......	Vie des animaux (3 fr. 50 le vol.)......	6 v.
GRIMARD...........	Histoire d'une goutte de séve..........	1 v.
HIPPEAU (Mme).....	Cours d'économie domestique..........	1 v.
HUGO (VICTOR)......	Les Enfants...........................	1 v.
IMMERMAN..........	La Blonde Lisbeth.....................	1 v.
LAVALLÉE (Th.).....	Histoire de la Turquie.................	2 v.
LEGOUVÉ (E.).......	Les Pères et les Enfants au XIXe siècle (ENFANCE ET ADOLESCENCE)...........	1 v.
—	Les Pères et les Enfants au XIXe siècle (LA JEUNESSE).....................	1 v.
—	Conférences parisiennes...............	1 v.
LOCKROY (Mme).....	Contes à mes nièces..................	1 v.
MACAULAY..........	Histoire et Critique..................	1 v.
MALOT (Hector).....	Romain Kalbris........................	1 v.
MACÉ (Jean)........	Histoire d'une bouchée de pain.........	1 v.

Macé (Jean)........	Les Serviteurs de l'estomac............	1 v.
—	Contes du petit château................	1 v.
—	Arithmétique du grand-papa........	1 v.
Maury (commandant)	Géographie physique..................	1 v.
Muller (Eugène)....	La Jeunesse des hommes célèbres.....	1 v.
Ordinaire..........	Dictionnaire de mythologie............	1 v.
—	Rhétorique nouvelle..................	1 v.
Ratisbonne (Louis).	Comédie enfantine (ouvrage couronné)..	1 v.
Reclus (Élisée).....	Histoire d'un ruisseau................	1 v.
Renard............	Le Fond de la mer....................	1 v.
Roulin (F.)........	Histoire naturelle....................	1 v.
Rozan (Ch.).......	Petites Ignorances de la conversation....	1 v.
—	La Bonté............................	1 v.
Sandeau (Jules)....	La Roche aux Mouettes................	1 v.
Sayous............	Conseils à une mère sur l'éducation littér.	1 v.
—	Principes de littérature................	1 v.
Simonin............	Histoire de la terre....................	1 v.
P.-J. Stahl et de Wailly.	Scènes de la vie des enfants en Amérique :	
—	Les Vacances de Riquet et Madeleine...	1 v.
—	Mary Bell, William et Lafaine..........	1 v.
Stahl (P.-J.)......	Morale familière (ouvrage couronné)...	1 v.
Stahl et Muller....	Le Nouveau Robinson suisse...........	1 v.
Thiers............	Histoire de Law......................	1 v.
Verne (Jules)......	Aventures du capitaine Hatteras :	
—	— Les Anglais au pôle Nord..........	1 v.
—	— Le Désert de glace................	1 v.
—	Les Enfants du capitaine Grant :	
—	— L'Amérique du Sud...............	1 v.
—	— L'Australie.......................	1 v.
—	— L'Océan Pacifique................	1 v.
—	Autour de la lune....................	1 v.
—	Aventures de 3 Russes et de 3 Anglais..	1 v.
—	Cinq Semaines en ballon..............	1 v.
—	De la Terre à la Lune.................	1 v.
—	Histoire des grands voyages et des grands voyageurs................................	1 v.
—	Le Pays des Fourrures.................	2 v.
—	Le Tour du Monde en 80 jours........	1 v.
—	Vingt mille Lieues sous les mers........	2 v.
—	Voyage au centre de la terre...........	1 v.
—	Une Ville flottante....................	1 v.
Wogan (de)........	Voyages et Aventures..................	1 v.
Zurcher et Margollé	Les Tempêtes.........................	1 v.
—	Histoire de la navigation..............	1 v.
—	Le Monde sous-marin..................	1 v.

SÉRIE DES VOLUMES IN-18, AVEC GRAVURES

Brochés, **3 fr. 50** — Cartonnés, tr. dorées, **4 fr. 50**

(Suite de la Collection *Éducation et Récréation.*)

ANQUEZ	Histoire de France	1 v.
BERTRAND (Alex.)	Lettres sur les révolutions du globe	1 v.
FARADAY (M.)	Histoire d'une chandelle	1 v.
GRATIOLET (P.)	De la Physionomie	1 v.
HIRTZ (Mlle)	Méthode de coupe et de confection, pour les vêtements de femmes et d'enfants, 154 gravures	1 v.
LA FONTAINE (JOUAUST)	Fables annotées par BUFFON	1 v.
LAVALLÉE (Th.)	Les Frontières de la France	1 v.
MAYNE-REID	Aventures de terre et de mer	1 v.
—	Les Jeunes Esclaves	1 v.
—	Le Désert d'eau	1 v.
—	Les Chasseurs de girafes	1 v.
—	Les Naufragés de l'île de Bornéo	1 v.
MORTIMER D'OCAGNE.	Les Grandes Écoles de France	1 v.
PARVILLE (de)	Un Habitant de la planète Mars	1 v.
SILVA (de)	Le Livre de Maurice	1 v.
TYNDALL	Dans les montagnes	1 v.

SÉRIE IN-18. — PRIX DIVERS.

(Suite de la Collection *Éducation et Récréation.*)

BLOCK (Maurice)	Petit Manuel d'Économie pratique	1 fr.
A. BRACHET	Dictionnaire étymologique de la langue française (couronné par l'Ac. franç.)	8 fr.
CLAVÉ (J.)	Principes d'économie politique, in-18	2 fr.
GRIMARD (Ed.)	La Plante (2 vol.) (*en réimpression*)	10 fr.
MACÉ (Jean)	Théâtre du petit château	2 fr.
—	Arithmétique du grand-papa (éd. popul.)	1 fr.
—	Morale en action	1 fr.
—	Lettres d'un paysan d'Alsace sur l'instruction obligatoire	» 30
—	Le Génie de la petite ville. 1 v. in-32	» 25
—	Anniversaire de Waterloo, 1 vol. in-32	» 15
—	Une carte de France — le Gulf-Stream.	» 25
—	La Ligue de l'enseignement, nos 1 à 4, à.	» 25
HUGO (Victor)	Les Châtiments. 1 vol. in-18	2 fr.
—	Napoléon le Petit. 1 vol. in-18	2 fr.
SOUVIRON	Dictionnaire des termes techniques	6 fr.

COLLECTION HETZEL

HISTOIRE, POÉSIE, VOYAGES, ROMANS, LITTÉRATURE FRANÇAISE ET ÉTRANGÈRE

VOLUMES IN-18 A 3 FR.

AUDEVAL	Les Demi-Dots	1 v.
—	La Dernière	1 v.
BENTZON (Th.)	Un Divorce	1 v.
BIART (Lucien)	Le Bizco	1 v.
—	Benito Vasquez	1 v.
—	La Terre chaude	1 v.
—	La Terre tempérée	1 v.
—	Pile et Face	1 v.
—	Les Clientes du docteur Bernagius	1 v.
CHAMFORT	(Édition Stahl)	1 v.
COLOMBEY	Esprit des voleurs	1 v.
DAUDET (Alphonse)	Le petit Chose	1 v.
—	Lettres de mon moulin	1 v.
DEVIC (Marcel)	Le Roman d'Antar	1 v.
DOMENECH (l'abbé)	La Chaussée des Géants	1 v.
—	Voyage et aventures en Irlande	1 v.
DROZ (Gustave)	Monsieur, Madame et Bébé	1 v.
—	Entre nous	1 v.
—	Le Cahier bleu de Mlle Cibot	1 v.
—	Autour d'une source	1 v.
—	Un Paquet de lettres. *(Prix, 1 fr.; sur papier vergé, 3 fr.)*	1 v.
—	Babolain	1 v.
DURANDE (Amédée)	Carl, Joseph et Horace Vernet	1 v.
ERCKMANN-CHATRIAN	Le Blocus	1 v.
—	Confidences d'un joueur de clarinette	1 v.
—	Contes de la montagne	1 v.
—	Contes des bords du Rhin	1 v.
—	Contes populaires	1 v.
—	Le Fou Yegof	1 v.
—	La Guerre	1 v.
—	Histoire d'un Conscrit de 1813	1 v.
—	Histoire d'un homme du peuple	1 v.

ERCKMANN-CHATRIAN.	Histoire d'un paysan, complète en......	4 v.
	Les États généraux, 1789...... 1 v.	
	La Patrie en danger, 1792...... 1 v.	
	L'an Ier de la République, 1793... 1 v.	
	Le Citoyen Bonaparte, 1794-1815. 1 v.	
—	Histoire d'un sous-maître..............	1 v.
—	L'illustre docteur Mathéus............	1 v.
—	Madame Thérèse.....................	1 v.
	— Édition allemande, avec les dessins hors texte, 1 vol., 3 fr.	
—	La Maison forestière................	1 v.
—	Maître Daniel Rock..................	1 v.
—	Waterloo...........................	1 v.
—	Histoire du plébiscite................	1 v.
—	Les Deux Frères.....................	1 v.
ESQUIROS (Alph.)...	L'Angleterre et la Vie anglaise..........	5 v.
FAVRE (Jules)......	Discours du bâtonnat................	1 v.
FLAVIO.............	Où mènent les chemins de traverse.....	1 v.
GENEVRAY..........	Une Cause secrète..................	1 v.
GOURNOT..........	Essai sur la jeunesse contemporaine....	1 v.
GOZLAN (Léon).....	Émotions de Polydore Marasquin.......	1 v.
GRAMONT (comte de)	Les Gentilshommes pauvres...........	1 v.
—	Les Gentilshommes riches............	1 v.
JANIN (Jules).......	La Fin d'un monde. Le Neveu de Rameau	1 v.
—	Variétés littéraires.................	1 v.
LAVALLÉE (Théophile)	Jean-sans-Peur.....................	1 v.
MALOT (Hector).....	Un Beau-Frère......................	1 v.
MULLER (Eugène)...	La Mionette........................	1 v.
MORALE UNIVERSELLE.	Esprit des Allemands................	1 v.
—	— Anglais....................	1 v.
—	— Espagnols..................	1 v.
—	— Grecs......................	1 v.
—	— Italiens....................	1 v.
—	— Latins......................	1 v.
—	— Orientaux..................	1 v.
OLIVIER (Just)......	Le Batelier de Clarens..............	2 v.
PICHAT (Laurent)...	Gaston............................	1 v.
—	Les Poëtes de combat................	1 v.
—	Le Secret de Polichinelle.............	1 v.
POUJARD'HIEU.......	Les Chemins de fer..................	1 v.
—	La Liberté et les Intérêts matériels.....	1 v.
PRINCESSE PALATINE..	Lettres inédites (traduites par Rolland).	1 v.

QUATRELLES	Voyage autour du grand monde	1 v.
—	La Vie à grand orchestre	1 v.
RIVE (DE LA)	Souvenirs sur M. de Cavour	1 v.
ROBERT (Adrien)	Le Nouveau Roman comique	1 v.
ROQUEPLAN	Parisine	1 v.
SAND (George)	Promenades autour d'un village	1 v.
STAHL (P.-J.)	LES BONNES FORTUNES PARISIENNES :	
—	— Les Amours d'un pierrot	1 v.
—	— Les Amours d'un notaire	1 v.
—	Histoire d'un homme enrhumé	1 v.
—	Voyage d'un étudiant	1 v.
TEXIER et KÆMPFEN ..	Paris, capitale du monde	1 v.
TOURGUÉNEFF	Dimitri Roudine	1 v.
—	Fumée (préface de MÉRIMÉE)	1 v.
—	Une Nichée de gentilshommes	1 v.
—	Nouvelles moscovites	1 v.
—	Histoires étranges	1 v.
—	Les Eaux du printemps	1 v.
WILKIE COLLINS	La Femme en blanc	2 v.
—	Sans Nom	2 v.

LIVRES IN-18 EN COMMISSION (3 F.).

ANONYME	Mary Briant	1 v.
ARAGO (Étienne)	Les Bleus et les Blancs	2 v.
BAIGNIERES	Histoires modernes	1 v.
—	Histoires anciennes	1 v.
BASTIDE (A.)	Le Christianisme et l'Esprit moderne ...	1 v.
BERCHÈRE	L'Isthme de Suez	1 v.
BOULLON (E.)	Chez Nous	1 v.
BUGEAUD (Jérôme) ...	Jacquet-Jacques	1 v.
CARTERON (C.)	Voyage en Algérie	1 v.
CHAUFFOUR	Les Réformateurs du XVIe siècle	2 v.
DOLLFUS (Charles) ...	La Confession de Madeleine	1 v.
DUVERNET	La Canne de Me Desrieux	1 v.
FAVIER (F.)	L'Héritage d'un misanthrope	1 v.
FERVEL	Histoire de Nice et des Alpes-Maritimes.	1 v.
FOS (MARIA de)	Les Cercles de feu	1 v.
GRENIER	Poëmes dramatiques	1 v.
HABENECK (Ch.)	Chefs-d'œuvre du théâtre espagnol	1 v.
HUET (F.)	Histoire de Bordas Dumoulin	1 v.
LANCRET (A.)	Les Fausses Passions	1 v.
LAVALLEY (Gaston) ..	Aurélien	1 v.

LAVERDANT (Désiré).	Don Juan converti	1 v.
—	Les Renaissances de Don Juan	2 v.
LEFÈVRE (André)	La Flûte de Pan	1 v.
—	La Lyre intime	1 v.
—	Les Bucoliques de Virgile	1 v.
LEZAACK (Dr)	Les Eaux de Spa	1 v.
MENDÈS (Catulle)	Philomela	1 v.
NAGRIEN (X.)	Prodigieuse Découverte	1 v.
PAULIN PARIS	Garin le Lohérain	1 v.
RÉAL (Antony)	Les Atomes	1 v.
SIMONIN (Louis)	Les Pays lointains	1 v.
STEEL	Haôma	1 v.
VALLORY (Mme)	A l'aventure en Algérie	1 v.
WORMS DE ROMILLY	Horace (traduction)	1 v.

LIVRES EN COMMISSION

Prix divers.

ANONYME	Le Prisme de l'âme	6 fr.
—	Rome	6 fr.
FOLEY (E.)	Quatre Années en Océanie	3 fr.
LAVERDANT (Désiré)	Appel aux artistes	1 fr.
PAULTRE (E.)	Capharnaüm	6 fr.
PIRMEZ	Jours de solitude, 1 vol. in-8	6 fr.
RATISBONNE (Louis)	Les Figures jeunes	5 fr.
RAYNALD	Histoire de la Restauration	5 fr.
RIVE (DE LA)	Souvenirs sur M. de Cavour	6 fr.
ANONYME	Mademoiselle Segeste	2 fr.
ANTULLY (Albéric d')	Fantaisie	2 fr.
BRUIÈRE (S.)	Une Saison en Allemagne	1 fr.
GUIMET (Emile)	Croquis égyptiens	3 50
—	L'Orient d'Europe au fusain, in-18	2 fr.
SCHNÉEGANS (A.)	Contes. 1 vol. in-18	2 fr.

VOLUMES IN-18 A PRIX DIVERS

BERTHET (André)	Mes Lunes (*Boutades d'un sceptique*).	2 fr.
A. DECOURCELLE	Les Formules du docteur Grégoire (*Dictionnaire du Figaro*)	2 fr.
ERCKMANN-CHATRIAN.	Le Juif polonais, pièce en 3 actes	1 50
MERSON (Olivier)	Ingres, sa Vie et ses Œuvres, avec sa photographie. 1 vol. (in-32)	1 50
MICKIEWICZ (Adam)	Histoire populaire de la Pologne	5 fr.
NADAR	Le Droit au vol	1 fr.
PROUDHON	La Guerre et la Paix. 2 volumes	2 fr.

VOLUMES IN-8° A PRIX DIVERS

ABOUT (Edmond)....	Rome contemporaine..................	5 fr.
—	La Question romaine	4 fr.
BERTRAND (J.)......	Arago et sa vie scientifique............	1 fr.
—	Les Fondateurs de l'astronomie......	6 fr.
—	L'Académie et les Académiciens.......	7 50
BLANC et ARTOM.....	Œuvre parlementaire du c^te de Cavour.	7 50
LAFOND (Ernest)....	Les Contemporains de Shakspeare :	
	Ben Johnson (2 vol.), à..........	6 fr.
	Massinger —	6 fr.
	Beaumont et Fletcher..........	6 fr.
	Webster et Ford...............	6 fr.
RICHELOT..........	Gœthe, ses Mémoires et sa Vie (4 vol.) à	6 fr.
STRAUSS (D.-F.)....	Nouvelle Vie de Jésus (traduite par Ch. Dollfus et A. Nefftzer), 2 vol. à.....	6 fr.

VOLUMES IN-32, A 1 FRANC

Cartonnés, 1 fr. 25.

DE BALZAC.........	Les Femmes	1 v.
ALFRED DE MUSSET et P.-J. STAHL	Voyage où il vous plaira, 10e édition....	1 v.
Eugène NOEL	Vie des fleurs et des fruits............	1 v.
P.-J. STAHL	Théorie de l'amour et de la jalousie......	1 v.

En réimpression :

ÉDOUARD GRENIER. — Le Renard, de Gœthe...........	1 vol.
HENRY MONNIER. — Les Petites Gens	1 vol.
— Scènes parisiennes........	1 vol.
ALFRED DE MUSSET. — Mimi Pinson....................	1 vol.
P.-J. STAHL. — Bijoux parlants.	1 vol.
— Histoire d'un prince.......	1 vol.
— L'Esprit des femmes........	1 vol.
— L'Esprit de Voltaire........	1 vol.
— Bêtes et Gens.............	1 vol.
— Théorie de l'amour et de la jalousie...................	1 vol.